



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A
192
NAPOLI



887

7 II Suppl. Palet. A-192

587

627 352
PHILIPPIQUES

D E

DEMOSTHENE,

E T

CATILINAIRES

DE CICERON,

*Traduites par M. l'Abbé D'OLIVET,
de l'Académie Française.*

Nouvelle Edition, revue avec soin,

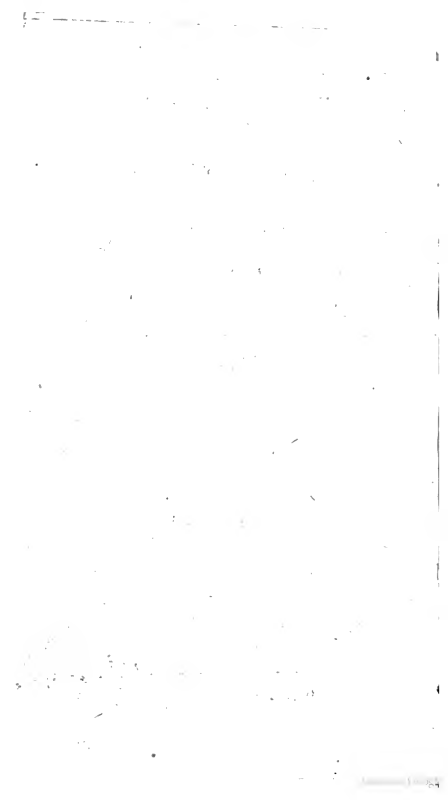


A PARIS,

Chez BARBOU, rue & vis-à-vis la Grille
des Mathurins.

M D C C L X X X V I I.







SERENISSIMO DELPHINO

JOS. OLIVETUS.

QUÆRENTI mihi, SERENISSIME DELPHINE, quæ potissimum literaturæ pars te nunc haberet, Eloquentiam spectare dictus es: cum Poësim & Historiam degustasses hætenus, ut ingenium altera oblectaret speciosis, quas ubique effingit, imaginibus; mentem altera ditaret rerum utilitate & copiâ, quas commemorat vel factas laudabiliter, vel dictas idoneè. Atque his dignam sanè coronidem imponis, Oratoriam artem. Quæ si privato homini quemdam in ceteros mortales dat principatum; parumne decet Principem, cui tot regendi olim populi destinantur? Obtemperantes habebis illos quidem, &, quod magis Gallicæ est indolis, etiam obsequentes. At quantum fuerit, si ad illam sceptri majestatem adjungatur altera hæc auctoritas, quæ vim auget impe-

A ij

rii, dem temperat? Proprium est enim principis munus, continere in officio liberos homines: quod is assequatur facillimè, qui arte instructus dicendi, ac præstantium inter paucos oratorum usu perpolitus, ita sciat agere cum hominibus, ut benevolentiam acquirat, neque amittat dignitatem; orationis suavitate atque illecebris rapiat animos, quò ratio vocat; impetretque, ut quod fieri necessitatis est, voluntate suscipiatur. Noli igitur, SERENISSIME DELPHINE, in cursu instituto defatigari. Ne committas ut hoc desit tibi tantulum, quod studio ac labore absolvendum, tuæ relictum est industriæ. Nam quibus in labellis fessitare malit Suada, quàm tuis? Proinde ut necessariis animum præceptionibus excolas, cognosce optimos dicendi artifices, Demosthenem ac Ciceronem; quos videtur efformasse natura, ut quid in eo genere posset, seculis omnibus ostenderet, Vale.

Parisiis, Id. April. M DCC XLIV,



P R E F A C E.

ON a beaucoup à lire pour devenir savant : mais pour se former le goût, il faut lire peu, & bien lire. Car, avant que le jugement soit mûr, la multiplicité des Auteurs ne peut que produire une confusion d'idées, qui ne se guérit jamais, & qui même, par rapport au goût, ne vaut pas l'ignorance accompagnée du sens commun.

Quintilien (1) nous enseigne à bien lire un Orateur. « Il faut observer, dit-il, comment dans l'exorde on se rend les auditeurs favorables : Quelle clarté il y a dans la narration, quelle brièveté, quel air de sincérité, & »

(1) *Liv. II. ch. 8.* Je cite, presque mot pour mot, conformément à la belle Traduction de M. l'Abbé Gédoyen.

» cependant quel art quelquefois
» à déguiser son véritable but :
» Quel ordre ensuite , & quelle
» justesse dans la division : Com-
» ment dans les preuves l'Orateur
» est subtil , vif , ferré , tantôt vé-
» hément , tantôt doux & infi-
» nuant : Quelle force il met dans
» ses invectives , & quel agrément ,
» quel sel dans ses railleries : Com-
» ment il remue les passions , se rend
» maître des cœurs , tourne les
» esprits à son gré : Quelle est la
» propriété , l'élégance , la noblesse
» des expressions : En quel cas (2)
» l'amplification est louable , &
» quelle est la vertu opposée : La
» beauté des métaphores , & les
» différentes figures : Enfin ce que
» c'est qu'un style coulant , & pé-
» riodique , mais pourtant mâle &
» nerveux.

Aux chefs-d'œuvre qui nous res-
tent des Anciens , il fera bon

(2) Voyez là-dessus Quintilien , VIII , 4.

quelquefois, continue Quintilien, d'opposer certaines pièces, que « le mauvais goût du siècle fait « qu'on admire, & de remarquer « combien il y a de choses impro- » pres, obscures enflées, basses, « rampantes, puériles, affectées, « qui non-seulement ont une ap- » probation presque générale, mais « qui ne l'ont que parce qu'elles « sont mauvaises. Car un discours « sensé, & qui n'a rien que de natu- » rel, n'est d'aucun mérite; on n'y « trouve point d'esprit. Mais ce qui « est recherché, détourné, & hors « de la droite raison, voilà ce qu'on « admire aujourd'hui.

« J'avoue cependant, ajoute « ce sage Rhéteur, qu'il y a eu « de nos jours & qu'il y a encore « d'excellents écrivains. Je le sou- » tiens même. Mais de savoir ju- » ger quels ils sont, c'est ce qui « n'appartient pas à tout le monde. « Il est plus sûr d'imiter les Anciens «

» dont le mérite n'est plus douteux.
» Ainsi je conseille de ne point
» s'attacher de si bonne heure aux
» Modernes, de peur qu'on ne les
» méprise avant que de bien connoître
» ce qu'ils valent.

Qui voudra donc se former le goût pour l'Eloquence, prendra nécessairement ses modèles dans l'Antiquité, & dès-lors son choix ne peut tomber que sur Démosthène, ou sur Cicéron, dont le parallèle n'est nulle part mieux détaillé que dans Quintilien.

» Je trouve, dit-il, qu'ils se res-
» semblent (3) en tout ce qui est
» de l'Invention. C'est dans l'un &
» dans l'autre la même manière
» d'envisager un sujet ; de divi-
» ser ; de préparer les esprits ; de
» prouver. Quant au style, il y a
» quelque différence. L'un est plus
» précis, l'autre plus abondant.
» L'un serre de plus près son ad-

(3) Voyez Quintilien, liv. X, chap. I.

verfaire ; l'autre pour le com-
battre , se donne , s'il faut ainsi
dire , plus de champ. Il n'y a rien
à retrancher de l'un , rien à ajou-
ter à l'autre. On voit dans Dé-
mosthène plus de soin & d'étu-
de : dans Cicéron plus de natu-
rel & de génie. Pour ce qui est
de manier finement la raillerie ,
& d'émouvoir la pitié , deux
points d'une extrême conséquen-
ce , il est certain que Cicéron y
reussit mieux que l'autre. Mais ce
qui donne la supériorité à Démof-
thène , c'est. qu'il a été avant Ci-
céron , & que l'Orateur Romain ,
tout grand qu'il est , doit une par-
tie de son mérite à l'Athénien.
Car il me paroît que Cicéron
ayant tourné toutes ses pensées
vers les Grecs pour se former
sur leur modèle , il a rassemblé
en lui & la force de Démosthè-
ne , & l'abondance de Platon ,
& la douceur d'Isocrate. Non

» qu'il en soit redevable seulement
» à son travail, & au secours de
» l'imitation : mais il a comme en-
» fanté de lui-même la plupart de
» leurs perfections, ou pour mieux
» dire, toutes, par l'heureuse fé-
» condité de son divin génie. Car
» pour me servir d'une expression
» de Pindare, il ne ramasse pas
» les eaux du ciel pour remédier
» à sa sécheresse naturelle ; mais
» il trouve dans son propre fonds
» une source d'eau vive, qui coule
» sans cesse à gros bouillons : &
» vous diriez que les Dieux l'ont
» accordé à la terre, afin que l'E-
» loquence fit l'essai de toutes ses
» forces en la personne de ce grand
» homme. Qui est-ce, en effet,
» qui peut instruire avec plus d'e-
» xactitude, & toucher avec plus
» de véhémence ? Et quel Ora-
» teur a jamais eu plus de char-
» mes ? Jusque-là que ce qu'il vous
» arrache, vous croyez le lui ac-

corder ; & que les Juges em-
portés par sa violence, comme «
par un torrent, s'imaginent suivre «
leur mouvement propre, quand «
ils sont entraînés. D'ailleurs il «
parle avec tant de raison & de «
poids, que vous avez honte d'être «
de sentiment contraire. Ce «
n'est pas le zèle d'un Avocat que «
vous trouvez en lui ; c'est la foi «
d'un Témoin, & d'un Juge. Et «
toutes ces choses, dont une seule «
côûteroit des peines infinies à un «
autre, coulent en lui naturelle- «
ment, & comme d'elles-mêmes ; «
enforte que sa maniere d'écrire, «
si belle & si inimitable, a cepen- «
dant l'air le plus aisé du monde. «
Ainsi, ce n'est pas sans fondement «
que les gens de son temps ont dit «
qu'il régnoit au Barreau : com- «
me c'est avec justice que ceux «
qui sont venus depuis, l'ont tel- «
lement estimé, que le nom de «
Cicéron est moins aujourd'hui le «

„ nom d'un homme , que celui de
„ l'Eloquence même. Ayons donc
„ les yeux continuellement sur lui :
„ qu'il soit notre modele : & te-
„ nons-nous sûrs d'avoir beaucoup
„ profité, quand nous aurons pris de
„ l'amour & du goût pour Cicéron.

Ainsi pensoit le plus judicieux
de tous les Critiques. Il y a donc
premièrement, selon lui, une par-
faite conformité pour ce qui re-
garde l'*Invention* & la *Disposition*,
entre Cicéron & Démosthène.
Pourquoi? Parce qu'ils ont l'un &
l'autre suivi, & dû suivre pas à
pas la nature. Or la nature, cer-
tainement, ne peut que dicter tou-
jours les mêmes raisons, & les
mettre à peu près dans le même
ordre pour convaincre les esprits,
pour toucher les cœurs, qui sont
les mêmes dans tous les climats,
& dans tous les temps.

Mais en second lieu, ces deux
Orateurs diffèrent un peu, quant

à l'*Elocution*. Pourquoi ? Parce que le Grec étant , comme nous l'apprenons de Plutarque , un homme chagrin , sévère , incapable de se plier ; & le Romain au contraire ayant l'âme tendre , l'imagination belle , l'humeur enjouée ; ils ont dû l'un & l'autre se conformer à leur caractère personnel , dont la différence a nécessairement produit celle de leur style.

A l'égard des deux premières parties , l'*Invention* & la *Disposition* , dans lesquelles ils se ressemblent ; c'est une chose aisée au Traducteur , que de les représenter tels qu'ils sont ; parce qu'il suffit pour cela d'exprimer leurs pensées , & de n'en point changer l'ordre. Mais la difficulté consiste dans l'*Elocution* , qui est cependant si essentielle , que c'est par cet endroit seul qu'on les distingue l'un de l'autre , suivant ce que j'ai rapporté de Quintilien.

Plus cette difficulté m'étoit connue, moins ai-je dû me flatter de pouvoir la vaincre. Persuadé plus qu'homme du monde, qu'il n'est point possible de peindre Démonstène & Cicéron, avec toutes leurs grâces, j'ai seulement regardé comme possible de les défigurer un peu moins qu'ils ne l'ont été, ce me semble, par d'autres écrivains, à qui je fais gloire de céder d'ailleurs. Tous les jours nous voyons que des Peintres du premier ordre manquent des ressemblances, qui n'échappent pas à un peintre des plus communs : & la ressemblance est ici tout ce que j'ai cherché.

Autre chose est donc l'exactitude à rendre le sens d'un Orateur : autre chose, la fidélité à exprimer le caractère de son éloquence. Or il me paroît que M. (4) de Mau-

(4) Je parle de la Traduction qu'il publia en 1685, & non de celle qui fut mise parmi ses *Œuvres posthumes* en 1710. Celle-ci ne vaut

croix, & M. de Turreil, qui ont mis les Philippiques en François, ne s'assujétissent point assez au goût, au génie de Démosthène. Ils lui font dire à peu près tout ce qu'il a dit, mais rarement comme il l'a dit : & dès-là ce n'est plus le même Orateur. Dans M. de Maucroix, c'est un malade, que l'on voit bien avoir été un très-bel homme, mais qui est tombé dans un état de langueur où ceux qui l'avoient vu & connu auparavant, lui trouvent les yeux presque éteints, pas mieux, & peut-être vaut moins que l'autre : mais elle ne doit pas lui être attribuée. Cependant M. l'Abbé Massieu, dans l'excellente Préface dont il a embelli son édition des *Oeuvres de M. de Turreil*, parle ainsi : *Nous avons sous le nom de M. de Maucroix deux différentes traductions des Philippiques. La première parut de son vivant, en 1683. La seconde, après sa mort, en 1710. Celle-ci ne nous eût rien laissé à désirer, si l'on y trouvoit autant de fidélité & de force, qu'on y trouve d'élégance & d'agrément.*

J'avois un peu allongé ceci dans l'édition précédente. Mais le détail où j'entrai, ne pouvoit intéresser que moi, & dès-lors il n'est bon qu'à supprimer.

les traits à peine reconnoissables. Dans M. de Turreil, c'est un malade d'une autre espèce, d'autant plus incurable qu'il se doute moins de son mal, & qu'il prend pour embonpoint ce qui n'est que bouffissure.

Je craindrois de me tromper sur M. de Turreil, qui a encore beaucoup d'admirateurs, si je n'étois fortifié dans mon opinion par deux Juges non suspects & d'un grand poids. Je veux dire Messieurs Rollin, & Massieu. Tout le monde ayant lu (5) ce que le premier en a écrit, je ne citerai que feu M. l'Abbé Massieu, dont l'ouvrage (6)

(5) Voyez M. Rollin, *de l'éloquence du Barreau*, article premier.

(6) *Remarques*, dont le Manuscrit original se garde dans la Bibliothèque du Roi, sur la première édition de M. de Turreil. J'en donnerai ci-après un échantillon, qui mettra les Connoisseurs plus à portée de juger : parce qu'en matière de Critique, il ne suffit pas de blâmer en gros ; on ne prouve, on n'instruit que par le détail.

n'a point vu le jour. " C'est dom- "
 mage, dit-il, que M. de Turreil "
 ne fasse pas un meilleur usage de "
 ses talents. Il n'a que trop de gé- "
 nie. Il ne manque ni de fécondi- "
 té, ni de feu, ni d'élévation, ni "
 de force. Mais il ne fait point "
 s'aider de tout cela. Son esprit "
 l'entraîne & l'emporte. Rien de "
 suivi, ni de réglé dans tout ce "
 qu'il fait. Son style va toujours "
 par sauts, & par bonds. Ce n'est "
 qu'impétuosité, que saillie. Il a "
 l'enthousiasme de ces Prêtresses "
 qui rendoient autrefois les ora- "
 cles : il en a souvent l'obscurité. "
 Le privilège d'entendre M. de "
 Turreil n'est pas donné à tout "
 le monde. En beaucoup d'en- "
 droits on doute qu'il s'entende "
 lui-même. Il quitte le sens pour "
 les mots, & le solide pour le bril- "
 lant. Il aime les épithètes qui "
 emplissent la bouche, les phrases "
 synonymes qui disent trois ou "

„ quatre fois la même chose en ter-
 „ mes différents , les expressions
 „ singulieres , les figures outrées ,
 „ & généralement tous ces excès ,
 „ qui font les écœuils des écrivains
 „ médiocres. Il ignore sur-tout la
 „ naïveté du langage : de sorte que
 „ s'il est vrai , comme tous nos
 „ maîtres l'enseignent, qu'elle soit
 „ une des premières perfections, &
 „ un des plus grands charmes de
 „ l'Eloquence, jamais Orateur n'a
 „ été moins parfait, & n'a dû (7)
 „ être moins imité, que M. de
 „ Tourreil.

Voilà le jugement d'un Savant,
 mais d'un Savant qui étoit homme

(7) On lit dans l'Histoire de l'Académie Fran-
 çoise ; édition in-4°. Tom. II. pag. 105.

*Un jour que Racine étoit à Auteuil chez moi
 (c'est Despréaux qui parle) Tourreil y vint , &
 nous consulta sur un endroit qu'il avoit traduit de
 cinq ou six façons , toutes moins naturelles , & plus
 guindées les unes que les autres. Ah le bourreau ! il
 fera tant qu'il donnera de l'esprit à Démosthène ,
 me dit Racine tout bas. Ce qu'on appelle esprit en ce
 sens-là , c'est précisément l'or du bon sens converti
 en clinquant.*

de goût, & qui ne connoissoit pas moins bien le gracieux & l'aimable, que le solide & le vrai des Anciens. Car les Anciens, encore une fois, sont nos maîtres : & quand nous croirions valoir mieux qu'eux à d'autres égards, du moins est-il certain qu'en matiere d'Eloquence, nous leur cédon.

Pour lire leurs harangues avec plus de plaisir, & même avec plus de fruit, souvenons-nous de ce qu'enseigne Denys (8) d'Halicarnasse, que l'*Elocution* d'un Orateur est intimement liée avec son *Action*, & qu'il faut par conséquent examiner, non-seulement de quelle maniere sa phrase est conçue, mais aussi de quel ton elle a dû être prononcée. Peu s'en faut, dit-il, que Démosthène, quand vous “ le lisez, ne vous crie à haute “ voix : Prenez ici un ton familier, “

(8) Περὶ Δημοσθένους δεινότητος. Edition de Francfort, 1586. Tome II. p. 196.

„ là un ton d'autorité , ici foyez
„ vif & rapide , là modérez-vous ;
„ ici faites une pause , là ne laissez
„ point sentir qu'on passe d'une
„ idée à une autre ; prenez ici le
„ ton du mépris , là celui de la
„ pitié ; ici témoignez de l'effroi ,
„ là de l'indignation. Que si quel-
qu'un est sans entrailles , insensible ,
stupide , moins homme que rocher :
qu'il sache , conclut Denys d'Hali-
carnasse , que Démosthène n'est pas
fait pour lui.

On peut , au reste , sur les Phi-
lippiques seules de Démosthène ,
juger de son mérite. Mais qui ne
connoîtroit de Cicéron que ses Ca-
tilinaires , seroit bien éloigné de le
connoître parfaitement. Quoiqu'el-
les lui fassent honneur , il faut con-
venir que ce n'est pourtant pas où
les richesses de cet admirable gé-
nie sont étalées avec le plus de
profusion. Une affaire aussi vive ,
& qui devoit être aussi brusque-

ment menée que celle de Catilina, ne permettoit pas de ces longs discours, où l'Eloquence peut se déployer à son gré, sans pécher contre la prudence, qui est toujours la premiere loi. Pour trouver Cicéron tout entier, il faut le chercher dans ses Verrines, dans ses Oraisons pour Cluentius, pour Muréna, pour Milon, pour Célius. J'allois en nommer d'autres, & peut-être les nommer toutes; car il n'y en a point qui n'ait des grâces particulieres, amenées par le sujet, ou par les circonstances: & si le souverain mérite d'un Orateur est d'exceller tout à la fois dans tous les genres, Cicéron n'a point à craindre de rivaux.

Que n'avons-nous la traduction qu'il avoit faite de l'Oraison pour Ctésiphon! Rien, sans doute, ne pourroit mieux nous faire voir si la langue Latine avoit de plus grandes ressources que la nôtre,

pour bien rendre les beautés de la Greque. Aucun écrivain moderne, je l'avoue, n'est capable de nous remplacer la latinité de Cicéron : mais si quelqu'un l'a pu jusqu'à un certain point, c'est le R. P. de Jouvency, à qui nous n'avons, ce me semble, personne à comparer depuis la renaissance des Lettres, que Maffée & Muret. On sera donc bien charmé de trouver ici sa Traduction de la premiere Philippique, dont il me donna une copie à Rome en 1713. Jusqu'à présent je ne m'étois pas permis de la publier, parce qu'ayant entendu dire qu'on pensoit à rassembler ses ouvrages de Rhétorique, j'avois cru que celui-ci paroîtroit avec les autres. Mais un Recueil qui se fait attendre depuis 30 ans, pourroit bien ne jamais venir ; & il n'est pas juste que je retienne plus long-temps un si précieux dépôt, qui appartient de plein droit au Public,

A la suite de ce Latin, je donnerai les remarques du même auteur sur le François de M. de Tourreil. Peut-être achèveront-elles de prouver, que si je m'élève contre le goût d'un homme d'Esprit, & d'un savant homme, qui a fourni la carrière où je n'entre qu'après lui, ce n'est point dans la vue d'exalter mon travail, en cherchant à déprimer le sien. Puis-je ne pas savoir qu'en ce genre il y a cent manieres de faire mal, & que par conséquent les fautes d'autrui ne décident pas en ma faveur? Toute vanité à part, je me porte à censurer M. de Tourreil par un autre motif; & le voici. Que divers particuliers écrivent aujourd'hui d'une maniere guindée, entortillée, sans netteté, sans justesse; qu'au vrai & au naturel, ils préfèrent le faux & l'affecté; il est clair que de pareils exemples ne tirent pas à conséquence. Mais

qu'on abuse, comme a fait ce Traducteur, d'un nom tel que celui de Démosthène, pour autoriser une sorte de style, dont il n'y a pas l'ombre dans le Grec; n'est-ce pas vouloir que le premier des Orateurs, dans l'état où il est montré aux François, marche à la tête de ceux qui corrompent l'Eloquence parmi nous ?



PHILIPPIQUES

PHILIPPIQUES

DE

DÉMOSTHÈNE.

B



ARGUMENT

DES

PHILIPPIQUES.

PHILIPPE, Roi de Macédoine, & par conséquent voisin de la Grèce, partagée en tant de Républiques, dont les intérêts étoient si différents, se proposa d'envahir les unes, d'affoiblir les autres, & de les gouverner toutes à son gré. Celle d'Athènes étoit, à juger d'elle alors sur ce qu'elle avoit été autrefois, la plus capable de traverser son ambition. Mais ne conservant plus le même goût pour les travaux de la guerre, & ne s'étant pas opposée, faute de vigilance, aux premières conquêtes de Philippe, elle commençoit à perdre toute espérance de pouvoir lui résister, lorsque Démosthène entreprit de relever le courage des Athéniens, & de les porter à prendre enfin des résolutions dignes d'eux, en leur faisant voir,

I. Qu'ils pouvoient vaincre Philippe ; & il le prouve par des raisons tirées, ou de ce qu'ils ont fait autrefois eux-mêmes, ou de ce que Philippe a fait,

II. Comment ils pouvoient le vaincre : & il entre dans le détail des moyens.

Une troisième proposition , Qu'ils devoient l'entreprendre , n'est point prouvée à part : elle n'en avoit pas besoin : mais *Démosthène y revient toujours.*

Tel est le plan de la première *Philippique*. Quatre ou cinq ans après , *Philippe* signa un *Traité de paix* avec les *Athéniens* : traité captieux , & qui n'eut d'autre effet que de suspendre le cours des hostilités trop marquées. A quelque temps de-là , *Messène* & *Argos* protégées hautement par *Philippe* , donnerent de l'ombrage à *Lacédémone* , qui réclama le secours d'*Athènes*. On attendoit des *Ambassadeurs* de part & d'autre : il falloit délibérer sur la réponse qu'il y auroit à leur faire : & ce fut à cette occasion que *Démosthène* fit la seconde *Philippique* , où il entreprend de prouver ,

I. Que les *Athéniens* doivent se défier de *Philippe* , comme de leur ennemi.

II. Que *Philippe* a des raisons essentielles pour être leur ennemi.

III. Qu'il faut faire punir comme traîtres , ceux qui les ont engagés à faire la paix avec *Philippe*.

Philippe , dont le bon sens & le bon

goût sont connus par bien d'autres endroits, dit ingénument, après avoir lu ce Discours : * J'aurois moi-même donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, & je l'aurois nommé Général.

Je ne donne point l'analyse des deux dernières Philippiques ; car elles ne contiennent que les mêmes vérités, mises dans un nouveau jour : & d'ailleurs il est à propos que chacun fasse soi-même ces sortes d'analyses, parce que c'est le seul moyen de bien découvrir l'art de l'Orateur. Il n'y a de bon Orateur que celui qui est bon Logicien. Commençons par examiner qu'est-ce qu'on veut nous prouver, & quelles preuves on emploie ; si elles sont claires, solides, concluantes. Voilà ce qui regarde la Logique. L'art de l'Eloquence consiste à mettre ces preuves dans l'ordre qui peut faire le plus d'impression, & à les exposer de la manière la plus capable de nous frapper, & de nous plaire. Démosthène gagnera beaucoup à être vu, non-seulement comme Orateur, mais comme Logicien.

Peut-être qu'à le lire superficiellement, on croira trouver qu'il se répète. On ne

* On peut voir l'Histoire de Philippe, par Olivier, Tom. II., pag. 156.

s'arrêtera qu'à l'uniformité de la matière , sans prendre garde à la diversité des tours. Mais souvenons - nous premièrement , que ces quatre Discours furent prononcés de loin à loin , puisqu'il y a , entre le premier & le dernier , un intervalle de sept années ; & secondement , qu'ils sont faits pour le peuple d'Athènes. Or le peuple se corrige-t il ? & ne sait-on pas qu'il faut cent & cent fois lui rappeler la même idée , si l'on veut qu'elle puisse lui entrer dans l'esprit !



T A B L E,

*Où les trois Olympiades , qui sont à
compter de la première à la dernière
Philippe , sont réduites à des calculs
plus connus.*

Olym- piades.	Ans de Rome.	Avant J. C.
107. 1	403	350
2	404	349
3	405	348
4	406	347
108. 1	407	346
2	408	345
3	409	344
4	410	343
109. 1	411	342
2	412	341
3	413	340
4	414	339





P R E M I E R E
P H I L I P P I Q U E ,

*Prononcée la premiere année
de l'Olymp. 107.*

A TH É N I E N S , Si l'objet de cette dé-
libération étoit quelque chose de nou-
veau , j'aurois attendu que plusieurs (1)
de mes Anciens eussent parlé ; & alors ,
s'ils m'avoient paru ouvrir un bon avis ,
j'y aurois souscrit par mon silence : ou ,
pensant autrement qu'eux , j'aurois cher-
ché à vous faire entendre mes raisons.

(1) Quand le Peuple étoit assemblé , un
Héraut crioit : *Quelqu'un au-dessus de cinquante
ans veut-il parler ? Et qui encore ? Chacun à
son tour.* Après quoi , selon la loi de Solon ,
c'étoit aux plus anciens à parler les premiers.
Mais du temps de Démosthène , cette loi ne
s'observoit plus à la rigueur. Il n'étoit que
dans sa trentième année , lorsqu'il prononça
cette Harangue , qui , à beaucoup près , ne
fut pas son coup d'essai.

Mais puisqu'il s'agit d'une affaire déjà rebattue tant de fois , vous serez , je m'en flatte , assez équitables pour me pardonner d'avoir saisi la parole. Car enfin , si jusqu'ici l'on vous avoit bien conseillés , vous n'en seriez pas réduits à consulter encore.

Premièrement donc , A T H É N I E N S , ne vous découragez point , quelque mauvais que vous paroisse votre état présent. Car de la même cause qui vous a perdus , on doit en tirer des motifs d'espérance.

Que veux-je dire ? Que si vous êtes dans une situation fâcheuse , c'est uniquement parce que vous n'avez pas fait ce que vous deviez.

Vous auriez sujet de ne rien espérer , s'il étoit bien vrai que pour prévenir vos disgrâces , vous eussiez fait en vain tous vos efforts.

Aujourd'hui , & vous qui l'avez entendu conter , & vous qui l'avez vu de vos yeux , ressouvenez-vous de ce haut degré où (2) Lacédémone avoit porté sa

(2) Lacédémone ou Sparte , car c'est la même République sous ces deux noms , alloit à subjuguier tous les autres peuples de la Grèce. Elle avoit rasé les murs d'Athènes , & pris la

puissance , il n'y a pas long-temps , & avec quel courage , avec quel soin de votre honneur , vous fûtes , les armes à la main , la contenir dans les bornes de la justice.

Pourquoi en rappeler la mémoire ? Pour vous montrer , ATHÉNIENS , pour vous faire bien sentir que la vigilance peut vous mettre au-dessus de tout danger ; mais que l'inaction vous perdra toujours.

Vous avez ici un exemple de l'un & de l'autre : de ce que fait la vigilance , puisqu'alors elle vous rendit supérieurs aux plus grandes forces des Lacédémoniens : de ce que fait l'inaction , puisqu'aujourd'hui elle donne lieu à d'insolents procé-

Cadmée , qui étoit la citadelle de Thèbes. Elle avoit réduit les Argiens & les Corinthiens à se faire honneur d'être ses alliés de nom , & ses sujets en effet. Thèbes , pour secouer le joug , excita la guerre appelée *Béotique* , où les Athéniens eurent la meilleure part , & contribuèrent le plus à la défaite des Lacédémoniens. La Cadmée avoit été prise * la troisieme année de l'Olympiade 99. Quatre ans après elle fut reprise. De là , jusqu'au temps où parle Démosthène , il n'y a donc que vingt-cinq ans ; & par conséquent une bonne partie de ses auditeurs pouvoit avoir vu la guerre Béotique.

* *Petav. Rat. Temp. part. 1 , lib. 3 , c. 10.*

dés, qui vous causent de vives alarmes.

Philippe, dira-t-on, à la tête d'une armée nombreuse, & après nous avoir enlevé tant de places, n'est pas facile à vaincre.

Je le fais, ATHÉNIENS. Mais aussi n'oublions pas que nous fûmes autrefois les maîtres, & de Pydne, & de Potidée, & de Méthone, & de toutes les contrées (3) voisines. Il a été un temps,

(3) Pour entendre Démosthène, c'est à tout moment une nécessité de se mettre devant les yeux la Carte de l'ancienne Grèce; sans quoi l'on ne sauroit bien sentir la force de son raisonnement. Mais la forme de ce volume ne permettant guère d'y faire entrer une Carte de Géographie, je pouvois y suppléer de deux manières: ou par des Notes mises au bas des pages, ou par une Table générale, contenant les noms des pays, villes & autres lieux, dont Démosthène fait mention. De ces deux manières j'ai préféré la seconde, pour n'avoir pas à répéter souvent les mêmes notes; & d'ailleurs, parce que le moins qu'on peut couper le Texte d'un Orateur, c'est toujours le mieux. On trouvera donc à la fin des quatre Philippiques, cette Table dont je parle, & qui servira également pour toutes. Je me contenterai d'y rapporter en simple Géographe, le nom & la situation des villes. Car, de conter leur histoire en Commentateur, ce ne seroit jamais fait. Il n'y a en Grèce, ni

ne l'oublions point , que la plupart des peuples qui sont présentement livrés à Philippe , & qui étoient autrefois indépendants , furent moins jaloux de son amitié que de la nôtre.

Dans ce temps-là s'il eût craint , se voyant sans alliés , de se commettre avec une République maîtresse alors des places qui commandent ses frontières ; il n'eût tenté aucune des entreprises qu'il a finies , & certainement sa puissance ne fût pas allée où nous la voyons. Mais toutes ces places , il les regarda comme autant de prix (4) exposés à la vue des combattants , & destinés au vainqueur. Il savoit que selon le cours ordinaire de la nature , les absents sont dépouillés par les présents ; & ceux qui manquent d'attention , par ceux qui ne craignent , ni travaux , ni périls. Delà ses grands progrès. Il a tout conquis : ou ce qu'il n'a point conquis , il l'a eu à titre d'alliance , car on embrasse toujours le parti où l'on voit le plus de force , & le plus d'activité.

bourgade , ni ruisseau , ni montagne , qui ne pût fournir un volume.

(4) Image tirée de ce qui se pratiquoit aux Jeux solennels , où l'on étaloit aux yeux des

Vous donc, ATHÉNIENS, si dès aujourd'hui, puisque vous ne l'avez pas fait plutôt, vous raisonnez de même que Philippe, si chacun de vous, dans le besoin présent, veut concourir au bien public de bonne foi, & autant qu'il le peut, les riches en contribuant de leurs deniers, les jeunes en prenant les armes; & pour tout dire en un mot, si chacun veut agir comme pour soi; & ne plus espérer que, pendant qu'il se tiendra oisif, d'autres agiront: bientôt avec l'aide des Dieux, & vous réparerez des pertes qui ne sauroient être imputées qu'à votre négligence, & vous serez vengés de Philippe.

Car ne vous figurez pas que la félicité soit immuable, comme celle d'un Dieu. Il y a des gens qui le haïssent, il y en a qui le craignent, il y en a qui lui portent envie, même parmi ceux qui lui paroissent le plus dévoués. En effet, vous ne devez pas supposer que ceux qui l'environnent soient exempts des passions humaines. Mais, parce qu'ils ne se sentent pas soutenus; ils n'éclatent point; & l'on ne doit s'en prendre qu'à cette lenteur, qu'à cette

Athlètes, les prix destinés aux Victorieux.

mollesse, dont je vous dis qu'il faut aujourd'hui même vous corriger.

Voyez , ATHÉNIENS , où est montée l'arrogance de Philippe. Cet homme ne vous donne point à choisir entre la paix ou la guerre ; il vous menace , & même , dit-on , avec une hauteur outrageante ; son avidité n'est point encore assouvie de tout ce qu'il a conquis ; il avance toujours , & pendant que vous temporez nonchalamment , il vous enveloppe de tous côtés.

Quand donc vous porterez-vous à votre devoir ? Attendez-vous quelque événement ? Voulez-vous que la nécessité vous y force ? Mais , ATHÉNIENS , quelle autre idée vous faites-vous de ce qui se passe ? Pour des hommes libres , je ne connois point de plus pressante nécessité , que celle d'effacer l'ignominie , dont eux-mêmes ils se sont couverts.

Tout (5) ce que vous avez à faire , est-ce , dites-moi , de vous demander l'un à l'autre , en vous promenant sur une place publique : *Qu'y a-t-il de nouveau ?* Hé qu'y auroit-il de plus nouveau , que

(5) Voyez sur cet endroit , les réflexions de Longin , *Traité du Sublime* , ch. xvi.

nos intérêts , voulût , ainsi que je le souhaite , achever son ouvrage ; vous pourriez tout dans le trouble d'une révolution subite , pourvu que vous fussiez à portée de vous en prévaloir. Mais n'ayant rien d'arrêté , ni dans vos préparatifs , ni dans vos projets ; quand même d'heureuses conjonctures vous ouvreroient actuellement les portes d'Amphipolis , vous n'y entreriez pas.

Je n'insiste donc pas davantage sur la nécessité où nous sommes tous , & dont je vous crois pleinement convaincus , de nous tenir prêts à bien faire dans l'occasion.

Mais , quels doivent être nos préparatifs ? Que nous faut-il de troupes ? Quels subsides pour les faire subsister ? Quels moyens , en un mot , avons-nous à prendre , & les plus prompts & les plus sûrs ? J'entrerai dans ce détail , après vous avoir demandé une grâce , qui est , **ATHÉNIENS** , que pour vous déterminer sur ce que j'ai à dire , vous attendiez que j'aie tout dit. Jusques-là suspendez votre jugement , & si je vous parois d'abord exiger de nouveaux apprêts , ne croyez point que par-là j'éloigne la décision des affaires.

Je n'approuve pas , il est vrai , la précipitation de ceux qui veulent que promptement , à l'instant même , on marche à l'ennemi. Car nos forces , dans l'état où elles sont , ne nous le permettent pas. Mais à quoi présentement un Orateur doit s'attacher , c'est à vous faire entendre ce qu'il vous faut de troupes , la qualité dont il vous les faut , & les moyens de fournir à leur entretien , jusqu'à ce que nous ayons , ou fait une paix avantageuse , ou remporté une pleine victoire , & mis d'une ou d'autre façon Athènes en sûreté pour jamais. Or voilà ce que porte mon avis. Permis à qui voudra , d'en ouvrir un autre. Pour moi je promets beaucoup : le détail va faire voir si c'est sans fondement : vous en serez juges.

Premièrement je dis , ATHÉNIENS , qu'il faut armer cinquante galères , & vous résoudre à les monter en personne , quand il sera temps. Que de plus il faut pour la moitié de votre cavalerie , un nombre suffisant d'autres navires : & que tout cela soit toujours à portée de s'opposer aux irruptions soudaines , que Philippe a coutume de faire aux Thermopyles , dans la Chersonèse , à Olynthe , par-tout où il veut. Car mettons - lui bien cette idée

dans l'esprit , que nous sortons de notre assoupissement ; & que , comme autrefois dans l'Eubée , à Haliarte , & depuis peu encore aux Thermopyles , il va , peut-être , nous voir fondre sur lui.

Quand même vous en feriez moins que je ne dis ; votre appareil de guerre ne laissera pas d'avoir son utilité , en ce que l'ennemi venant à l'apprendre (& il l'apprendra exactement , car il n'a parmi nous , il n'a que trop d'émissaires) venant , dis-je , à l'apprendre , ou il en aura une peur capable de le tenir dans le devoir ; ou s'il n'en fait nul cas , vous irez par mer à la première occasion , sans qu'aucun obstacle vous arrête , le surprendre en Macédoine.

Outre les préparatifs , dont je viens de parler , & dont il faut que vous approuviez le plan : vous avez besoin de troupes , que vous puissiez avoir toujours à la main , pour harceler l'ennemi sans relâche. Je ne veux pour cela , ni dix mille , ni vingt mille étrangers. Point de ces grandes (8) armées en papier. Je de-

(8) Il y a dans le Grec *ἐπισολιμαίης* ; *δυνάμεις* ; & M. de Toureil dit que dans tout Démosthène il n'y a point d'endroit , qui exerce plus les commentateurs , que celui-ci. On peut

mande des Troupes composées d'Athéniens qui dépendent absolument, ou d'un seul Chef, ou de plusieurs, à votre choix; & que vous ayez soin de fournir à leur subsistance.

Mais de quelle espèce faut-il ces Troupes? En quel nombre? Comment les faire subsister? Je répondrai à tout, & par ordre.

voir dans les Remarques de ce savant Traducteur, les quatre différentes manières dont Pollux, Phavorin, Wolfius, & Henri Estienne ont expliqué cet ἐπιτολιμαίως. Pour moi, sans autre finesse, je m'attache à une expression simple, qui me paroît aller droit à la pensée de Démosthène, & faire sentir le ridicule amer qu'il a prétendu y jeter. Athènes dans un besoin, écrivoit de tous côtés pour avoir des soldats, on lui répondoit qu'ici on lui en fourniroit tel nombre, là tel nombre: mais à la fin il se trouvoit que ce n'étoient point des hommes effectifs. Il y avoit beaucoup à rabattre du nombre promis, & d'autant plus qu'Athènes, comme on le voit par cette harangue, ne payoit point ces étrangers, ou les payoit mal. Ainsi ces *grandes armées* n'étoient complètes que dans les lettres écrites pour les demander d'une part, & pour les promettre de l'autre. Voilà, ou je me trompe fort, ce que Démosthène appelle δυνάμεις, ἐπιτολιμαίως, *des armées qui n'existent qu'en papier.*

Pour ce qui est donc des (9) étrangers à enrôler , ne retombez pas dans une faute , qui souvent vous a nui. C'est d'aller toujours au-delà du nécessaire. Une magnificence outrée dans vos décrets , mais l'exécution nulle. Il vaut mieux commencer par peu ; & quand on voit que ce peu ne suffit pas , y ajouter.

Or je dis qu'en tout il vous faut deux mille hommes de pied : dont cinq cents seront Athéniens , que vous prendrez d'un âge (1) fortable , & que vous engagerez pour un certain temps , non pas bien long , mais limité comme vous le jugerez convenir ; après quoi d'autres les remplaceront.

(9) On appelloit *Etranger* à Athènes , tout ce qui n'étoit point de l'Attique même : & *Barbare* , tout ce qui n'étoit point Grec.

(1) Par une loi de Solon , mais qui n'étoit plus en vigueur du temps de Démosthène , aucun citoyen n'étoit exempt du service. Il étoit d'abord employé sur les côtes de l'Attique , depuis l'âge de dix-huit ans jusques à vingt : & après il alloit servir au loin. Quant au temps où il avoit droit de quitter , plusieurs auteurs le fixent à quarante ans. Tout citoyen , au reste , lorsqu'il entroit au service , devoit prêter serment de fidélité. On peut en voir la formule dans l'Onomasticon de Pollux , liv. 8 , chap. 9.

Joignons-y deux cents Cavaliers , dont pour le moins cinquante soient Athéniens. Ils serviront aux mêmes conditions que l'Infanterie , & vous leur fournirez les bâtimens nécessaires pour embarquer leurs chevaux.

Que faut-il encore ? Une escorte de dix vaisseaux légers , afin que nos Troupes , en faisant leur trajet , ne soient pas inquiétées par la flotte de Philippe.

Mais ces troupes comment subsisteront-elles ? C'est un point que je toucherai , du moment que je vous aurai dit pourquoi je me borne à un si petit nombre de soldats , & pourquoi je veux que des Athéniens servent en personne.

Je me borne à ce petit nombre de soldats , dans l'impossibilité où nous sommes de mettre actuellement sur pied une armée , qui ose risquer une bataille. Tout ce que nous pouvons , c'est d'infester le pays ennemi par nos courses. Pour cette espèce de guerre , par où il faut commencer ; n'ayons point trop de Troupes , car elles manqueroient d'argent , & de vivres : mais aussi , n'en ayons pas trop peu.

Je demande qu'avec les étrangers on mêle de nos citoyens , & qu'ils s'em-

barquent tous ensemble , parce qu'autrefois , quand vous aviez des Troupes étrangères à Corinthe , où Polistratè , Iphicrate , Chabrias , & d'autres encore les commandoient en votre nom , plusieurs Athéniens joignirent l'armée : & ainsi réunis , citoyens & étrangers , vous triomphâtes des Lacédémoniens.

Mais depuis que des étrangers sont employés seuls à faire la guerre pour vous , il n'y a que l'ami , que l'allié , qui souffrent de leurs hostilités. L'ennemi cependant va toujours en se fortifiant. Et ces étrangers , à peine voient-ils la guerre commencée , qu'ils désertent. Ils vont chez (2) Artabaze , & par-tout ailleurs , plutôt que de rester à votre service. Le Chef les suit : avec raison ; car ne les payant pas , il n'a point à leur commander.

Que veux-je donc ? Que pour ôter , & au Chef , & aux soldats , tout pré-

(2) Athènes avoit dans l'Hellespont une armée toute composée d'étrangers ; ils n'étoient point payés ; ils quitterent sans autre formalité pour aller joindre Artabaze , Satrape de l'Asie mineure , révolté contre son maître le Roi de Perse , & ils furent suivis de Charès , Athénien , leur Général.

texte de mécontentement , il y ait toujours de quoi payer ; & qu'avec les étrangers on mêle des citoyens , qui ayent l'œil sur la conduite du Chef.

Aujourd'hui , en vérité , notre Politique est risible. Car si l'on vous demandoit : ATHÉNIENS , êtes-vous en paix ? Par *inter* , non , diriez vous , *nous sommes en guerre avec Philippe*. Hé , n'avez-vous pas effectivement nommé de vos citoyens , pour exercer toutes (3) les charges nécessaires dans une armée ?

Mais de ces Officiers , hors le seul que vous envoyez où est votre armée , tous les autres que font-ils ? Ils servent ici à décorer (4) vos fêtes , avec vos Sacrificateurs.

Tels que les Statüaires en argile , vous

(3) J'ai mieux aimé me servir ici d'une expression vague , que d'employer les termes de la Milice moderne. Car , de les mettre dans la bouche de Démosthène , c'est tomber à peu près dans la faute que feroit un Peintre , qui sans avoir égard à ce qu'on appelle *costume* peindroit Alexandre ou César en perruque , & en justaucorps brodé.

(4) Parce que ces Officiers y avoient un rang , & y paroïssoient avec les habits & les autres ornemens convenables à leurs dignités.

faites des guerriers pour la montre , non pour le service.

Quoi , pour pouvoir dire qu'une armée est celle d'Athènes , ne faudroit-il pas que les principaux Officiers qui s'y trouvent , fussent Athéniens ?

Pour aller au secours de Lemnos , vous prenez le Général de votre Cavalerie : & au contraire , vous laissez à Ménélas , à un étranger , le commandement des Troupes destinées à vous défendre vous-mêmes. Je ne vous dis point ceci pour attaquer le mérite de (5) Ménélas. Je

(5) M. de Turreil dit que ce Ménélas étoit le frere de Philippe. Mais quoique Philippe & Ménélas fussent nés de meres différentes , & qu'ils ne véussent pas en bonne amitié , cependant il n'est guère vraisemblable qu'Athènes eût voulu se fier si fort au frere de son ennemi. J'aime donc mieux croire avec M. Lucchétini , que le Ménélas dont il est ici question , est un homme inconnu d'ailleurs.

Voici , au reste , la pensée de Démosthène ; elle n'a besoin d'éclaircissement que pour ceux qui n'ont pas devant les yeux la Carte de la Grèce. Quand il s'agit , dit-il , d'aller au secours de Lemnos , qui est une île fort éloignée de vous ; vous y envoyez des troupes commandées par un Athénien : & aujourd'hui c'est à un étranger que vous confiez les troupes qui gardent vos frontieres , & qui défendent le pas

dis seulement que le Général de votre Armée , quel qu'il fût , devoit être pris d'entre vous.

Peut-être jugez-vous que j'ai raison jusqu'ici : mais vous êtes dans l'impatience de savoir où trouver des fonds , & ce qu'il en faut. Vous allez l'apprendre.

Toute l'armée que je vous propose de lever , vous coûtera pour les vivres seulement , un peu au de-là (6) de quatre vingt-dix talents : savoir , pour les dix vaisseaux légers , quarante talents , à vingt mines par mois pour chaque vaisseau , autant pour les deux mille hommes de pied , à dix drachmes par mois pour des Thermopyles. Il n'y a pas de raison à ne point prendre pour vous-mêmes , & pour ce qui vous touche de plus près , les précautions que vous prenez pour vos alliés.

J'ai lu ici, ὅφ' ὑμῶν ἔδει χειροτόνημένον εἶναι τῶν, au lieu que toutes les éditions portent , ὑφ' ὑμῶν , &c. Un changement si léger ne sera point blâmé , je m'en flatte , par ceux qui voudront prendre le fil du raisonnement.

(6) Une *Drachme* , selon M. Dacier , pe-
soit ce que nous appelons un Gros ; & il met
le gros d'argent à dix sous.

Une *Mine* valoit cent drachmes ; & par conséquent cinquante livres Tournois.

Un *Talent* , valoit soixante mines , & par conséquent trois mille livres Tournois.

chaque

chaque soldat : enfin pour les deux cents chevaux , douze talents , à trente drachmes par mois pour chacun d'eux.

Mais de pourvoir seulement aux vivres , c'est peu , dira-t-on. Et moi , pourvu que notre armée n'en manque point , je suis assuré que la guerre lui procurera d'elle-même tout le reste , sans que ni Grecs ni Alliés en souffrent. Je m'embarquerai , si l'on veut : & au cas que le succès me démente , ma tête en répondra.

Mais enfin , la somme que j'ai dite , comment la faire ? Le voici.

[*On lit ici le Mémoire de Démosthène sur le subside qu'il veut être ordonné , & après la lecture , il reprend son discours.*]

Telle est , ATHÉNIENS , l'idée que j'ai conçue. Quand vous irez aux opinions , arrêtez-vous au parti le plus avantageux , & faites qu'enfin on batte Philippe , non plus avec des décrets & des lettres seulement , mais à main armée.

Ainsi la somme totale que Démosthène demande pour l'entretien de son armée , se monte à deux cent soixante & dix mille livres , en supposant toujours que le gros est à dix sous,

Pour mieux délibérer , & sur cette guerre , & sur les préparatifs , il vous est important , ATHÉNIENS , de considérer la situation du pays où il faut que vous portiez vos armes. Remarquez à cet égard comme Philippe profite des vents & des saisons , pour l'arrangement de ses desseins. Tandis que les vents (7) Été- siens régissent , ou quand l'hiver est venu , c'est alors qu'il ouvre la guerre , parce qu'il nous fait dans l'impossibilité d'aller à lui. Vous avez donc besoin de troupes qui soient toujours prêtes , toujours à portée. Car de croire que dans l'occasion vous n'avez qu'à ramasser des soldats , & les faire partir , c'est vouloir n'y être jamais à temps.

Vous pourrez faire hiverner vos troupes à Lemnos , à Thase , à Sciathe , & dans les autres îles voisines , qui ont des ports , abondance de vivres , tout ce qu'il faut à des gens de guerre.

(7) Vents du Nord , contraires par conséquent pour aller d'Athènes en Macédoine. Toutes les années régulièrement ils se levent deux jours après que le soleil est entré au signe du Lion ; & ils régissent quarante jours de suite. Ils se calment toujours sur le soir , pour ne reparoitre qu'avec l'aurore : & de là vient que sur mer on les appelle les dormeurs ,

* *Plin.* II. 47.

Vos (8) vaisseaux étant à l'abri dans ces ports , & vos soldats ne s'éloignant point des villes maritimes , il vous sera aisé de profiter du vent , pour mettre à la voile sans nul risque.

Quant aux entreprises , elles dépendent des conjonctures , & il faut s'en reposer sur celui que vous aurez revêtu de votre autorité.

Mais pour vous , ATHÉNIENS , votre affaire est d'accomplir ce qui est porté dans le mémoire qu'on vous a lu. Si vous faites les fonds que je demande , & c'est par où il faut commencer : si ensuite , quand vous aurez votre infanterie , vos galères , & votre cavalerie , vous exigez de toute l'armée , par une loi expresse , la continuité du service :

(8) Wolfius dit sur cet endroit : *Locus videtur corruptus , & vatem potius , quàm interpretem postulare.* Il rapporte ensuite la pensée de Mélancthon , celle de Paul Manuce , la sienne propre , & il ajoute : *Ego meam dubitationem , ac potius ignorance ingenuè confiteor.* Que cette candeur me charme dans un Savant ! Pour moi , au milieu de ces ténèbres , je me suis laissé guider par M. Lucchétini , & j'ai pris à-peu-près le sens qu'il propose dans ses Notes sur la Traduction de Wolfius,

& qu'enfin , vous faisant vous-mêmes les trésoriers & les distributeurs de vos fonds , vous obligiez le Chef de vos Troupes à vous rendre compte de sa conduite ; vous cesserez dès-lors , & de toujours délibérer : & de ne rien faire.

Par-là en même temps , vous retrancherez à Philippe le plus fort de ses revenus. Comment ? En le mettant hors d'état de continuer ses pirateries , qui appauvrissent vos alliés , & qui lui apportent de quoi soutenir la guerre qu'il vous fait.

Que gagnerez-vous encore ? De n'être plus exposés à ses insultes ; comme quand il surprit Lemnos & Imbros , d'où il emmena vos citoyens captifs : comme quand à Gêreste , ayant enveloppé vos vaisseaux , il fit des prises inestimables : comme quand il descendit à Marathon , & vous enleva la Galère (9) sacrée.

Toutes ces insultes , vous n'avez pu

(9) Ils avoient deux Galères sacrées , l'une desquelles passoit pour être celle où Thésée s'étoit embarqué , lorsqu'il alla en Crète attaquer le Minotaure. On ne les faisoit voguer que pour de grandes causes , & avec de grandes cérémonies. A la superstition près , ces deux galères étoient à Athènes ce qu'est aujourd'hui le Bucentaure à Venise.

les empêcher , parce que le secours , que vous auriez eu dessein d'envoyer , seroit arrivé trop tard.

Pourquoi vos (1) Panathénées & vos Bacchanales , dont la sumptuosité passe tout ce qu'on voit ailleurs , & qui vous coutent plus que jamais flotte ne vous coûta : pourquoi , ATHÉNIENS , ces deux fêtes ne manquent-elles point d'être célébrées au temps prescrit , soit que des personnes intelligentes , soit que des ignorants s'en mêlent ; & qu'au contraire toutes vos flottes , témoin celle qui alloit à Méthone , celle qui alloit à Pagase , celle qui alloit à Potidée , n'arrivèrent jamais qu'après coup ?

Parce qu'à l'égard de vos fêtes , les lois ont pourvu à tout ; en sorte que

(1) *Panathénées* , fêtes en l'honneur de Minerve , Déesse tutélaire d'Athènes & de toute l'Attique.

Bacchanales , fêtes , comme on le voit assez par leur nom , en l'honneur de Bacchus.

Tant d'Auteurs nous ont décrit les unes & les autres , que ce seroit peine perdue de le faire encore ici. J'avertirai seulement que dans mon texte il y a un mot , *λάχων* , qui fait voir que ceux à qui étoit annuellement commise l'Ordonnance de ces deux Fêtes , se tiroient au sort.

long-temps auparavant , chacun fait qui est préposé dans sa Tribu , & sur les Musiciens & sur les Athlètes : quand , par les mains de qui , & combien un Acteur doit toucher , & ce qu'il doit faire. Tout a été prévu , tout a été réglé avec soin.

Mais pour vos armemens , point (2) de règle , point de loi , point d'ordre. Au premier bruit de quelque mouvement , on établit des (3) Armateurs , on

(2) Voici le Grec , ἄτακτα , ἀβέλεια , ἀδιόρ-
οντα ἅπαντα , où il est aisé de remarquer ce
fréquent concours de Voyelles ; & qui plus
est , de la même Voyelle , la plus sonore de
toutes. Je ne pouvois faire que de vains ef-
forts pour l'imiter en notre langue. Mais pour
se mettre plus au fait , on peut consulter Vic-
torius , *Var. Lect.* XVIII , 12.

(3) Je rends ainsi τριηράρχης , parce qu'en
effet ces *Triérarques* étoient des particuliers ,
que la République , dans certains cas , obli-
geoit d'armer une galère à leurs dépens. On
jetoit pour cela les yeux sur les citoyens esti-
més les plus riches. Mais ce qu'il y avoit de
singulier , c'est que le citoyen nommé pour
être du nombre des Triérarques , pouvoit offrir
d'échanger ses biens contre ceux d'un autre
citoyen , qu'il prétendoit être plus riche que
lui , & plus en état , par conséquent , de soute-
nir les frais nécessaires. Auquel cas ce dernier
étoit obligé , ou d'accepter l'échange , ou
d'armer à ses dépens. Voilà ce qu'entend Dé-

leur souffre de proposer des échanges , on rêve aux moyens de trouver des fonds. Ensuite , on fait un Décret pour obliger les étrangers & les affranchis à s'embarquer ; & s'ils ne suffisoient pas , on y supplée par des citoyens. Pendant tous ces délais , les places que vous alliez secourir , sont prises. On a perdu en préparatifs , le temps où il falloit agir. Car l'occasion , & c'est elle qui décide , ne consulte point notre lenteur. Vous comptiez sur le succès de vos soldats ; & les conjonctures qu'ils trouvent en arrivant , leur font sentir qu'ils ne peuvent rien.

Aussi voit-on que Philippe , dans une lettre qu'il écrit aux Eubéens , vous traite avec le dernier mépris.

[Ici Démosthène fait lire cette lettre , qui n'est point venue jusqu'à nous & il continue ensuite son discours.]

mosthène par ces mots : On leur souffre de proposer des échanges , ἀντιδόσεις. Il est vrai que dans l'intention de Solon , cette loi étoit sage ; car elle mettoit les plus riches dans la nécessité de porter les charges publiques. Mais dans la pratique , elle tiroit à conséquence , parce que les disputes qui naissoient au sujet de ces échanges , retardoient à contre-temps le service de l'Etat.

Vous ne vous êtes que trop attiré une partie de ces outrages, dont il vous est dur, ATHÉNIENS, d'entendre le récit. A la vérité, si de supprimer des choses attristantes, c'étoit faire qu'elles ne fussent pas, nous ne devrions nous étudier qu'à plaire dans nos discours. Mais si c'est réellement vous perdre, que de vous flatter à contre-temps, il vous est honteux, ATHÉNIENS, d'aimer à être séduits, de reculer toute opération nécessaire, sous prétexte qu'elle ne vous est pas agréable; & de ne vouloir pas comprendre qu'à la guerre il faut, non point se laisser commander aux événements, mais les prévenir. Que comme un Général marche à la tête de ses troupes, aussi de sages Politiques doivent-ils marcher, si j'ose ainsi dire, à la tête des affaires; en sorte qu'ils n'attendent pas l'événement, pour savoir quelles mesures ils ont à prendre; mais que les mesures qu'il ont prises, amènent l'événement.

Vous êtes, ATHÉNIENS, les plus forts de tous les Grecs en vaisseaux, en cavalerie, en infanterie, en revenus; & vous ne savez vous prévaloir de rien à propos.

Vous faites dans vos guerres avec Philippe, comme fait un Barbare, quand il lutte. S'il reçoit un coup, il y porte aussi-tôt la main. Le frappe-t-on ailleurs ? Il y porte la main encore. Mais de parer le coup qu'on lui destine, ou de prévenir son antagoniste, il n'en a pas l'adresse, & même il n'y pense pas. Vous pareillement, si vous entendez dire que Philippe s'est jeté sur la Chersonèse, vous y envoyez du secours : s'il est aux Thermopylès, vous y courez : s'il tourne de quelque autre côté, vous le suivez, à droite, à gauche, comme si vous étiez à ses ordres. Jamais de projet arrêté, jamais de précaution. Vous attendez qu'une mauvaise nouvelle vous mette en mouvement.

Autrefois, peut-être, vous pouviez sans risque vous gouverner ainsi, mais le moment décisif est venu ; il faut une autre conduite.

Pour moi, ATHÉNIENS, je me persuade que cette humeur inquiète, qui dévore Philippe, lui est inspirée par quelque Dieu, sensible à notre honte. Car si, content de ce qu'il a envahi, Philippe devoit s'en tenir là, & renoncer à de nouveaux projets : quelques-uns de

vous , ou je me trompe fort , consentiroient à oublier qu'il nous a couverts d'ignominie , & que nous sommes l'opprobre des Grecs. Mais heureusement rien ne l'affouvit , son ambition croît toujours , & peut-être vous reveillera-t-il enfin , à moins que vous ne vous soyez entièrement livrés au désespoir.

On ne pense point , & c'est ce que j'admire , on ne s'indigne point de voir qu'une guerre commencée pour nous venger des outrages que Philippe nous a faits , se termine par souhaiter qu'il cesse de nous en faire. Mais non , il ne cessera pas , s'il n'y est contraint.

Et nous attendrons tranquillement ? Vous croirez que tout ira bien , pourvu que vous fassiez partir des galères vides , & qu'un téméraire vous réponde du succès ? Nous ne nous embarquerons pas ? Il n'y aura pas de nos citoyens qui prennent les armes , & qui par leur présence animant enfin l'étranger ? Notre flotte ne descendra pas chez l'ennemi ?

Par où l'aborder , dira-t-on ? Hé la guerre , ATHÉNIENS , la guerre elle-même (4) vous en découvrira les endroits foibles , si vous les cherchez.

(4) Voyez encore ici Longin , ch. xvi.

Mais si , renfermés dans vos murailles , vous n'avez d'attention que pour des Harangueurs , qui se déchirent perpétuellement les uns les autres , vous ne ferez jamais rien d'utile.

Quelque part que marchent nos Troupes , si elles sont , je ne dis point toutes composées , mais du moins mêlées de citoyens , je m'assure que la bienveillance des Dieux & de la Fortune combattra pour nous. Mais quand il n'y a d'Athénien que le Général ; & quand on le fait partir avec un décret frivole , & avec des espérances dont il n'a pour garant que la Tribune ; rien de ce qui doit se faire , ne se fait.

Autant que ces sortes d'armements excitent la risée de vos ennemis , autant ils consternent vos alliés. Car un homme seul ne sauroit , non , il ne sauroit porter tout le faix , dont vous le chargez. Il ne pourra que donner de belles paroles : & quand il aura été battu , en rejeter la faute sur l'un ou sur l'autre.

Tollius , dans ses Notes sur Longin , rapporte ce passage de Tacite , Liv. II. *Aperiet & recludet contestas & tumescuntia vittricum partium vulnera bellum ipsum.* Mais le style de l'Historien vaut-il celui de l'Orateur ?

Toutes vos entreprises ont échoué par-là. Et devez-vous effectivement vous promettre un autre succès ? Vous donnez à de pauvres étrangers un Chef, qui n'a pas de quoi les payer ; il succombe ; aussi tôt on vient hardiment vous en faire ici de fausses relations ; & vous, sur des ouï dire, vous l'absolvez, ou le condamnez au hasard.

Or le remede quel est-il ? Que vous-mêmes, ATHÉNIENS, vous alliez servir en personne ; & qu'après avoir été les inspecteurs de vos Généraux durant la campagne, vous soyez leurs juges au retour.

Vous ne devez point vous fier à de simples rapports, il faut voir de vos yeux ce qui se passe dans vos armées, & surtout aujourd'hui qu'il ne reste nul honneur parmi ceux qui les commandent. Trop lâches pour exposer une seule fois leur vie dans les combats, ils ne craignent point de l'exposer deux & trois fois dans vos jugements, & ils préfèrent à une fin glorieuse, le sort d'un brigand & d'un scélérat. Car à des scélérats, c'est une sentence qui leur ôte la vie, mais à des guerriers, ce doit être l'épée de l'ennemi.

Quelques-uns de vos nouvellistes répandent , que Philippe travaille avec Lacédémone à ruiner Thèbes , & à changer le gouvernement de nos Républiques : d'autres , qu'il a envoyé un Ambassadeur au (5) Roi : d'autres , qu'il fortifie des places en Illyrie : chacun de nous invente sa fable , & la promène. Pour moi , de par les Dieux , je veux bien croire , ATHÉNIENS , qu'enivré de ses grands exploits , il se laisse aller à de pareilles rêveries , d'autant plus que dans toute la Grèce il ne voit personne qui lui fasse tête. Mais , de par Jupiter , je ne croirai point qu'il mène ses projets , de telle sorte que nos plus sottes gens les pénétrent. Or nos plus sottes gens , ce sont nos faiseurs de nouvelles.

Mais si laissant leurs songes à part , nous considérons que Philippe est notre ennemi ; qu'il s'empare de nos biens ; que depuis long-temps il nous outrage ; que tous les secours dont nous nous étions flattés , ont tourné contre nous , qu'il ne nous reste d'espérance qu'en nous-mêmes ; que pour différer à porter

(5) Ainsi nommoit-on tout court , le Roi de Perse ; ou quelquefois on disoit , le *Grand Roi*.

62 *PREMIERE PHILIPPIQUE.*

la guerre au loin , nous nous exposons à l'avoir dans l'Attique ; si nous faisons , dis-je , toutes ces réflexions , alors nous connoîtrons nos véritables devoirs , & nous fermerons l'oreille à de vains discours. Car il ne faut point que de frivoles conjectures nous arrêtent , quand il est clair que si nous manquons de prévoyance & d'activité , nous périrons.

Pour moi , qui jamais ne cherchai à vous plaire , si ce n'est autant que vos intérêts me l'ont permis , je viens de vous dire librement , & sans adoucissement , ma pensée. Heureux si , comme il vous est salutaire de recevoir les meilleurs conseils , il l'étoit de même à l'Orateur de vous les donner. J'en aurois redoublé ma confiance , si je l'avois cru. Mais enfin , de quelque manière que vous preniez mon opinion , il m'a suffi de la croire avantageuse , pour me sentir obligé à vous la dire. Puisse l'emporter celle qui doit vous être la plus utile à tous !





SECONDE PHILIPPIQUE,

*Prononcée la première année
de l'Olymp. 109.*

QUAND on invective devant vous contre Philippe , qui tous les jours , au mépris de la (1) paix qu'il vous a jurée , se porte à de nouveaux attentats : je vois , ATHÉNIENS , que l'Orateur ne manque point d'être applaudi , & que ses discours vous paroissent l'équité , la raison même ; mais qu'au fond ils n'opèrent rien d'utile , aucun fruit digne de l'attention que vous leur prêtez.

Tel est même l'état de nos affaires , que plus on vous montre clairement , & la mauvaise foi de Philippe à l'égard d'Athènes en particulier , & les pièges qu'il tend à la liberté de tous les Grecs en

(1) Philippe avoit fait sa paix avec Athènes la seconde année de l'Olympiade 108.

général ; plus on se trouve embarrassé à vous bien conseiller.

Quand il s'agit , en effet , de réprimer des usurpateurs ; ce qu'il faut , ATHÉNIENS , ce sont les œuvres , c'est la force , mais non pas de simples paroles. Cependant vos Orateurs , dans la crainte de vous déplaire , & d'en porter la peine , n'osent prendre sur eux de vous proposer ce qu'il faudroit : en sorte qu'ils se bornent à vous représenter ce qu'il y a dans la conduite de Philippe , & d'injurieux , & de violent.

Vous , tranquillement assis , vous trouvez , soit dans vos lumières , soit dans nos harangues , de quoi raisonner mieux que Philippe , selon les principes de la justice. Mais , aujourd'hui qu'il s'agit de repousser vivement ses efforts , une énorme indolence vous retient. Delà , & c'en est une suite nécessaire , il arrive que vous & lui , dans ce qui fait l'objet de votre étude , vous réussissez : lui , à bien faire ; vous , à bien parler.

Suffit-il dans l'état où nous sommes , d'alléguer que la justice est toute entière de notre côté ? Rien de si facile. Mais est-il temps de pourvoir à ce que nos affaires prennent un autre cours , de peur

qu'insensiblement le mal n'augmente , & qu'enfin l'on ne tombe sur nous avec des forces tellement supérieures , que nous ne puissions même nous mettre en défense ? Dès-lors , changement de méthode dans nos délibérations , nous devons absolument , & Orateurs , & Auditeurs , préférer aux conseils agréables & commodes , les conseils qui vont au bien & qui peuvent nous sauver.

Premièrement donc , à considérer les progrès de Philippe , & combien sa domination s'est accrue , si quelqu'un de vous , ATHÉNIENS , se figure que vous n'avez point à vous en alarmer , & que dans toutes ses démarches il n'y a rien qui vous regarde : pour moi , surpris que l'on pense de la sorte , & bien convaincu que Philippe est notre ennemi , je vous conjure tous d'écouter sur quoi je fonde mon opinion : afin que vous jugiez qu'est-ce qui doit prudemment vous régler , ou mes défiances , ou la sécurité de ces gens hardis , qui comptent sur la foi de Philippe.

Après la conclusion de la paix , devenu maître des Thermopyles , & gouvernant à son gré la Phocide , en faveur de qui a-t-il fait usage de son pouvoir ? En

faveur , non pas d'Athènes , mais de Thèbes.

Pourquoi ? Parce que rapportant tout , non pas au maintien de la paix , non pas aux lois de l'équité , mais à son agrandissement seul ; il a parfaitement compris que , ni par promesses , ni par bienfaits , il n'engageroit une République , qui , comme la vôtre , s'est toujours conduite par des principes d'honneur , à lui sacrifier , dans la vue de vos intérêts particuliers , quelqu'un des autres Grecs : mais que , s'il attentoit jamais à leur liberté , aussi-tôt le zèle de la justice , la crainte de l'ignominie , & l'attention que vous croyez devoir au salut public , vous mettroient les armes à la main , comme si vous étiez vous-mêmes personnellement attaqués.

Quant aux Thébains , Philippe savoit , ce que l'événement a bien fait voir , que pour leur utilité propre , ils étoient gens à lui laisser faire tout ce qu'il voudroit : & non-seulement à ne point le traverser , mais , s'il le commandoit , à l'assister de leurs forces.

Aujourd'hui encore , parce qu'il a la même opinion , & des Messéniens , & des Argiens , il les comble de faveurs.

Rien ne peut , ATHÉNIENS , mieux faire votre éloge. On voit par-là , que vous êtes jugés seuls incapables de trahir la cause commune des Grecs , & d'échanger contre quelque avantage , contre quelque bienfait que ce fût , la gloire d'être leurs vengeurs.

Philippe , non-seulement sur ce qui se passe aujourd'hui , mais encore sur ce qui s'est fait autrefois , a dû en effet se former cette idée de vous ; & une idée toute contraire des Argiens , & des Thébains. Car il a lu , je n'en doute pas , il a entendu dire qu'Alexandre , un de ses (2) ancêtres , ayant été autrefois envoyé à nos peres , pour leur offrir l'empire de toute la Grèce , à condition qu'ils obéiroient au (3) Roi : eux , plutôt que d'écouter cette proposition , ils abandonnèrent leur ville , s'exposèrent courageusement à souffrir les plus grands maux , & firent ensuite (4) ces prodiges , que

(2) Avant Alexandre le Grand , fils de Philippe , il y avoit eu deux autres Alexandres , dont l'un * fut le dixième , & l'autre le dix-huitième Roi de Macédoine.

(3) Voyez ci-dessus , pag. 61. Rem. 5.

(4) Ici Démosthène indique le combat naval.
* *Petav. Rat. Temp. part. II. lib. 2. c. 14.*

tout le monde aime à raconter , mais que personne n'a pu raconter dignement. Aussi dois-je par cette raison m'en taire. Car il y a véritablement quelque chose de si grand , que nulle expression n'y sauroit atteindre.

Philippe au contraire , fait que dans cette même occasion , & les Thébains marcherent sous les enseignes du Barbare , & les Argiens ne firent aucune résistance.

Par-là il conçoit que les uns & les autres , contents de trouver leur utilité particulière , ne songeront point aux intérêts communs des Grecs. Qu'en vous choisissant pour amis , il se mettroit dans la nécessité de ne rien faire que de juste. Mais qu'en s'attachant les autres , il aura des mercenaires prêts à seconder tous ses desseins.

Tel est donc le motif de la préférence qu'il leur a donnée , & leur donne encore sur vous. Elle ne vient , ni de ce

val de Salamine , donné la première année de l'Olympiade 75 , & deux autres batailles aussi mémorables , l'une par terre à Platée , l'autre par mer auprès de Micalé ; données l'année suivante , & toutes deux le même jour , qui fut le vingt-cinq de Septembre. On peut en voir le détail dans Hérodote , liv. 7 , & 8.

qu'il nous suppose inférieurs en forces navales , car le contraire lui est connu : ni de ce que , content de se voir bien établi au milieu des terres , il dédaigne l'empire de la mer , & le commerce des ports : ni enfin de ce que les protestations , les promesses , par où il nous a éblouis pour avoir la paix , sont effacées de sa mémoire.

Mais ces promesses , dira-t-on , il ne les oublie point : & s'il a épousé les intérêts des Thébains , il ne l'a fait certainement , ni par ambition , ni par aucun des motifs que je lui attribue ; il l'a fait parce qu'il a cru que la justice devoit le faire pencher de leur côté.

Entre tous les prétextes imaginables , c'est précisément le seul qu'on ne sauroit alléguer. Quoi ! lui qui ordonne aux Lacédémoniens d'abandonner Messène ; il nous persuadera que la justice étoit sa règle , lorsqu'il mettoit les Thébains en possession d'Orchomène , & de Coronée ?

Mais , dira-t-on encore , il y fut contraint ; & lorsqu'inopinément il se vit entre la cavalerie Thessalienne , & l'infanterie Thébaine , il ne put que descendre à ce qu'on vouloit de lui,

Voilà en effet , tout ce qu'il reste à dire en sa faveur. Et pour le rendre croyable , on répand que les Thébains deviennent suspects à Philippe , & que même il va fortifier Elatée. Oui sans doute il s'y prépare , & il s'y préparera encore long-temps , ou je me trompe fort. Mais un autre de ses desseins , & dont il ne diffère pas l'exécution , car il s'en occupe actuellement , c'est de joindre ses forces à celles d'Argos & de Messène , pour fondre sur Lacédémone. Déjà il envoie des troupes étrangères , il fournit de l'argent , & il est attendu en personne avec une puissante armée. Quelle apparence donc , que d'un côté il détruise Lacédémone , ennemie de Thèbes , & que d'autre côté il pense à rétablir (5) la Phocide , qu'il avoit détruite en faveur des Thébains ?

(5) Le fameux Temple de Delphes étoit dans la Phocide. Quelques habitants de cette contrée ayant labouré une portion des terres d'Apollon , les Amphictions les mirent à l'amende. Ce fut l'occasion d'une guerre qui partagea toute la Grèce , & qui dura neuf à dix ans. On l'appela *la guerre sacrée*. Pour en soutenir la dépense , les Phocéens , montagnards aguerris , mais pauvres , parce que leur pays étoit sans commerce , & produisoit peu ,

Pour moi , non-seulement je suis convaincu que si Philippe avoit ci-devant agi par contrainte , ou s'il tenoit présentement les Thébains pour suspects , il ne

se déterminèrent à piller le Temple d'Apollon. Il y avoit un trésor immense. Crésus lui seul, le riche Crésus y avoit envoyé pour couvrir le principal endroit du Temple six vingts tuiles d'or , dont chacune pesoit deux talents. En un mot , si nous en croyons Diodore de Sicile , on fondit en or & en argent pour dix mille talents au moins : c'est-à-dire , selon le calcul de M. Dacier , pour trente millions de livres Tournois. Les Thébains , voisins des Phocéens , & leurs ennemis irréconciliables , étoient de tous les Grecs les plus acharnés à cette guerre. Ils appellèrent Philippe à leur secours ; & Philippe , encore plus intéressé qu'eux à détruire les Phocéens , parce qu'ils étoient amis d'Athènes , & maîtres des Thermopyles , se chargea volontiers de signaler en cette occasion sa piété. Il poussa l'ardeur de son zèle pour Apollon , jusqu'à exterminer toutes les villes de la Phocide , n'y laisser que des villages réduits à soixante feux , & , qui pis est , condamner ces misérables à un tribut annuel exigible pendant autant d'années qu'il en faudroit pour faire les dix mille talents , qui avoient été volés au Temple de Delphes. Cette fameuse guerre commença , selon Pausanias , la dernière année de l'Olympiade 105 , & finit au commencement de l'Olympiade 108.

pourfuivroit pas leurs ennemis avec tant de chaleur : mais de la conduite qu'il tient aujourd'hui , je conclus que dans tout ce qu'il a fait auparavant , il n'a rien fait que de dessein prémédité. Or quiconque voudra en juger sainement , verra que son dessein est de ruiner Athènes ; & que c'est même une sorte de nécessité pour lui d'en venir à bout. Raisonnez , en effet. Il veut dominer. Il ne voit que vous qui puissiez lui être un obstacle. Vous avez depuis long-temps à vous plaindre de lui. Il le fait , à n'en pouvoir douter. Car il retient les places qu'il vous a prises , Amphipolis & Potidée , qui lui servent à couvrir ses frontieres , & sans lesquelles il ne se croiroit pas chez lui en sûreté. Ainsi l'un & l'autre lui sont connus , & qu'il cherche à vous perdre , & que vous n'êtes pas à vous en appercevoir. Vous croyant donc gens sensés , il présume que vous lui portez une haine très-juste , & qu'à la première occasion , s'il ne vous prévient , il s'en trouvera mal. Plein de cette idée , qui allume (6) son courroux , il ne s'endort

(6) J'ai transporté ici le *παρώξυνται* , de la phrase précédente. J'en avertis , de peur qu'on ne s'imagine que je prête rien à mon original.
point ,

point , il épie le moment de vous surprendre , il se fait des créatures parmi les Thébains , il acquiert leurs amis du Péloponnèse , tous esprits qu'il croit en même-temps , & trop mercenaires pour ne pas goûter leur situation présente , & trop (7) épais pour conjecturer quel sera l'avenir.

Pour peu cependant que l'on ait de prudence , le passé fournit des exemples , qui dévoilent assez l'avenir : exemples que j'eus occasion de citer , & aux Messéniens , & aux Argiens , mais qu'il ne sera peut-être pas inutile de vous remettre à vous-mêmes devant les yeux.

Pensez-vous , dis je aux Messéniens , « que les Olynthiens n'eussent pas souf- « fert impaiement quiconque leur eût « parlé mal de Philippe , dans un temps « où il leur cédoit Anthémunte , place , «

Du reste , il est aisé de voir que j'ai lu *τέτοις* , au lieu de *τέτῳ* , qui est dans les éditions de Wolfius.

(7) On sait jusqu'à quel point les Béotiens passaient pour épais parmi les autres Grecs, *Bæotum in crasso jurares aëre natum*. Pindare cependant étoit de Thèbes , & Plutarque de Chéronée. Il y a des lieux où l'éducation manque ; les dons naturels ne manquent nulle part.

» dont jusque-là tous les Rois de Ma-
» cédoine avoient été si jaloux ? Dans
» un temps où déclaré contre nous en
» leur faveur , il leur donnoit Potidée
» avec toutes les terres qui en dé-
» pendent , après en avoir chassé no-
» tre colonie ? Auroient-ils craint alors
» une révolution , ou écouté qui l'eût
» prédite ? Point du tout. Les voilà ce-
» pendant , après avoir peu joui du bien-
» d'autrui , dépouillés du leur propre
» pour long-temps : & non-seulement
» ils ont été subjugués & honteusement
» chassés par Philippe , mais ils se sont
» trahis & vendus eux-mêmes les uns
» les autres. Tant il est peu sûr à des
» Républiques de se familiariser avec des
» Tyrans !

» Aux Thessaliens , que leur est-il ar-
» rivé ? Quand Philippe leur donnoit
» Nicée & Magnésie , & qu'il chassoit
» leurs Tyrans , se figuroient-ils qu'un
» jour , comme en effet nous le voyons,
» il les asserviroit à des (8) Tétrarques ?
» Quand il les rétablissoit dans leurs

(8) *Tétrarque*, Gouverneur , Commandant ,
qui a toute autorité dans la quatrième partie
d'un Etat, Je suis la leçon d'Harpocraton,

droits (9) d'Amphyctions, croyoient-ils qu'un jour il s'empareroit chez eux « des deniers publics ? Voilà pourtant ce « qui s'est fait , & aux yeux de toute « la Grèce.

Vous donc , ajoutai-je , qui savez «

(9) On appelloit *Amphyctions* , les Délégués que les divers peuples de la Grèce envoyoit à une assemblée générale , qui se tenoit deux fois l'année en Automne , dans le Temple de Cérès , tout près des Thermopyles : au Printemps , dans le Temple de Delphes. Aujourd'hui nous appellerions cette assemblée , les *Etats généraux* de la Grèce. Ils traitoient de toute affaire concernant la Religion & l'Etat , avec plein pouvoir.

Or les deux Temples où ils s'assembloient , étant , pour ainsi dire , sous la main des Phocéens : ceux-ci , pendant la guerre sacrée , dont j'ai déjà parlé , n'y laissèrent point venir les Thessaliens , unis contre eux avec les Thébains. Philippe n'eut pas plutôt réduit la Phocide , qu'il fit rétablir les Thessaliens dans leurs droits d'Amphyctions ; & c'est ce que Démosthène dit ici. Mais en même temps , Philippe ne s'oublia pas. Il se fit aussi donner droit de séance dans cette assemblée , & par là il en devint le maître. Jusqu'alors la Macédoine n'avoit point été comprise dans la Grèce ; c'étoit un gouvernement , des mœurs , une langue toute différente : & Démosthène tranche le mot , il traite Philippe de Barbare.

» ce que c'est que Philippe , lorsqu'il don-
» ne & qu'il promet : évitez , si vous
» êtes sages , de savoir ce que c'est ,
» lorsqu'il trompe & qu'il trahit.

» Pour mettre les villes hors d'insulte ,
» on a inventé des remparts , des mu-
» railles , des fossés , toute sorte de for-
» tifications , qui exigent de grands tra-
» vaux ; & des frais immenses. Aux gens
» sages , la nature elle-même leur don-
» ne une arme défensive , qui est à tous
» d'un grand secours : mais principale-
» ment aux villes libres , pour se défen-
» dre des Tyrans. Quel'e est cette ar-
» me ? La défiance. Portez-la toujours
» avec vous : jamais ne vous en dé-
» faisissez , & jamais vous ne courez
» de péril.

» Votre but enfin , n'est-ce pas la li-
» berté ? Mais ne sentez-vous donc point
» qu'il n'y a pas même jusqu'aux noms
» que porte Philippe , qui ne soient in-
» compatibles avec elle ? Car tout Mo-
» narque , tout Tyran , est ennemi de
» la liberté , & des lois. Prenez garde
» qu'en cherchant à n'avoir point la
» guerre ; vous ne trouviez un maître.

Après ce discours , qui parut sensé ,
les Messéniens m'applaudirent fort ; ils

entendirent les autres (1) Députés leur tenir plus d'une fois le même langage en ma présence , & vraisemblablement encore depuis mon départ : ils ne cessèrent pourtant , ni de compter sur l'amitié de Philippe , ni d'ajouter foi à ses promesses.

Que des Messéniens , que des gens du Péloponnèse fassent le contraire de ce qu'ils approuvent , il n'y a rien là d'étonnant. Mais vous-mêmes , qui , & par vos propres lumières , & par les conseils de vos Orateurs , voyez comme on vous tend des pièges , comme on vous investit de toutes parts : vous allez par votre inaction , à ce que j'en crois , vous laisser conduire , sans y penser , dans le même gouffre. Ainsi l'indolence , ainsi le plaisir présent l'emporte sur l'utilité à venir.

Vous verrez donc , si vous êtes sages , quelles mesures il vous conviendra de prendre.

Quant aux réponses qu'on attend de vous , & sur lesquelles vous avez présen-

(1) Athènes voyant qu'après la Guerre sacrée , Philippe songeoit à envahir le Péloponnèse : Démosthène avec d'autres Députés alla par ordre de la République , à Argos & à Messène , pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

tement à vous déterminer , voici (2) mon avis.

[*On lit l'avis de Démosthène , & après il reprend son discours.*]

Vous devriez , ATHÉNIENS , citer ici ceux qui , sur les promesses dont ils

(2) Aucune édition ne porte qu'il y ait ici un Mémoire à lire. Aucun Traducteur , aucun Scoliaſte n'en a ſenti la néceſſité. Ainſi ce n'eſt pas ſans une très-grande & très-juſte défiance de moi-même , que je propoſe une idée qui m'eſt particulière.

Je crois donc qu'en cet endroit , quoique les Copiſtes ayent négligé d'en avertir , Démoſthène produit ſon Mémoire ; & voici ſur quelles raiſons je me fonde.

Premièrement , il dit dans les termes du monde les plus clairs : *Pour ce que vous avez à répondre préſentement , je vais à l'heure même vous le dire* , Ταῦτ' ἤδη λέξω. Or il n'en dit pas un mot dans le reſte de ſa Harangue. Peut-on raiſonnablement le ſoupçonner d'avoir tout d'un coup oublié l'eſſentiel ?

Mais de plus , ſi l'on ne ſuppoſe pas que ſon diſcours eſt coupé ici par la lecture d'un Mémoire , on y trouvera un *hiatus* affreux , qui nous obligera de ſuppoſer une lacune.

Enfin , ſans un Mémoire inſtructif , qui renferme un détail pratique , on aura raiſon de ſe figurer avec M. de Turreil , que cette Harangue eſt une *invective vague* , du moins en apparence.

étoient les porteurs, vous ont engagés à conclure la paix. Car il est certain, que si nous avions prévu la conduite de Philippe, ni je n'aurois accepté d'aller en ambassade vers lui, ni vous n'auriez consenti à terminer la guerre. Mais les effets, depuis qu'il a obtenu la paix, sont bien éloignés de ce qu'on avoit promis.

Vous devriez encore citer d'autres gens. Et qui ? Ceux qui me reprochoient (3) d'être un buveur d'eau, & par conséquent un homme chagrin & difficile, lorsqu'après la paix conclue, & au retour de ma seconde ambassade, où j'étois allé pour la prestation des serments, je pu-

Rien de moins vague. C'est un discours très-suivi, & qu'on peut hardiment mettre à la coupelle de la Dialectique.

(3) On apprend de Démosthène, dans sa Harangue de *falsa legatione*, que ce reproche lui fut fait par un nommé Philocrate, homme vendu à Philippe. Un jour, après que Démosthène eut fortement excité le peuple à ne point conclure la paix, ce Philocrate monta dans la Tribune, & débuta brusquement par dire : *Il n'est pas étonnant, Athéniens, que Démosthène & moi nous pensions différemment ; car il boit de l'eau, & moi je bois du vin.* Un tel début fit beaucoup rire le peuple d'Athènes, qui, pour être plus spirituel qu'un autre, ne laissoit pas d'être peuple.

pliois hautement que vous étiez trompés ; que la suite des événements vous le feroit bien voir ; & qu'il ne falloit abandonner , ni les Thermopyles , ni la Phocide. Au contraire , ils soutenoient eux , que Philippe , du moment qu'il se verroit maître des Thermopyles , feroit aveuglément tout ce que vous souhaiteriez ; qu'il fortifieroit Thespie & Platée , réprimeroit l'insolence des Thébains , perceroit la (4) Cherfonèse à ses dépens , & vous donneroit l'Eubée & Oroe en échange d'Amphipolis. Car tout cela vous fut dit ici , dans cette Tribune ; & vous ne l'avez pas oublié ; je le fais bien : quoique vous soyez d'ailleurs si prompts à oublier le tort qu'on vous fait.

Pour comble d'ignominie , vous avez , sur de frivoles (5) promesses , lié par

(4) La Cherfonèse de Thrace ne tenoit au continent que par une langue de terre d'environ cinq mille pas. Or , pour la mettre à couvert des incursions , quelqu'un avoit imaginé de percer cette langue de terre. Philippe qui savoit qu'Athènes portoit vivement les intérêts de la Cherfonèse , fit semblant de vouloir exécuter ce projet.

(5) Wolfius & M. de Turreil ont donné ici dans un contre-sens , dont j'ai été garanti par les doctes Remarques de M. Lucchétini

vosre Traité vos descendants même. Tant on vous a séduits !

Mais à quel propos rappeler ces réflexions ? Pourquoi veux-je que vos perfides conseillers soient cités ? Je vais , le Ciel m'en soit témoin , vous parler sans déguisement , & à cœur ouvert. En vous faisant cette demande , ma vue n'est point d'obtenir que devant eux , pour les injures dont autrefois ils me chargerent , vous me donniez présentement des louanges. Ils sauroient faire valoir cet affront , comme un nouveau moyen de s'attirer des largesses de Philippe. Ce n'est pas que je cherche non plus à me répandre en vains discours. Mais le motif qui m'anime , c'est que les entreprises de Philippe me font envisager un avenir encore plus triste pour vous , que ne l'est le présent. Car je vois les choses s'acheminer. Puissent mes conjectures être fausses ! mais je crains que déjà le moment fatal ne soit pas loin.

Quand il sera donc venu , & que vous ferez pleinement instruits de vos calamités , non plus par la voix de vos Orateurs la Traduction de Wolfius. Car il est juste qu'en nommant ceux qui ont failli , je nomme celui qui m'a empêché de les imiter.

teurs , mais par une expérience actuelle ; transportés alors de colère , vous courrez sans doute à la vengeance. Or je vois qu'en pareil cas souvent on se jète , non pas sur les coupables , mais sur les premiers qui se rencontrent. A moins donc que ceux de vos ambassadeurs , qui savent vous avoir vendus à Philippe , ne confessent leur prévarication ; il est à craindre qu'un jour la peine due à leur crime , ne tombe sur ceux qui auront pris à tâche d'en détourner les funestes effets.

Ainsi , pendant que l'état de nos affaires nous permet encore de conférer ensemble sur nos intérêts communs , je vous demande à tous , quelque connoissance que vous pussiez en avoir d'ailleurs , de vous bien informer , & de vous bien ressouvenir quel est l'homme , par les conseils de qui la Phocide & les Thermopyles ont été abandonnées ; & qui par cette trahison ouvrant à Philippe le chemin du Péloponnèse & de l'Attique , vous réduit présentement à délibérer , non plus sur les intérêts des autres Grecs , ni sur des affaires étrangères , mais sur les moyens de vous défendre vous-mêmes , & de n'avoir pas la guerre jusque dans le sein de votre patrie.

En quelque temps que commence cette guerre, qui ne pourra qu'exciter parmi nous un murmure universel, datez-la du jour que la paix fut conclue. Car si ce jour-là vous n'aviez pas été séduits, Athènes seroit tranquille. Par mer, Philippe n'étoit point assez fort pour descendre dans l'Attique : par terre, il n'eût pu franchir les Thermopyles, ni traverser la Phocide : il eût par conséquent été contraint, ou d'observer pacifiquement les règles de l'équité, ou de s'engager dans une guerre aussi hasardeuse pour lui, que celle qui l'avoit forcé à rechercher la paix.

J'en ai dit assez pour vous faire sentir à quels périls on vous a exposés. Fassent tous les Dieux que vous n'en ayez pas de preuves plus évidentes ! Car quelque supplice qu'ait mérité un traître, si cependant, pour le juger coupable, vous attendez que les maux publics attestent sa trahison, je désire qu'il ne soit point puni.





TROISIEME PHILIPPIQUE,

*Prononcée la troisième année
de l'Olymp. 109.*

QUOIQUE dans la plupart de vos assemblées , ATHÉNIENS , on vous représente quelles sont les entreprises de Philippe , & contre vous , & contre les autres Grecs , depuis son Traité de paix ; quoique vous soyez tous forcés d'avouer , mais pourtant sans l'avouer tous , qu'il faut nécessairement réprimer , & punir son audace ; je vois cependant vos affaires tourner si mal , que , si je l'ose dire avec vérité , mais trop durement peut-être , vos Orateurs eussent-ils résolu de vous donner les plus mauvais conseils , & vous de les suivre , vous ne seriez pas tombés dans un état plus déplorable , que celui où je vous crois.

Plusieurs causes ont sans doute con-

TROISIEME PHILIPPIQUE. 89

couru à votre ruine. Ce n'est ni une faute , ni deux , qui ont pu vous amener là. Mais à en bien juger , le mal est principalement venu de vos Orateurs , qui cherchent plus à vous flatter , qu'à vous instruire. Contents d'être honorés & applaudis , quelques-uns ne se mettent point l'avenir devant les yeux ; & ils voudroient que leur exemple fût une loi pour vous. D'autres , en accusant , en calomniant ceux qui sont à la tête des affaires , ne font par-là que soulever Athènes contre Athènes ; & pendant qu'ils l'occupent à se venger sur elle-même , elle laisse pleine liberté à Philippe. Ainsi se conduit-on : & delà toutes nos fautes , tous nos revers.

Que je puisse donc , ATHÉNIENS , vous dire la vérité , sans allumer votre courroux. Pensez , je vous prie , que nous sommes dans Athènes , où l'usage est que sur toute autre matiere on soit maître de parler librement : où , de votre aveu , l'étranger jouit de ce privilège : où l'esclave même est moins contraint dans ses discours , que le citoyen ne l'est ailleurs. Vous n'avez banni la liberté , que de vos délibérations. Ici fiers & délicats , vous n'écoutez que ce qui

vous fait plaisir : & vous touchez cependant aux plus affreuses extrémités !

Vous sentez-vous encore aujourd'hui dans les mêmes dispositions ? Je n'ai qu'à me taire. Mais , si vous pouvez souffrir qu'éloigné de toute flatterie , je vous tiennne un discours utile , me voici prêt à parler. Car enfin , quelque grand que soit l'embarras où vous vous trouvez , & quelques pertes que votre indolence vous ait déjà values ; cependant , si vous vous donnez les mouvements nécessaires , vous pouvez encore vous rétablir.

J'avance d'abord une proposition capable de vous étonner , mais qui n'en est pas moins vraie. Oui , ce qui nous a perdus , c'est ce qui doit relever nos espérances. Que veux-je dire ? Que vous n'avez rien fait , absolument rien , pour détourner ce qui vous est arrivé de fâcheux. Que si malgré tous vos efforts , les mêmes choses vous étoient arrivées , je n'y verrois point de ressource. J'usqu'à présent Philippe a triomphé , non point d'Athènes , mais de votre paresse , mais de votre inaction : & vous , ATHÉNIENS , vous n'avez pas été battus , puisque vous n'êtes pas même sortis de vos murailles.

Or , si nous étions tous unanimement

d'accord sur ce point , que Philippe , sans égard à son Traité de paix , est véritablement armé contre nous ; mon devoir se borneroit ici à vous proposer les plus faciles & les plus sûrs moyens de le ranger à la raison. Mais dans le temps même qu'il prend des villes , retient plusieurs de nos places , opprime tous les Grecs , nous avons ici des personnes assez peu éclairées pour souffrir qu'on dise que c'est nous au contraire , qui cherchons à rallumer une guerre éteinte. J'ai donc des précautions à prendre , & il faut que d'abord j'attaque cette opinion : de peur qu'un jour celui de vos Orateurs , qui vous aura conseillé avec raison de travailler à vous défendre , ne soit accusé de vous avoir mal-à-propos excités à prendre les armes.

Je le déclare hautement , & c'est par où je commence. Vous est-il libre de choisir entre la paix & la guerre ? Vous en croyez-vous les maîtres ? Prenez la paix. Voilà mon avis ; & pour aller au-devant de toute supercherie , je demande que celui de vos Orateurs qui juge qu'effectivement la paix dépend de vous , se lie dans toutes (1) les formes.

(1) C'est-à-dire : Qu'il donne son avis par

Mais quand un homme a les armées à la main , quand il se montre à la tête d'une armée nombreuse , & qu'avec ce beau mot de Paix , dont il veut nous éblouir , il nous fait éprouver ce que la guerre a de plus réel ; avons nous d'autre parti à prendre , que celui de le repousser ?

Permis à vous , en le repoussant avec vigueur , de vous donner , comme lui , pour fideles observateurs de la paix.

Mais regarder comme un temps de paix , le temps où par la prise de toutes les places qui nous environnent , il s'applanit un chemin pour venir à nous , c'est folie : ou du moins cette paix-là est bien celle d'Athènes avec Philippe , mais non pas celle de Philippe avec Athènes.

Voilà , en effet , ce qu'il tâche d'obtenir avec l'or qu'il répand : le pouvoir de vous faire la guerre , sans que vous la lui fassiez.

Attendons-nous que lui-même il avoue qu'il nous fait la guerre ? Quelle simplification , & qu'en conséquence on fasse un Décret , où sera le nom de cet Orateur , afin que l'on sache positivement à qui s'en prendre , si ce Décret a de fâcheuses suites.

cité ! Il n'en conviendrait pas encore , fût-il dans le cœur de l'Attique , & jufque dans le Pirée. Jugeons en par la conduite qu'il a tenue avec d'autres peuples.

Quand il fe vit (2) à quarante ftades d'Olynthe : Il faut , dit-il aux Olynthiens , de deux chofes l'une ; que vous me cédiez Olynthe , ou que je vous cède la Macédoine. Jufqu'alors , s'il apprenoit qu'ils euſſent le moindre ſoupçon , il fe juſtifioit auprès d'eux par ſes Ambaſſadeurs , & ſe plaignoit amèrement de ce qu'il leur étoit ſuſpect. Comment a-il ſurpris les Phocéens ? Il alloit en apparence les voir comme ſes alliés & ſes amis : il étoit accompagné de leurs propres ambaffadeurs : nos politiques foutenoient que ce voyage menaçoit Thèbes. Tout récemment encore , ſous ce même prétexte d'alliance & d'amitié , il eſt entré dans la Thèſſalie , & y a pris la ville de Phères. Enfin , à l'égard de ces malheureux Oritains , comment en a-t-il uſé ? Il leur fit dire , que ſur le rapport qu'on lui avoit fait , des factions qui troubloient leur ville , il avoit bien voulu , par un effet de ſa bienveillance pour eux , leur envoyer des Troupes :

(2) Quarante ftades font cinq mille pas.

& qu'il étoit d'un bon allié ; d'un véritable ami , de ne point les abandonner en de telles conjonctures.

Pensez-vous donc , ATHÉNIENS , qu'un homme qui a mieux aimé employer l'artifice que la force ouverte , avec des peuples dont le pouvoir seroit allé , non à former des entreprises contre lui , mais peut-être à se précautionner contre les siennes , pensez-vous , dis-je , qu'avec vous , & sur-tout lorsqu'il vous fait volontairement dans l'erreur , il en viendra jamais à une déclaration de guerre dans les formes ? Assurément non. Il seroit le plus imbécile de tous les hommes , si , pendant que vous fermez les yeux sur lui , & que vous êtes occupés à vous accuser , à vous détruire les uns les autres , il alloit lui-même terminer vos querelles , en vous avertissant de tourner vos armes contre lui seul , & ôtant à ces mercenaires , qui tâchent ici de vous prouver l'innocence de ses desseins , tout moyen de vous tromper plus long-temps.

Mais pour décider si l'on est , ou en paix , ou en guerre , fut-il jamais personne de sensé , qui eût plus d'égard aux paroles qu'aux faits ? Personne. Or nous venions seulement de traiter avec Philip-

pe , notre Général (3) ne marchoit pas encore , nos gens n'étoient pas encore arrivés dans la Chersonèse : & déjà Philippe s'emparoit de Serrie , & de Dorisque ; déjà il chassoit nos garnisons , & du fort de Serrie , & du Mont-Sacré. Tout cela , quand ? Après nous avoir juré la paix.

On me dira : Qu'étoit-ce que ces places , & par où devoient-elles nous intéresser ? Une autre fois nous examinerons cette question. Mais ce que j'ai présentement à dire là-dessus c'est qu'en matière de serment les petites choses n'obligent pas moins que les grandes. Pour suivons.

Aujourd'hui qu'il envoie des troupes dans la Chersonèse , dont le Roi de Perse & tous les Grecs nous ont reconnus pour maîtres légitimes , & qu'à ce sujet il nous écrit des lettres où il prend ouvertement (4) le parti des rebelles ,

(3) Diopithe , Chef de la Colonie que les Athéniens avoient envoyée dans la Chersonèse , depuis que cette Presqu'île leur avoit été cédée par Chersoblepte , comme nous le verrons dans la Remarque suivante. Il étoit pere du fameux Ménandre , Poète comique , qui a été l'Original de Térence.

(4) Chersoblepte , Roi de Thrace , dans la

que fait-il ? Selon lui , ce n'est pas rompre la paix. Pour moi non-seulement je regarde ce qu'il fait actuellement dans la Chersonèse , comme un acte d'hostilité ; mais quand je vois qu'il a voulu surprendre Mégare , qu'il n'oublie rien pour établir la tyrannie dans l'Eubée , qu'il se jette sur la Thrace , qu'il trame de sourdes pratiques dans le Péloponnèse , & que tout ce qu'il entreprend , c'est toujours à main armée , je soutiens qu'il nous fait la guerre.

Peut-être direz-vous que ceux qui approchent des batteries d'une place , n'ont point rompu la paix , tant qu'ils ne les ont pas encore dressées au pied du mur. Mais non. Car qui prépare tout ce qu'il faut pour me faire périr , je le crois dès-lors mon ennemi , quoiqu'il n'ait encore lancé ni flèche , ni dard.

cession qu'il avoit faite de la Chersonèse aux Athéniens , s'étoit réservé la ville de Cardie , la plus considérable de cette Presqu'île. Mais quand Philippe eut dépouillé Chersoblepte de son Royaume , ce qui arriva la seconde année de l'Olympiade 109 , les habitants de Cardie , pour ne point tomber , comme le reste de la Chersonèse , entre les mains des Athéniens , eurent recours à Philippe , qui ne manqua pas de les prendre sous sa protection.

Que ne risquez-vous donc pas, lorsque Philippe vous aura enlevé l'Helléspont, lorsqu'il sera maître de Mégare & de l'Eubée, lorsqu'il aura tout le Péloponnèse dans ses intérêts. Hé comment pourrois-je vous dire qu'un homme qui dispose une semblable batterie contre vous, n'est pas votre ennemi ?

Oui, à compter du jour même qu'il extermina les Phocéens, je prétends qu'il vous a fait la guerre.

Traversez donc ses desseins, si vous êtes sages. Pour peu que vous différiez, vous le voudrez trop tard. Je pense si différemment des autres, que mon avis est de ne pas perdre un moment à délibérer, ni sur la Chersonèse, ni sur Byzance ; mais qu'il faut voler à leur secours, les mettre à couvert de tout accident, & pourvoir à ce que les troupes que nous y avons, ne manquent de rien. Après quoi nous chercherons les moyens de sauver la Grèce entière, menacée du plus grand péril.

Voici, ATHÉNIENS, ce qui me fait prendre l'alarme. Pesez, je vous prie, mes raisons, afin que si elles vous paroissent solides, vos propres intérêts vous fassent agir, quand ceux d'autrui

ne vous ébranleroient pas : & au contraire , si ce ne sont que des terreurs paniques , regardez-moi comme un homme en délire , indigne , dès-à-présent , & pour toujours , d'être écouté.

Je ne vous représenterai point que Philippe originairement petit & foible , alla toujours en s'agrandissant ; qu'aujourd'hui les Grecs sont en proie à la défiance , à la discorde ; & qu'après ce qu'il a conquis , on auroit moins à s'étonner de lui voir subjuguier tout le reste de la Grèce , que de voir ce qu'il est devenu , du peu qu'il étoit. Je laisse à part ces sortes de réflexions , pour ne m'attacher qu'à un seul point , qui est que tous les Grecs , à commencer par vous , lui ont accordé un droit , de tout temps la source de toutes nos guerres. Et ce droit , quel est-il ? De faire tout ce qu'il lui plaît , ruiner , piller , usurper , tyranniser.

Vous fûtes (5) les arbitres de la Grèce pendant soixante & treize ans : les Lacédémoniens (6) après vous la gouver-

(5) Depuis la dernière année de l'Olympiade 75 , jusqu'à la dernière de la 93.

(6) Depuis la dernière année de l'Olymp. 93 , jusqu'à la dernière de la centième,

nèrent pendant vingt-neuf : dans ces derniers temps, & depuis la bataille (7) de Leuctres, les Thébains y ont eu aussi quelque supériorité. Mais la Grèce ne vous donna jamais, ni à vous, ni à d'autres, un pouvoir sans bornes. Quelqu'un avoit-il à se plaindre des Athéniens ? Tous les autres Grecs, sans nul mécontentement personnel, se joignoient à l'offense, & le vengeoient. On traita de même les Lacédémoniens, devenus les dépositaires de l'autorité. Toutes les fois qu'ils voulurent abuser de leur pouvoir, & introduire des nouveautés, le reste de la Grèce prit les armes contre eux. Jusque-là même, & cet exemple suffit, qu'Athènes & Sparte en sont venues aux mains l'une contre l'autre, sans avoir d'ailleurs nulle raison d'être mal ensemble, mais uniquement pour obliger celle des deux qui avoit tort, à rendre justice.

Tout ce qu'il y eut cependant de fautes commises, soit par les Lacédémoniens, soit par nos aïeux ; durant un siècle qu'ils ont commandé, tout cela

(7) Donnée la seconde année de l'Olymp, 102 : & les Thébains, huit ans après, eurent encore l'avantage sur les Lacédémoniens dans le combat de Mantinée.

ensemble n'approche pas de ce qu'a fait Philippe , depuis moins de treize ans qu'il a commencé à être quelque chose. Tout cela , dis-je , n'est rien au prix de ses attentats ; comme il est aisé de le faire voir en peu de mots.

Je ne citerai , ni Olynthe , ni Méthone , ni Appollonie , ni trente-deux villes de Thrace , qu'il a toutes détruites avec tant de fureur , qu'à les voir on douteroit si elles furent jamais habitées. Je ne dis rien des Phocéens , ce peuple si puissant , dont à peine reste-t-il quelque vestige. Mais où en sont les Thessaliens ? Philippe n'a-t-il pas usurpé leurs places , & aboli leurs Républiques , en soumettant tout le pays à des (8) Tétrarques , pour imposer le joug de la servitude , non à quelque canton en particulier , mais à la nation entière ? Toute l'Eubée , cette île qui a Thèbes & Athènes pour voisins , ne l'a-t-il pas livrée à des Tyrans ? Ses lettres portent en termes formels : *Je fais vivre en paix avec ceux qui veulent m'obéir.* Et non-content de l'écrire , il agit conséquemment. Il se jète sur l'Hellespont. Il tomba peu auparavant sur Ambracie. Il est maître d'Elis ,

(8) Voyez ci-dessus , pag. 74 , Rem. 8.

cette grande & importante ville du Péloponnèse. Il a voulu surprendre Mégare. En un mot, ni la Grèce, ni les terres habitées par les Barbares, rien ne peut assouvir son avidité.

Tout ce que nous sommes de Grecs, nous le savons, nous le voyons, & sans indignation ! Au-lieu de nous envoyer des ambassadeurs les uns aux autres, nous nous enterrons chacun dans nos villes, ne prenant aucune résolution, ne travaillant point à nous réunir contre l'ennemi commun, spectateurs tranquilles de ses progrès. On diroit que chacun regarde comme un temps gagné pour soi, le temps que Philippe met à la destruction d'un autre. Personne cependant n'ignore, que semblable à une fièvre contagieuse, il viendra tôt ou tard fondre sur celui-là-même, qui présentement se croit le plus éloigné du péril.

Au reste, si les Grecs ont eu quelquefois à souffrir de vous, ou des Lacédémoniens ; ils avoient du moins l'agrément d'avoir des maîtres, qui étoient Grecs aussi-bien qu'eux, & dont les fautes pouvoient être comparées à celles d'un fils de famille. On blâme ce jeune homme opulent ; sa conduite lui attire de

justes reproches ; mais elle ne fait pas qu'on lui dispute les droits de sa naissance. Que si un esclave au contraire , si un enfant supposé dissipoit le bien d'autrui ; avec quelle indignation , avec quels murmures le verroit-on ? Où sont-ils donc vos murmures ? Où est l'indignation que vous faites éclater au sujet de Philippe , qui , loin d'être Grec , loin de tenir aux Grecs par aucun endroit , loin même d'avoir une origine illustre parmi les Barbares , est un misérable Macédonien , forti d'un lieu d'où il ne vint jamais un bon esclave.

Hé ! quel outrage vous épargne-t-il ? Après avoir saccagé nos villes , il préside au Jeux (9) Pythiques , où les Grecs ont droit eux seuls de paroître : & lui absent , il envoie ses esclaves (1) y présider. Tous les passages de la Grèce lui sont ouverts , puisque la garnison des Thermopyles est à lui. Il s'est arrogé (2) les honneurs du Temple , honneurs qui

(9) Jeux célébrés à l'honneur d'Apollon.

(1) Tout sujet d'un Roi n'étoit qu'un esclave aux yeux de ces anciens Républicains.

(2) Philippe après avoir terminé cette guerre sacrée , dont j'ai parlé ci-dessus , pag. 70. Rem. 5 , se fit transporter le droit qu'avoient

n'appartenoient pas même à tous les Grecs : il nous en a frustrés, nous, les Theffaliens, les Doriens, tous les autres Amphictyons. Il réforme à son gré le gouvernement de la Theffalie. Il envoie des troupes, & dans Porthmos, pour en chasser les Erétréens ; & dans Orée, pour la faire plier sous (3) un Tyran.

Voilà ce que souffrent les Grecs. Voilà ce qu'ils voient du même œuil qu'on regarde tomber la grêle : chacun pour la détourner de dessus ses terres, faisant des vœux, & rien de plus. Telle est l'insensibilité de la Grèce, que non-seulement les injures faites à la nation en général ne trouvent point de vengeur, mais que personne même ne venge les injures qu'il reçoit personnellement. Ambracie & Leucade, villes qui appartiennent aux Corinthiens, Philippe ne les a-t-il pas envahies ? Celle de Naupacte, ne l'a-t-il pas enlevée aux Achéens & promise aux Etoliens ? Thèbes ne l'a-t-elle pas laissé s'emparer d'Echine ?

les Phocéens, maîtres du Temple, de consulter l'Oracle les premiers. J'ai évité d'être ici trop littéral, de peur d'être obscur.

(3) *Philistide*, nommée dans le Texte.

E ij

Actuellement ne marche-t-il pas contre Byzance ? de qui alliée ? d'Athènes. Je supprime le reste. Mais Cardie, la principale ville de la Chersonèse, n'est-elle pas entre ses mains ?

Outragés au point que nous le sommes tous en général & en particulier, nous temporisons : la mollesse nous endort : nous en sommes de part & d'autre à nous regarder : un esprit de défiance règne par-tout. Mais enfin, si cet homme traite avec tant de hauteur la Grèce entière, que fera-ce, quand il nous aura tous asservis les uns après les autres ?

Quel est donc, ATHÉNIENS, la source de tout ceci ? Car les Grecs n'ont pu, sans y être déterminés par quelque puissant motif, passer de ce violent amour qu'ils eurent autrefois pour la liberté, au goût qu'ils marquent aujourd'hui pour l'esclavage.

Autrefois il y eut dans le cœur de nos peuples, il y eut ce qui n'y est plus ; ce qui alors brava l'opulence des Perses ; ce qui maintint la Grèce libre, ce qui nous rendit invincibles & sur terre & sur mer. Depuis que cela n'est plus, tout a changé de face parmi nous. Qu'étoit-ce donc ? Rien de mystérieux, point

d'artifice , mais une haine universelle & implacable contre tout mercenaire , contre tout homme capable de se prêter à qui eût cherché à nous asservir , ou à nous corrompre. Accepter un présent , c'étoit alors un crime capital , puni avec la dernière rigueur , & irrémissiblement. Alors ni vos Orateurs ni vos Généraux ne vendoit ces occasions heureuses ; qui souvent refusées aux plus vaillants & aux plus attentifs , sont accordées par la fortune aux lâches & aux négligents. Alors on ne vendoit ni la concorde qui doit régner entre les Grecs , ni la défiance où ils doivent être des Barbares , ni l'horreur due aux Tyrans , ni enfin aucun des appuis de notre liberté. Aujourd'hui tout cela ce négocie , comme en plein marché. Tout est sacrifié à un sordide intérêt. On porte envie à ceux qui reçoivent : s'ils l'avouent , on ne fait qu'en rire : s'ils en sont convaincus , on leur pardonne : & c'est se rendre odieux , que de s'élever contre de tels abus , principe de tous nos maux. Car du reste nous sommes aujourd'hui plus puissants que nous ne le fûmes jamais , en vaisseaux , en troupes , en revenus , en tout. Mais le trafic de nos mercenaires détruit , ren-

verse , anéantit toutes nos forces.

Pour juger du présent , vous n'avez qu'à ouvrir les yeux. Mais que nos pères ayent bien autrement pensé , c'est ce que je prouve par l'inscription qu'ils gravèrent sur une colonne de bronze , posée dans notre citadelle , pour faire passer jusques à nous une leçon si nécessaire. Je dis , ATHÉNIENS , jusques à nous : car ils n'en avoient pas besoin , eux , pour apprendre leur devoir. Voici cette inscription : *Qu'Arthmius de Zélie , fils de Pythonax , soit tenu pour infâme , & pour ennemi des Athéniens & de leurs alliés , lui & les siens. On ajoute pour quelle raison : Parce qu'il a fait passer de l'or des Médes dans le Péloponnèse. On ne dit pas , dans Athènes. Je cite mot pour mot.*

Rentrez donc , au nom de Jupiter & de tous les Dieux , rentrez en vous-mêmes. Voyez avec quelle sagesse , avec quelle dignité vos pères ont pensé. Un esclave du Roi de Perse , tel que cet Arthmius qui étoit né à Zélie ville d'Asie , ils le déclarent ennemi des Athéniens , & de leurs alliés , ils le notent d'infamie lui & sa race , pour avoir apporté de l'or , par l'ordre de son maître ,

non dans Athènes , mais dans le Péloponnèse.

Qu'importoit à un Zélitain , direz-vous , d'être flétri dans Athènes ? Aussi n'étoit-ce pas une simple flétrissure : car , suivant nos Lois , c'étoit le juger coupable de mort , & mettre (4) sa tête à prix.

Vos pères , par conséquent , se croyoient dans l'obligation de veiller au salut public. Autrement ils ne se fussent , ni embarrassés que la corruption se glissât dans le Péloponnèse ; ni portés à punir les séducteurs , & à graver leur infamie sur le bronze. Par-là ils faisoient que les Grecs imprimoient de la terreur aux Barbares , & non les Barbares aux Grecs. Aujourd'hui c'est le contraire , parce que vous avez dégénéré. Vous savez en quoi & comment. Mais faut-il que nos reproches tombent sur vous seuls ? Tous les autres Grecs ne sont pas moins condamnables que vous.

Je conclus que dans la conjoncture présente vous avez besoin , & d'agir vivement , & d'être bien conseillés. Vous dirai-je mon avis ? Me l'ordonnez-vous ?

(4) Dans le Texte on cite le commencement de deux lois d'Athènes sur ce sujet.

Ne vous en offenserez vous point ? Prenez (5) ce Mémoire , & lisez.

[Ici Dénosthène fait lire son Mémoire , & ensuite il reprend la parole.]

Pour dissiper vos alarmes , voici ce qu'on vous insinue : Que les forces de Philippe n'égalent pas encore celles des Lacédémóniens d'autrefois , maîtres de la terre & de la mer , alliés du Roi de Perse , tout-puissants ; & qu'Athènes cependant , loin de succomber , arrêta leurs progrès.

Or je prétends , moi , qu'il n'y a rien à conclure du passé au présent , & que toutes choses ont bien changé , mais principalement la manière de faire la guerre. Autrefois , à ce que j'entends dire , la campagne duroit quatre ou cinq mois seulement : & dès que la saison devenoit fâcheuse , content d'avoir fouragé le pays ennemi , on licencioit l'armée , & chacun retournoit chez soi. Telle étoit l'innocence , tels étoient les bons procédés de ce temps-là , que rien ne se faisoit avec de l'argent. On y alloit de bonne foi , & à force ouverte. Aujourd-

(5) Ces paroles s'adressent à un Officier subalterne , *Γραμματεὺς* , qui étoit ce que nous appellerions aujourd'hui un Greffier.

d'hui plus de batailles , plus de combats. Tout n'est que trahison. Philippe , vous le savez , ne se chargeant point de lourdes phalanges , mais marchant à la tête d'un camp volant , composé de Cavalerie légère , & d'étrangers habiles à tirer de l'arc , tombe où il fait que la discorde règne : il trouve une ville agitée , & dont les habitants retenus par leurs défiances réciproques , n'osent sortir pour le combattre : il fait approcher ses batteries , & il assiège. Je n'ajoute pas que toutes les saisons , été , hiver , lui sont égales. Vous le savez. Prenez donc vos mesures , & prenez-les de loin pour empêcher qu'il ne fonde sur l'Attique. Vous vous perdriez sans ressource , si vous comptiez avec lui sur cette simplicité de nos guerres contre Lacédémone. Occupez-le si-bien chez lui , qu'il ne puisse en sortir. Heureusement vous avez pour cela toute sorte de facilités , & son pays est situé de manière qu'il vous offre , presque de toutes parts , cent & cent moyens de le piller , de le désoler. Voilà ce qu'il faut : & ne point nous exposer sur notre terrain à une bataille rangée , où l'expérience lui donneroit trop d'avantage sur nous.

Mais en vain lui ferez-vous la guerre ; si vous ne la faites aux Orateurs qu'il tient ici à ses gages ; & vous ne détruirez pas l'ennemi qui est au dehors , si vous ne commencez par détruire ceux qui sont au dedans. Vous ne le pouvez cependant , ni ne le voulez. O Dieux ! est-ce aveuglement ? est-ce folie ? Pour moi , souvent je suis tenté de croire que c'est l'ouvrage de quelque Démon , qui veut notre perte. Quoi qu'il en soit , nous voyons que par malignité , par envie , par goût pour la satyre , & que fais-je par quel autre motif , vous commandez à des mercenaires , dont quelques-uns se reconnoïtroient eux-mêmes pour tels , de prendre ici la parole ; & quand ils ont déchiré quelqu'un , vous en riez. Mais quelque grand que soit ce désordre j'en fais encore un plus grand : & c'est qu'il y a moins de risque à courir avec vous pour ces gens-là , que pour l'Orateur le mieux intentionné. Or apprenez ce qu'il en coûte de leur prêter l'oreille. Je ne rapporterai que des faits connus.

Olynthe étoit divisée. Quelques-uns de ses magistrats , soumis & vendus à Philippe : d'autres , qui pensoient dignement , ennemis de la servitude. Au-

quel de ces deux partis est due la perte d'Olynthe ? Par lequel des deux la Cavalerie , qui étoit toute sa défense , fut-elle livrée ? Par le parti de Philippe. Jusqu'à la reddition d'Olynthe , ces ames vénales ne cessèrent d'attaquer , de noircir les défenseurs de la patrie : & avec un tel succès , que l'illustre Apollonide fut banni.

Une même cause produisit ailleurs les mêmes effets. Plutarque (6) étant sorti d'Eréttrie , avec les étrangers qui étoient à sa solde ; & les Erétréens , se voyant les maîtres , tant de leur ville , que de Porthmos ; les uns nous offroient le gouvernement , les autres l'offroient à Philippe. On laissa tellement prendre le dessus à ces derniers , qu'enfin ceux qui étoient du bon parti furent exilés. Philippe l'allié , l'ami des Erétréens , mit alors garnison chez eux , rasa Porthmos , & les fit tous obéir à trois (7) Tyrans.

(6) Tyran d'Eréttrie.

(7) Ces trois Tyrans , aussi-bien que le Commandant de la garnison , & les Associés de Philistide , sont nommés dans le Texte. Mais tant de noms propres ne servent qu'à embarrasser & qu'à obscurcir une Traduction : sur-tout lorsqu'il s'agit de gens , qui nous sont inconnus d'ailleurs.

Après quoi , lorsqu'ils ont voulu par deux fois secouer le joug , il y a pourvu par deux détachements de ses troupes , l'un sous la conduite d'Euryloque , l'autre sous celle de Parménion.

Vous faut-il encore d'autres exemples ? Vous avez celui d'Orée. Philistide & les autres qui présentement y sont les maîtres , portoient les intérêts de Philippe ? & on le savoit. Au contraire Euphrée , que vous avez vu ici autrefois , parloit hautement pour la liberté. On ne sauroit dire combien son zèle lui valut d'outrages. Une année donc avant la ruine d'Orée , voyant ce qui se tramoit , il dénonça Philistide & ses adhérents. Aussi-tôt ceux qui étoient à l'aumône de Philippe , sont tumultuairement arrêter Euphrée , comme perturbateur du repos public. Tout le peuple , loin de prêter main-forte à l'opprimé , & de faire prendre les oppresseurs , parut se repaître d'un tel spectacle. Ainsi la faction de Philippe , parvenue à la puissance où elle aspirait , ne songea plus qu'à livrer la ville. On avoit beau s'apercevoir de leur manœuvre : personne , depuis l'accident d'Euphrée , n'osa dire mot. On ne rompit le silence , qu'à l'arrivée de Philippe sous

les murailles d'Orée. Alors l'un des partis défend la ville ; l'autre la trahit : & la ville prise , les factieux s'emparent du gouvernement. Ils bannissent , ils massacrent ceux qui avoient tenu pour la liberté , & pour Euphrée. Quant à Euphrée , il se poignarda ; & par cette dernière action , fit voir la pureté de son zèle pour sa patrie.

Vous êtes surpris , peut-être , de trouver dans les Olynthiens , dans les Erétriens , dans les Oritains , plus de docilité pour les partisans de Philippe , que pour leurs propres défenseurs. Mais le principe de leur séduction est le même chez vous. Quel est-il ? Que des Orateurs vraiment zélés ne peuvent pas toujours , quand ils le voudroient , ne rien dire que d'agréable : car nécessairement le salut demande qu'on prenne des précautions , & que l'Orateur par conséquent fasse des propositions dures : au lieu que les traîtres , pour avancer les affaires de Philippe , n'ont qu'à flater le peuple. Quand les uns représentoient dans Olynthe & ailleurs , qu'il falloit se taxer , se tenir sur ses gardes , déclarer la guerre ; les autres soutenoient qu'il ne falloit point de taxe , qu'il n'y avoit qu'à :

jouir de la paix ; ainsi du reste. Par conséquent ceux-ci disoient des choses agréables dans le moment , & les autres , pour aller au-devant du mal , ouvroient des avis fâcheux. A la fin il arrivoit que la faction ennemie ayant pris entièrement le dessus , on souffroit tout d'elle ; non par complaisance , ni par ignorance , mais par l'impuissance , où l'on se croyoit d'y mettre ordre.

Jupiter & Apollon me sont témoins , que j'apprends pour vous le même sort. Aussi ceux qui vous y exposent , sont-ils pour moi des objets dignes de haine. Que dis-je ? d'horreur. Qu'ils péchent par ignorance , ou par malice , qu'importe ? Mais puissiez-vous , ATHÉNIENS , ne pas donner dans leurs pièges ! Plutôt mourir mille fois , que d'en venir à sacrifier , par une lâche condescendance pour Philippe , quelqu'un de vos fideles Orateurs. Voyez quelle est la récompense des Oristains , pour avoir écouté les créatures de Philippe , & rejeté Euphrée. Quelle est la récompense des Erétréens , pour avoir chassé nos Ambassadeurs , & pour s'être donnés à de nouveaux maîtres , qui ne leur épargnent ni verges ni tortures. Voyez où en sont les Olynthiens ,

pour avoir confié leur Cavalerie à Lathène, & banni Apollonide. Vous attendre, comme vous le devez, à de semblables traitements, & cependant ne résoudre, ne faire rien pour les prévenir, c'est folie, c'est lâcheté. Vous écoutez ce que disent des traîtres, qu'Athènes est d'une grandeur qui suffit pour la défendre. Mais au premier événement il sera honteux de s'écrier : *Qui l'eût cru ?* Oui sans doute on avoit dû le croire, & prendre telle précaution, éviter tel piège. Aujourd'hui les Olynthiens peuvent faire bien des réflexions, qui, faites à temps, les auroient sauvés : les Oritains, les Phocéens, tous les autres peuples qui ont péri, tiendront le même langage : mais à quoi bon ?

Tandis qu'un vaisseau peut encore lutter contre les flots, il faut que pilote, matelots, & passagers travaillent à empêcher qu'on ne le renverse, soit à dessein, soit imprudemment ; mais s'ils viennent à être submergé, les efforts ne servent plus de rien. Que ferons-nous donc, ATHÉNIENS, pendant que nous subsistons encore, pendant que nous avons de grandes forces, des ressources infinies, une haute réputation ? Peut-être quelqu'un de vous est-il

impatient de le savoir. Je vais le dire , & même en proposer le Décret , afin que vous le fassiez mettre à exécution , si vous l'approuvez.

Résolution prise de vous défendre , & vos préparatifs étant faits (car les autres Grecs fussent-ils tous d'humeur à se rendre esclaves , Athènes combattrait pour sa liberté) vos préparatifs donc étant faits , il faut envoyer des Manifestes & des Ambassadeurs en tous lieux , au Péloponnèse , à Rhodes , à Chio , & même au Roi de Perse , puisqu'il est de son intérêt , aussi-bien que du nôtre , d'empêcher que Philippe ne renverse tout. Delà il arrivera , ou que vous serez écoutés , auquel cas vous aurez des gens qui partageront avec vous , & le péril , & la dépense , s'il est besoin : ou que , si l'on vous refuse , au moins gagnerez-vous du temps. Et ce n'est pas gagner peu avec un ennemi , dont les entreprises dépendent d'une seule tête , non de plusieurs. Tel fut le fruit de nos dernières (8) Am-

(8) Ambassades envoyées au Péloponnèse , & dont étoit Démostène , avec plusieurs autres nommés dans le Texte. Car j'ai encore ici la bonne foi d'avertir que je supprime ces noms inconnus, De semblables omissions ,

hassades. Vous mîtes par-là un frein à son impétuosité , en sorte qu'il n'osa , ni attaquer Ambracie , ni se jeter sur le Péloponnèse.

Je ne dis pas qu'en vous dispensant comme vous faites , de tous vos devoirs , vous portiez les autres Grecs à remplir les leurs. Car il seroit contre le bon-sens , si vous manquez à vous-mêmes , d'affecter tant de zèle pour les autres ; & si vous n'êtes point touchés du présent , de vouloir leur faire peur de l'avenir. Aussi n'est-ce point-là mon idée. Mais je dis qu'il faut payer nos

quand même on ne les déclareroit pas , ne sont point des infidélités. Un Traducteur , s'il veut prendre Cicéron pour guide , n'aura pas une exactitude servile , qui coûte peu : mais il aura une liberté oratoire , qui coûte beaucoup. Car ce même passage tant de fois allégué par les Traducteurs , bien-loin de les mettre au large , comme ils le prétendent , me paroît au contraire leur imposer une dure loi. *Nec converti , ut interprez , dit Cicéron , sed ut orator , sententiis iisdem , & earum formis tanquam figuris , verbis ad nostram consuetudinem aptis : in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere , sed genus omnium verborum , vimque servavi. Non enim ea me annumerare lectori putavi oportere , sed tanquam appendere.* Opt. gen. Or.

troupes de la Chersonèse , & leur envoyer ce qu'elles demandent ; qu'il faut travailler à nos armements , être prêts les premiers ; & qu'en conséquence nous exhorterons les autres Grecs , nous les animerons , nous les instruirons par nos exemples. Voilà ce qui convient à la majesté d'Athènes. Car ne vous imaginez pas que Chalcis ou Mégare puissent , à votre défaut , sauver la Grèce. Trop heureuses ces deux villes , si elles peuvent se défendre elles-mêmes. A vous seuls , ATHÉNIENS , est réservée la gloire du salut commun : gloire , dont vos ancêtres vous ont mis en possession , après l'avoir achetée par un prodigieux nombre de grands & de célèbres travaux. Que si , toujours obstinés à ne vous donner aucun mouvement , vous attendez que d'autres s'en donnent pour vous , c'est ce qui n'arrivera point. Et tôt ou tard , ce que nous ne voulons pas aujourd'hui , une indispensable nécessité nous le fera vouloir. Car enfin , si d'autres avoient été disposés à tout faire pour vous , & sans vous , ils se seroient montrés depuis le temps que votre inaction laisse le champ libre. Mais personne ne paroît.

Voilà donc ma Pensée. Voilà le Décret que je propose , & dont l'exécution , à ce qu'il me semble , peut encore vous rétablir. Que celui de vos Orateurs qui aura trouvé mieux , vous le communique , & vous le persuade. Quelque parti que vous preniez , fassent les Dieux que ce soit le meilleur !





QUATRIÈME PHILIPPIQUE,

*Prononcée la quatrième année
de l'Olymp. 109.*

PERSUADÉ que l'objet (1) de la délibération présente , ce sont les grands & pressants besoins de la République , je tâcherai , ATHÉNIENS , de vous dire là-dessus ce qui me paroît devoir vous être le plus avantageux.

(1) Parmi les Anciens , dont le fameux M. Perrault entreprit follement de ruiner la réputation , il n'oublia pas Démosthène : & c'est sur le commencement de cette quatrième Philippique , qu'il se fonde pour le décrier , en s'attachant , non à l'Original , qui lui étoit parfaitement inconnu , mais à la Traduction imprimée en 1685. Quoiqu'on m'ait représenté que c'étoit ici l'occasion de répondre à M. Perrault sur Démosthène , comme d'autres lui ont répondu sur Homère & sur Pindare ; j'ai cru , pour moi , la réfutation peu

Vos fautes , qui ne sont pas en petit nombre , & qui s'accroissent depuis longtemps , nous ont réduits où nous en sommes. Mais ce qui vous rend le plus coupables , c'est votre aversion pour les affaires. Ici , au sujet d'un nouvel évé-

nécessaire , aujourd'hui qu'à peine fait-on s'il a écrit. Je suis bien persuadé qu'il n'y a personne qui ne voie avec indignation , sans mon secours , la mauvaise foi d'une censure , qui ne portant que sur la Traduction n'effleure pas même l'Original. Oui sans doute , la Traduction présente à l'esprit un raisonnement mal suivi. Mais cela vient de ce qu'on s'est mépris à la valeur de ces particules , que la Grammaire appelle des *conjonctions* , & dont les Grecs font bien plus d'usage que nous , qui n'en avons pas autant qu'eux. Attaquer Démosthène du côté de la Logique , c'est précisément l'attaquer par l'endroit où il est le plus fort.

Pour faire que M. Perrault lui-même raisonnât plus conséquemment qu'il ne fait , je voudrois que son ouvrage , qui est intitulé , *PARALLELE DES ANCIENS ET DES MODERNES* , eût pour titre : *PARALLELE DES ANCIENS, qui ont été le plus mal traduits, ET DES MODERNES, qui ont le mieux écrit.* Avec une si légère addition , il se trouveroit que l'Ouvrage de M. Perrault , qui a si justement révolté tous les Savants , contiendrait une sorte de vérité , à laquelle il n'y a personne qui ne souscrive volontiers.

vement , votre attention se réveille un peu , & vous écoutez , tranquillement assis sur vos sièges. Après quoi , de retour chez vous , non-seulement nos plus importantes affaires ne vous occupent point , mais vous n'en conservez pas même le souvenir.

Philippe , vous l'apprenez de toutes parts , est d'une audace , est d'une avidité sans bornes ; & ce n'est pas avec nos harangues seules , que l'on peut le réprimer. Pour vous en convaincre , si cela avoit besoin de preuves , vous n'auriez qu'à considérer que toutes les fois qu'il a fallu se défendre par des raisons , nous l'avons emporté. Par-tout où l'on n'emploie pour armes que la parole , la victoire est à nous. Mais les affaires de Philippe en vont-elles plus mal , & les nôtres mieux ? Il s'en faut bien. Philippe de son côté , prend les armes , & affronte les hasards : nous , contents d'avoir les uns prononcé , les autres entendu de beaux discours , où notre bon droit est bien établi , nous en demeurons là : & comme les effets sont d'un plus grand poids que les paroles , tout le monde a égard , non aux belles choses , que nous avons dites , & que nous disons encore ,

mais à ce que nous faisons. Or ce que nous faisons , n'arracheroit pas d'entre les mains de l'ennemi , un seul de ceux qu'il opprime. C'est en dire assez.

Toute la Grèce étant donc divisée en deux partis , ceux-ci jaloux de l'indépendance , & soumis aux lois , ne veulent ni commander , ni obéir. Ceux-là , pour devenir les maîtres de leurs égaux , se rendent les esclaves de quiconque peut leur être utile. Et ce dernier parti composé d'ambitieux , qui ont la protection de Philippe , a tellement prévalu , que je doute s'il reste une seule de nos villes , excepté Athènes , où la Démocratie conserve une apparence de vigueur.

Philippe fournit à ceux qui s'attachent à lui , tout ce qui facilite , tout ce qui assure le succès d'une entreprise. De l'argent ; & c'est le principal , pour gagner les âmes vénales. Des troupes au besoin ; & ce leur est une ressource non moins utile , pour terrasser ceux qui croissent leurs projets. On voit , ATHÉNIENS , que l'un & l'autre nous manquent. On nous trouve (2) toujours en léthargie.

(2) Il y a dans le Texte : *Nous ressemblons à des gens qui ont avalé du jus de pavots , ou quelque autre semblable breuvage.*

Et de-là (car il faut avouer ce qui est vrai) de-là ce mépris qu'on a pour nous : mépris si grand , si général , que parmi les peuples mêmes qui ont le plus besoin de secours , quelques-uns nous disputent l'honneur du commandement ; d'autres , le droit d'assigner le lieu des conférences ; & d'autres enfin ont résolu de se défendre seuls , plutôt que de vous avoir avec eux.

Pourquoi vous faire ces reproches ? Jupiter , tous les Dieux me sont témoins que ce n'est pas à dessein de vous offenser. Je veux , ATHÉNIENS , vous faire sentir que dans les Républiques , comme dans la fortune des particuliers , si les fautes où l'on tombe par une négligence habituelle , paroissent d'abord , chacune à part , de petite conséquence , à la fin elles portent coup. Vous laissâtes prendre , d'abord après la paix , Serrie & Dorisque , deux places dont plusieurs de vous , peut-être , ne savent pas seulement les noms. Voilà pourtant ce qui a entraîné la perte & de la Thrace , & de Chersoblepte (3) votre allié. Philippe ,

(3) Chersoblepte , Roi de Thrace , fut dépouillé de son royaume par Philippe , comme je l'ai déjà dit , la seconde année de l'Olymp.
109. après

après cette première preuve de votre peu d'attention , rasa Porthmos , & mit dans l'Eubée des Tyrans , pour tenir Athènes en bride : vous fermâtes les yeux là-dessus. Peu s'en fallut qu'il ne prît Mégare : nul mouvement de votre part à ce sujet , nulle marque de ressentiment. Il acheta donc la ville d'Antrône , & peu après se rendit maître d'Orée. Je passe sous silence la prise de Phères , l'expédition d'Ambracie , le carnage de l'Elide , une infinité de semblables attentats. Car mon dessein n'est pas de faire un dénombrement exact de ses violences , de ses usurpations. Tout ce que je prétends , c'est de vous montrer qu'il n'en arrêtera pas le cours , à moins que d'y être forcé.

Vous avez ici des gens , qui , sans se donner le loisir d'entendre de quoi il s'agit , ont coutume de demander : Que faut-il faire ? Rien de plus louable , si c'étoit par impatience d'en venir à l'exécution ; mais c'est pour se délivrer de l'Orateur. Je vais donc me hâter de vous dire mon avis.

Premièrement , soyez bien convaincus que Philippe nous fait la guerre , qu'il a violé la paix , qu'il est l'ennemi mortel , & d'Athènes , & de nos Dieux tutélaires.

F

Puisse-il éprouver leur courroux ! Il en veut sur-tout à notre gouvernement. Toutes ses ruses ne tendent qu'à l'abolir : & vous allez comprendre que c'est pour lui présentement une nécessité d'en venir à bout. Il veut dominer. Il ne voit que vous en état de le traverser. Vous avez depuis long-temps à vous plaindre de lui , & il n'en sauroit douter , puisqu'aujourd'hui ses plus fermes remparts sont des places qui vous appartiennent , & qu'il vous a enlevées ; car , s'il perdoit Amphipolis & Potidée , il ne se croiroit plus en sûreté , même dans la Macédoine.. Il fait donc , & qu'il vous a tendu des pièges , & que vous n'êtes pas à vous en apercevoir. Il vous croit sensibles. Il compte donc sur votre haine. Mais de plus , quand il auroit conquis tout le reste de la Grèce , si la Démocratie subsiste dans Athènes , il conçoit que ces conquêtes sont mal assurées ; & que dans un revers de fortune , comme il peut lui en arriver , & plus d'un , les peuples qui présentement ne sont à lui que par force , viendront se jeter entre vos bras. Car le penchant que vous recevez de la nature , vous porte , non à vous agrandir , non à faire des esclaves , mais à détruire les Tyrans , & à vouloir

que tous les hommes soient libres. Philippe veut donc n'avoir pas à vous craindre dans l'adversité. Il a raison. Mais delà concluez qu'il ne peut jamais , ni se réconcilier avec vous , ni souffrir la Démocratie dans Athènes.

Tenez , en second lieu , pour certain , que toutes ses batteries , actuellement , vous regardent. Aurions-nous la simplicité de croire que Drongile , Cabyle , Mastire , & autres semblables mazures de la Thrace , sont l'objet de ses desirs ; que c'est-là pourquoi il brave travaux , frimas , hasards ; & qu'il regarde sans envie nos ports , nos arsenaux , nos galères , nos mines d'argent , nos revenus immenses , toute cette splendeur , dont à Dieu ne plaise que ni lui ni autre nous dépossède jamais ? Quoi , au mépris de ce qu'il voit ici , ce seroit pour avoir un peu de seigle & de millet caché dans les abymes de la Thrace , qu'il passeroit l'hiver dans cette affreuse contrée ? Vraiment non. Mais de tout ce qu'il entreprend là , & ailleurs , l'unique but est Athènes.

Voilà donc sur quels principes vous devez vous régler ; & ne point exiger d'un Orateur plein de zele , qu'il prenne sur lui de proposer la guerre. Vouloir

qu'un particulier en coure les risques , ce feroit vouloir qu'on ne la fît point : & dès-lors , c'est abandonner le salut de la patrie. Qu'un de vos Orateurs , la première , la seconde , ou la troisième fois que Philippe a violé la paix , eût proposé d'armer contre lui ; & qu'ensuite , comme il fait aujourd'hui , il se fût déclaré contre nous en faveur des Cardiens ; tout le monde n'eût-il pas dit que Philippe ufoit de représailles , & qu'il falloit mettre en pièces l'Orateur qui étoit cause qu'on l'avoit attaqué ? Ainsi ne cherchez personne qui veuille porter les iniquités de Philippe ; personne que vous puissiez , dans les transports d'une aveugle colère , livrer en proie à la fureur de ses partisans.

Que si de vous-mêmes , ATHÉNIENS , vous prenez la résolution d'armer , plus de dispute après cela , pour savoir si elle a été prudente ou non. C'est donc à vous de songer à rendre guerre pour guerre : ne laissez manquer de rien vos troupes de la Chersonèse : que chacun de vous personnellement contribue de ses deniers : pourvoyez-vous , & de soldats , & de galères , & de chevaux , & de bâtimens pour les transporter , & généralement de tout ce que la guerre demande.

Aujourd'hui, en effet, il y a du risible dans notre manière de nous gouverner ; & assurément , si Philippe a un souhait à faire , c'est de nous voir toujours les mêmes , toujours indécis , toujours épuisés par de folles dépenses , jamais d'accord sur le choix de nos Généraux , toujours en colère , toujours acharnés les uns contre les autres.

Remontons à la source du mal & voyons le remède. Vos plans , vos préparatifs ne se font jamais à temps. Pour y penser , vous attendez qu'un événement arrive. Quand vous êtes prêts , l'occasion est passée , & vous vous replongez dans l'inaction. Qu'il survienne une nouvelle affaire ; nouvelles mesures prises tumultueusement. Or ce n'est pas le moyen de réussir. Jamais vous ne ferez rien avec des milices levées à la hâte. Mais ayez toujours une armée sur pied , & payez-la bien. Ayez des Trésoriers , assurez-vous de leur fidélité , & qu'ils vous rendent un compte exact de la dépense. Que votre Général pareillement vous rende compte de ses actions ; & qu'on ne lui laisse aucun prétexte ni d'aller ailleurs , ni de faire autre chose que ce qui est porté par vos ordres. Philippe , si vous en usez ainsi ,

forcé à se renfermer dans les bornes de la paix, demeurera tranquille dans sa Macédoine. Que s'il ne veut pas, vous aurez de quoi vous battre à forces égales. Peut-être, ATHÉNIENS, que comme aujourd'hui vous demandez ce que fait Philippe, & où il marche; peut-être qu'alors il ne demandera pas avec moins d'inquiétude : Où est descendue la flotte d'Athènes ? Où va-t-elle tomber ?

Pour suivre mon plan, dira-t-on, il en coûteroit beaucoup de soins, beaucoup de peines, les frais iroient loin. Je l'avoue. Aussi la guerre amène-t-elle toujours de grands maux. Mais, en comptant d'une part les maux que cette guerre vous causera ; & de l'autre, ceux qu'elle préviendra ; vous trouverez qu'il y a du profit à faire généreusement votre devoir.

Quand même un Dieu (car ici la parole d'aucun mortel ne peut suffire) quand même un Dieu vous répondroit que vous, ATHÉNIENS, vous n'aurez personnellement rien à craindre de Philippe, si vous ne remuez point : ne seroit-il pas honteux, ne seroit-il pas indigne, & de vous, & de la majesté d'Athènes, & de la gloire que nos ancêtres ont si justement méritée, d'immoler à votre repos la liberté

de tous les autres Grecs ? Pour moi, plutôt mourir que de vous le conseiller. Qu'un autre vous le persuade ; à la bonne heure ; n'armez point ; abandonnez tout.

Mais si tous désavouent ce lâche sentiment , & si tous conviennent que plus l'ennemi s'agrandira , plus il nous deviendra formidable , pourquoi balancer ? Pourquoi différer ? Qu'attendons - nous , ATHÉNIENS , pour faire ce que nous devons ? Qu'une sorte de nécessité nous y réduise ? Mais ce qui est nécessité pour des hommes libres , n'a plus besoin d'être attendu , & nous l'éprouvons depuis long - temps. Pour des hommes libres , point de plus pressante nécessité que celle de réparer leur honneur. Attendez-vous cette autre espèce de nécessité , la crainte des coups , qui est le partage des esclaves ? Puissiez-vous ne la connoître jamais !

Toutes blâmables que sont vos lenteurs à servir la République , soit de vos biens , soit de vos personnes , encore peut-on les couvrir de quelque prétexte. Mais un défaut inexcusable , c'est de n'avoir pas même la patience d'entendre parler de vos affaires , & d'apprendre ce que vous êtes dans l'obligation de savoir. Pour nous donner audience , vous attendez , comme

aujourd'hui , que le danger soit présent. Vous ne prenez jamais conseil d'avance , & à loisir. Pendant que l'ennemi se prépare , si l'on vous avertit d'en faire autant , vous fermez la bouche à l'Orateur. Vous annonce-t-on la prise ou le siège de quelque place ? Alors vous prêtez l'oreille , & vous faites des préparatifs. Mais lorsque vous refusez d'écouter , c'étoit le temps d'armer ; & lorsque vous demandez conseil , ce seroit le temps d'agir. Vous faites donc tout le contraire des autres hommes : car les autres délibèrent sur l'avenir ; & vous , ATHÉNIENS , sur le passé.

Quant à présent rien de si pressé que de faire les fonds de la guerre. Vos mesures devroient être prises ; mais nous y sommes encore à temps ; & si nous profitons des conjonctures , elles nous offrent une abondante ressource. Premièrement , ceux de nos (4) peuples qui sont le mieux dans l'esprit du Roi , & à qui même il croit devoir quelque reconnaissance , dé-

(4) Il s'agit ici des Thébains , par qui le Roi de Perse , Artaxerxès Ochus , avoit été secouru , & utilement servi , lorsqu'il fit le siège de Péluse , ville d'Egypte , la seconde année de l'Olympiade 107.

testent Philippe ; & actuellement lui font la guerre. Mais de plus le confident & le complice (5) de ses desseins sur la Perse vient d'être arrêté. Ainsi ce ne sera point par nous , qui pourrions être soupçonnés de parler uniquement pour nos intérêts ; ce sera par l'Agent même de Philippe , que le Roi apprendra ce qui se tramait contre lui. Vos Ambassadeurs , dans une circonstance si favorable , seront agréablement reçus : & quand ils représenteront au Roi , que si , faute de secours , il nous arrivoit de succomber , dès-lors Philippe , sans obstacle , fonderoit sur la Perse ; le Roi ne pourra qu'être charmé de la proposition qu'ils lui feront de joindre ces forces aux nôtres , pour accabler un ennemi commun. Voilà ce qui me fait dire qu'il faut lui envoyer une Ambassade , sans écouter ces vieilles maximes , *Que c'est un barbare , Que c'est l'ennemi de tout le genre humain* , & autres sembla-

(5) Selon Ulpian , dans son Commentaire sur cet endroit , ceci regarde l'Eunuque Hermias , Gouverneur d'Atarne en Mysie , avec lequel Philippe entretenoit de secrètes intelligences , méditant déjà la conquête de l'Asie & ces grands projets qui furent exécutés par son fils Alexandre le Grand.

bles préjugés , qui vous ont déjà nui plus d'une fois. Pour moi , quand je vois des gens qui veulent nous faire peur d'un Prince , dont le séjour est (9) à Ecbatane , ou à Suze , qui nous exhortent à nous en défier , après les marques certaines qu'il nous a données autrefois , & depuis peu encore , d'une bienveillance à l'épreuve ; qui nous tiennent en même temps un tout autre langage de ce brigand , dont nous voyons la puissance s'étendre dans le sein de la Grèce , & jusqu'à nos portes ; j'admire ces gens-là , & qui qu'ils soient , je les crains , puisqu'ils ne craignent pas Philippe.

Une autre chose qui fait que la République n'est point servie , dont les citoyens mal intentionnés abusent , & qui est parmi nous un sujet perpétuel de brouilleries & d'altercations , la voici. Je

(6) Les Rois de Perse passaient l'été à Ecbatane en Médie , & l'hiver à Suse en Perse. Celle de ces deux villes qui étoit la moins éloignée d'Athènes , en étoit à six cents de nos lieues. Il est dit ici dans le Texte , que le Roi de Perse avoit fait depuis peu des offres à la République d'Athènes , qui les avoit refusées. C'est un fait inconnu , & sur lequel on ne peut alléguer que des conjectures , qui seront employées ci-après , Rem. 2.

me fais une peine de toucher cet article. Je m'y détermine cependant, parce qu'il n'y auroit, ce me semble, rien de plus utile que de concilier les pauvres avec les riches, & les riches avec les pauvres; d'affoupir leurs querelles réciproques au sujet de l'argent qui se distribue (7) pour le Théâtre; & de faire voir que cet usage, bien loin d'être pernicieux à la République, lui donne au contraire une nouvelle

(7) On fait quelle étoit la passion des Athéniens pour le Spectacle. Mais comme elle auroit été ruineuse pour les pauvres, les riches ambitieux profitoient de cette occasion pour se faire des créatures, dont le suffrage leur étoit acquis. Rien de plus funeste dans une République. Pour empêcher cet abus, il fut arrêté, du temps de Périclès, que l'on prendroit sur les revenus publics de quoi distribuer à tout citoyen pauvre deux oboles: qui est ce qu'il falloit donner pour avoir place au Spectacle, comme nous l'apprenons dans l'Oraison pour Ctésiphon. Il est aisé de concevoir que cette distribution, qui pouvoit n'être pas onéreuse en temps de paix, faisoit murmurer les riches en temps de guerre, parce qu'ils auroient voulu que cet argent fût employé à payer les Troupes.

Une obole étoit la sixième partie d'une drachme, qui valoit dix sous de notre monnoie. Voyez ci-dessus, pag. 48.

force, & la met plus en état d'agir. Un peu d'attention, je vous prie.

Pour m'expliquer d'abord en faveur des pauvres, je vous ferai observer que nos revenus, il n'y a pas long-temps, ne passaient (8) pas cent trente talents. Personne alors, qui, sous prétexte que l'argent n'étoit pas commun, refusât d'équiper une galère, ou d'y contribuer. On se portoit de soi-même à faire son devoir. Alors nous avions toujours des vaisseaux prêts à faire voile, toujours de l'ar-

(8). Cent trente talents ne faisoient que trois cents soixante & dix mille livres de notre monnoie, suivant le calcul rapporté ci-dessus, pag. 48. Mais premièrement il faut considérer que ceci s'entend uniquement des revenus, qui se tiroient de l'Attique seule. Car les contributions des Alliés, suivant la taxe d'Aristide, étoient annuellement d'environ 460 talents, & elles furent portées par Périclès à un tiers de plus. En second lieu, pour bien comparer leurs revenus avec les nôtres, il faut considérer quel étoit alors le prix des choses. Un bœuf, du temps de Solon, se vendoit cinq drachmes, c'est-à-dire cinquante sous, suivant Plutarque dans la Vie de Solon. Un cochon, du temps d'Aristophane, valoit trois drachmes, qui font trente sous; comme on le voit dans celle de ses Comédies, qui est intitulée, *la Paix*.

gent , rien n'arrêtoit nos projets. Aujourd'hui , grâce à la Fortune , nos revenus se montent à quatre cents talents : & bien loin que les riches souffrent de cette augmentation , elle tourne à leur profit ; car ils en ont (9) leur part , & cela est juste. Pourquoi donc nous reprocher de part ou d'autre , un avantage qui est commun ? Pourquoi seroit-ce une raison aux riches , d'oublier ce que l'honneur exige d'eux ? Jugeons-nous les pauvres dignes d'envie , parce que la Fortune leur a envoyé ce soulagement ? Pour moi je ne crois point qu'on doive leur faire un crime de leur indigence. Je ne vois pas que dans une famille les jeunes méprisent les vieux , & refusent inhumainement de travailler , à moins que chacun n'en fasse autant. Tout homme qui manqueroit d'assister les siens , pécheroit contre la nature , & contre la loi. Or la République n'est qu'une même famille , dont chaque citoyen est membre. Ainsi n'ôtons point aux pauvres ce que la République leur accorde ; & si elle ne leur donnoit pas d'une façon , elle seroit obligée à leur

(9) Tous les Officiers de la République avoient des appointements , qui se prenoient sur ces mêmes fonds.

donner d'une autre , pour ne les pas laisser dans le besoin. Que les riches ne prétendent donc pas abolir une pratique si raisonnable ; & ajoutons , si avantageuse : car des citoyens , à qui la République cesseroit de fournir le nécessaire , deviendroient ses ennemis.

Mais d'un autre côté , que les pauvres ne donnent pas lieu aux riches de se plaindre plus long-temps , & avec raison. Car , ne consultant que l'équité , de même que j'ai parlé pour les uns , je parlerai hautement pour les autres. Personne , ni dans Athènes , ni ailleurs , n'est assez dur , assez féroce , pour être fâché que l'indigence soit assistée. Où est donc ici la difficulté ? Qu'est-ce qui aigrit les riches ? C'est quand ils voient que pour fournir à cette distribution , qui est assignée sur les deniers publics , on propose de prendre sur les biens des particuliers : & que l'Orateur qui le propose , devient aussi-tôt un homme illustre , un homme sûr de l'immortalité , s'il n'avoit que vos jugemens à craindre. Un pareil avis n'a point passé au Scrutin : mais il avoit été (1) fort applaudi. Voilà ce qui fait peur

(1) J'appelle la Logique au secours de la Grammaire , & c'est ce qui me fait prendre

aux riches , & ce qui les irrite. Car il faut , ATHÉNIENS , que l'on se rende justice de part & d'autre , pour vivre en société. Que les riches puissent tranquillement & sans risque posséder leurs biens ; & que leur opulence , dans les besoins urgents , soit la ressource de la patrie. Que les pauvres ne regardent comme biens communs , que ceux qui le sont ; & que contents de ce qui leur en revient , ils sachent que le bien d'un particulier est à lui , & à lui seul.

Par-là , & les petites villes s'agrandissent , & les grandes se maintiennent. Tels sont donc nos devoirs mutuels. Pour les remplir avec plus d'exactitude , achevons , si vous le jugez à propos , de rechercher les diverses causes , qui depuis long-temps ont produit nos calamités , & le trouble où nous sommes.

On a renversé le fondement , sur lequel ici *Δόρυλος* en bonne part. Il y en a dans Démosthène d'autres exemples.

On voit , dit M. de Tourreil , ce même homme condamné d'abord par des clameurs éclatantes , sortir enfin absous par vos suffrages secrets.

J'avoue que cela me paroît un contresens formel. Je m'en rapporte à ceux qui voudront prendre le fil du raisonnement ; & je serai toujours disposé à me rétracter.

quel vos peres avoient bâti la grandeur d'Athènes. On vous a fait croire , que d'être à la tête de tous les Grecs , & d'avoir toujours une armée prête à venger quiconque est offensé , c'étoit une dépense inutile , & trop onéreuse. Que de vivre en repos , ne se donner aucun soin , & peu-à-peu céder tout , pour n'avoir querelle avec personne , c'étoit la vraie félicité , & le moyen d'être à l'abri de tout danger. Pour avoir suivi ces nouvelles maximes , vous avez laissé prendre votre place à un autre. Il est heureux , il est grand , tout fléchit sous lui , & il le mérite. Il voyoit Sparte découragée par ses derniers revers , Thèbes occupée de sa guerre avec la Phocide , Athènes ensevelie dans la mollesse. Personne donc ne lui disputant cette supériorité , qui de tout temps avoit fait la jalousie de nos premières Républiques , il s'en est emparé comme d'un poste vacant. On a dès-lors recherché son alliance , & à mesure que son pouvoir a fait des progrès , la crainte en a fait aussi dans l'esprit des Grecs , dont enfin la situation est devenue si fâcheuse , qu'il n'est presque pas possible de les sauver. Vous sur-tout , **ATHÉNIENS** , non seulement parce que

L'ennemi a plus d'attention à vous surprendre , mais parce que vous en avez moins à vous garantir.

Que si , contemplant avec joie l'abondance & la richesse de vos Marchés , vous croyez que ce soit un motif de confiance , & une preuve qu'Athènes est florissante , détrompez-vous. Je vous passe qu'il y ait là de quoi faire honneur à une halle , à une foire. Mais pour une République , qui voudra tenir le premier rang dans la Grèce , & faire tête elle seule à tous les Tyrans , ce n'est assurément point à la beauté de ses Marchés , que l'on jugera de sa puissance. On demandera : A-t-elle beaucoup d'alliés ? A-t-elle de bonnes troupes ? Or c'est ce qui nous manque totalement.

Pour mieux sentir cette vérité , rappelez-vous nos plus grands troubles d'autrefois , & convenez qu'aujourd'hui la Grèce est plus agitée que jamais. Autrefois il n'y avoit que deux factions , Athènes , & Lacédémone. Tout le reste des Grecs se rangeoit sous les étendarts de l'une ou de l'autre. Quant au Roi de Perse , si de temps en temps il cessoit d'être suspect à quelques-uns , c'étoit seulement aux vaincus , & pendant qu'il travailloit

à les relever : après quoi ceux qu'il avoit sauvés ne le haïssoient pas moins ; que ceux qui avoient toujours été ses ennemis. Mais aujourd'hui le Roi aime tous les Grecs , excepté nous : à moins que vous ne fassiez des démarches pour le (2) regâgner. On ne voit d'ailleurs que Puissances séparées , dont chacune veut primer ; & qui bien loin d'être unies , comme elles devroient , n'écoutent pour la plupart que leurs jalousies , que leurs défiances. Argiens , Thébains , Corinthiens , Lacédémoniens , Arcadiens , Athéniens , ce sont autant d'intérêts à part. Or de toutes ces Puissances , qui partagent aujourd'hui la Grèce , convenons , s'il est permis de parler vrai , que nous sommes celle dont les Tribunaux sont le moins fréquentés par les autres Grecs. Pourquoi , puisque nous ne savons inspirer , ni amitié , ni confiance , ni crainte , pourquoi auroit-on recours à nous ?

Je vous l'ai déjà dit , ATHÉNIENS , nous ne péchons pas dans un seul & unique point. Il nous seroit aisé , si cela

(2) Parce qu'ils ne s'étoient point rendus à ses invitations , & à ses offres , lorsqu'il leur avoit demandé du secours , de même qu'aux Thébains. Voyez ci-dessus , pag. 130.

étoit , de nous corriger. Mais nos fautes sont anciennes , & de toute espèce. Je ne vous en reprocherai plus qu'une , mais qui renferme toutes les autres : & ce ne sera qu'après vous avoir demandé que mon trop de sincérité ne vous blesse pas.

Toutes les fois que l'occasion d'agir s'est présentée , vous avez été vendus : & au-lieu de faire tomber le poids de votre colère sur ceux qui vous trahissoient , vous n'avez pensé qu'à goûter les charmes du repos & de la mollesse. Voilà ce qui a fait passer vos honneurs en d'autres mains. Mais ne parlons ici que de Philippe. Vient-on à faire mention de lui ? Tel aussi-tôt se levera pour vous dire , qu'il ne faut point déclarer la guerre légèrement. Ah ! s'écriera-t-il , que la paix est aimable ! Qu'une armée coûte à entretenir ! On en veut à vos finances , ajoutera-t-il. Point de fables si absurdes , qu'on ne vous les donne pour des vérités.

Quoi , ces exhortations à la paix doivent-elles donc s'adresser à vous , qui n'êtes que trop pacifiques ? Qu'on parle de paix à celui qui fait la guerre : & s'il consent au repos , ce n'est pas vous qui le troublez.

Regardez comme quelque chose d'o-

néreux , non ce qu'il vous en coûtera pour vous défendre , mais ce qu'il vous en coûtera pour ne vous être pas défendus. Précautionnez-vous contre la dissipation de vos finances , non par le refus d'en faire usage dans le besoin , mais par de sages mesures pour empêcher qu'elles ne soient pillées.

Je m'étonne que cette dissipation , qu'il vous est aisé de prévenir , & dont vous serez toujours maîtres de punir les coupables , alarme si fort certaines gens , tandis que Philippe , qui saccage toute la Grèce , & qui vous prépare le même sort , ne les alarme point.

Hé comment se fait-il , ATHÉNIENS , qu'aucun de ces gens-là , voyant Philippe commettre ouvertement des injustices , & nous prendre nos villes , ne l'accuse de violer la paix , & que si l'on vous conseille de vous y opposer , ils disent que c'est nous qui soufflons la guerre ?

Par - là ils prétendent se ménager un moyen , pour faire que les maux inévitables dans le cours d'une guerre (car il y en a toujours d'inévitables) soient imputés à ceux de vos Orateurs , dont le zèle aura le plus éclaté. Ils comprennent que si vous conspirez tous unanimement con-

tre Philippe, sa perte non-seulement sera certaine, mais entraînera celle de leurs pensions. Qu'au contraire, sur les premières disgrâces qui vous arriveront, si vous avez à vous en prendre à quelques-uns de nous, votre colère s'évaporerait en procédures. Qu'étant les premiers eux-mêmes à nous poursuivre, ils y gagneront tout à la fois, & la bienveillance d'Athènes & l'argent de Philippe. Qu'enfin la peine due à leur trahison, sera le prix de leur fidélité.

Telles sont les espérances, dont ils se flattent. Voilà ce qui leur fait dire que si l'on entreprend la guerre, c'est par déférence pour quelques-uns de vos Orateurs. Mais moi je sais qu'avant qu'aucun Athénien eût pensé à prendre les armes, Philippe avoit depuis long-temps envahi plusieurs de nos places, & qu'il a depuis peu envoyé du secours aux rebelles de Cardie. Après quoi, si nous persistons à ne vouloir pas le croire notre ennemi, ce seroit à lui une folie outrée de nous tirer d'erreur. Puisque les offensés nient le fait, est-ce, je vous prie, à l'offenseur de le prouver ?

Mais quand nous le verrons à nos portes, que dirons-nous alors ? Pour lui, il

soutiendra toujours qu'il ne nous attaque pas. Aussi ne dit-il rien aux Oritains , avant que de se voir campé sur leurs terres ; ni à la ville de Phères , avant que de l'assiéger ; ni aux Olynthiens , avant que d'être chez eux à la tête de son armée.

Quand donc nous le verrons à nos portes , prendra-t-on encore pour des esprits turbulents , ceux qui vous parlent de vous défendre ? Acceptons , si cela est , la servitude : car il n'y a point de milieu.

Vous risquez encore plus que tous les autres. Philippe se propose , non d'affervir Athènes ; non ; mais de l'anéantir. Il conçoit assez qu'une République , qui est accoutumée à commander , ne veut pas , & quand elle le voudroit , ne peut pas porter le joug. Il conçoit qu'à la première occasion , vous lui fuscitez vous seuls plus d'affaires , que tous les autres Grecs ensemble. Attendez-vous donc , si vous tombez entre ses mains , aux plus affreuses extrémités. Il s'agit de sauver tout , ou de perdre tout. Ainsi détestez , exterminatez ceux qui se font , de notoriété publique , vendus à lui. Tant que vous heurterez , contre de semblables écœuils , votre naufrage est sûr : & jamais vous ne dompterez vos ennemis

du dehors , que vous n'avez détruit ceux du dedans.

Pourquoi , *ATHÉNIENS* , Philippe vous outrage-t-il avec tant d'indignité ? Pourquoi use-t-il de menaces avec vous , tandis que pour séduire les autres Grecs , au moins a-t-il recours à des voies douces & flatteuses ? Quand il précipita les Thessaliens dans l'esclavage , ce fut en les aveuglant par ses bienfaits. On ne sauroit dire par combien de faveurs , à la tête desquelles étoit la cession de Potidée , il trompa les trop crédules Olynthiens. Aujourd'hui encore il amorce les Thébains , en leur remettant la Béotie , après les avoir délivrés d'une longue & pénible guerre. Ainsi les misères , dont quelques-uns de ces peuples sont accablés , & les autres menacés , ont du moins eu de beaux commencements. Mais nous , sans parler de nos pertes anciennes , & à ne compter que depuis la négociation de la paix , comment nous a-t-on traités ? On nous a enlevé la Phocide , & les Thermopyles. On nous a pris Serrie & Dorisque dans la Thrace. On a mis aux fers Chersoblepte notre allié. On s'empare de Cardie , & on l'avoue.

Pourquoi , dis-je , les procédés de Phi-

lippe sont-ils si différents avec vous , de ce qu'ils sont avec les autres Grecs ? Parce qu'il n'y a qu'Athènes , où l'on souffre les pensionnaires d'un ennemi déclaré , & où il soit permis de plaider la cause de l'Usurpateur , en présence de ceux mêmes qu'il dépouille. On n'eût pas pris impunément le parti de Philippe à Olynthe , avant que la cession de Potidée lui eût gagné le peuple. On n'eût pas pris impunément le parti de Philippe en présence des Thessaliens , avant qu'il les eût affranchis de leurs Tyrans , & rétablis dans leurs droits d'Amphictyons. On n'eût pas pris impunément le parti de Philippe dans Thèbes , avant que la Béotie fût rendue , & que les Phocéens fussent détruits. Mais dans Athènes , quoiqu'il nous ait pris Amphipolis & Cordie , quoiqu'il nous bride par ses fortifications dans l'Eubée , quoiqu'il marche actuellement contre Bizance : dans Athènes , il est permis de parler en sa faveur.

Que dis-je ? C'est par-là qu'on a vu tout-à-coup des hommes obscurs & pauvres , devenir illustres & riches : vous ; au contraire , de l'opulence & de l'éclat , tomber dans le mépris & dans l'indigence. Car , selon moi , la richesse d'une République

blique consiste dans le nombre , dans la confiance , dans le zèle de ses alliés. Or voilà en quoi vous êtes d'une extrême pauvreté. Et cette sorte de pauvreté , qui est le fruit de votre négligence , fait que Philippe est heureux , tout-puissant , formidable aux Grecs & aux Barbares ; tandis que vous êtes décriés , abandonnés : somptueux , il est vrai , dans vos Marchés , mais dignes de risée dans vos armements.

Je remarque , au reste , que plusieurs de vos Orateurs sont bien éloignés de prendre pour eux-mêmes , les conseils qu'ils vous donnent. Car , quoique vous soyez attaqués , ils vous exhortent à demeurer en repos : eux qui ne peuvent s'y tenir au milieu de nous , quoiqu'on ne les attaque point.

Aristodème , si quelqu'un , toute (3) invective à part , vous faisoit cette question : Puisque vous n'ignorez pas que la vie des hommes privés est libre , tran-

(3) Par un fragment de Cicéron , *De Rep. IV* , que saint Augustin nous a conservé dans le second livre de *la Cité de Dieu* , chap. 10 , nous apprenons que le premier métier de l'Aristodème , dont il est question ici , avoit été de monter sur le Théâtre. *Aristodemum , tragicum actorem , maximis de rebus pacis ac belli legatum ad Philippum Athenienses sæpe miserunt.*

quille , sûre , & qu'au contraire la vie de ceux qui se mêlent des affaires publiques , est pleine de soins , de traverses , de périls ; d'où vient qu'à la douceur & à la sûreté de celle-là , vous préférez les dégoûts & les dangers de celle-ci ? Que répondriez vous ? Que ce qui vous anime , c'est la gloire ? Je le veux. Ou du moins , c'est le plus beau de tous les prétextes. Mais , vous dirois-je , est-il possible qu'un homme persuadé qu'il faut tout souffrir , tout hasarder pour la gloire , conseille à la République de se couvrir d'infamie ? Vous n'oseriez dire qu'il est important que votre nom brille dans Athènes , mais qu'il ne l'est point qu'Athènes soit considérée dans le reste de la Grèce. Je ne vois pas non plus , pourquoi l'intérêt de la République veut qu'elle se borne à ses propres affaires , & pourquoi cependant vous trouvez si fort votre compte à vous mêler de celles d'autrui. Je croirois plus volontiers , que la République , pour n'en point faire assez , & vous pour en faire trop , vous courez à votre perte l'un & l'autre. Que vous reste-t-il à dire ? Quoi ? Que la vertu de vos ancêtres vous oblige à ne point dégénérer , & que les Athéniens n'ont reçu des leurs-

ni éclat , ni lustre ? Mais non. Votre pere , s'il vous ressembloit , fut un insigne voleur : au - lieu que la République a des ancêtres , par qui , comme tout l'univers le fait , la Grèce a été (4) sauvée deux fois.

Quelques-uns de vos Orateurs , *ATHÉNIENS* , regardent donc d'un œuil bien différent , leurs intérêts & les vôtres. Faut-il que des hommes nouvellement échappés de vos prisons , se méconnoissent ; & qu'une République , jusqu'ici la premiere de toutes , soit aujourd'hui dégradée , & croupisse dans l'ignominie ?

J'aurois beaucoup d'autres choses à vous dire , & sur plusieurs autres sujets. Mais finissons. Car jamais nos calamités ne sont venues pour n'en avoir pas dit assez. Elles viennent de ce qu'après avoir entendu , & uaniment approuvé nos raisons , vous n'écoutez pas moins favorablement ceux qui s'étudient à les combattre , & à les détruire , quoique ces gens-là vous soient connus pour ce qu'ils sont. Car vous savez du premier coup d'œuil , à ne vous y point méprendre , si celui qui prend la parole est un citoyen zélé , ou un homme gagé par Philippe , & dont

(4) *A. Marathon , & à Salamine.*

148 *QUATRIEME PHILIPPIQUE.*

les vues tendent à faire en sorte que la délibération se termine par des railleries , par des invectives , afin que vous demeuriez toujours dans l'inaction.

Voilà des vérités , qui vous sont dites hardiment , sans fard , & par un pure zèle. Je ne vous fais pas un discours plein d'artifice , un tissu de flatteries & d'impostures , qui vaut de l'argent à l'Orateur , & qui nous livre à nos ennemis. Ou changez de conduite ; ou , si tout périt , ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.





DEMOSTHENIS

PHILIPPICA I.

*Latinam ex Græca fecit , & analysi
Rhetoricâ illustravit*

JOSEPHUS JUVENTIUS, S. J.

EXORDIUM.

I. Excusat se Demosthenes quòd cùm annos tantum viginti & octo natus sit , prius ad dicendum surgat , quàm alii quidam , ætate & usu forensi provectiores.

II. Commendat modestè sese , qui fuisset taciturnus , si sententiam ab iis dici audisset Reipublicæ utilem.

III. Eorumdem prudentiam & auctoritatem elevat , quòd eâdem de re consulti frustra , & minus commodè sententiam dixerint.

PROPOSITIO.

Bellum magno animo suscipiendum esse contra Philippum , & ignaviam ac segnitiam pristinam deponendam. Hoc primum.

Quæ sint viæ rei gerendæ opportunæ. Hoc alterum orationis caput.

PRIMA PARS.

Facile debellari Philippus potest , modò pau-

lisper in Reipublicæ curam incumbere Athenienses velint : una quippe tot calamitatum causa est eorum in rebus gerendis negligentia. Sustentatio. Concessio. *Num. 4.*

I. Probat id ab exemplo contrario : cum strenuè se Athenienses gesserunt , Lacedæmoniorum potentiam faciliè fregerunt. *N. 5.* Hoc enthymema concludit per subjectionem & antithesim. *N. 6.*

II. Solvit quod objici poterat , Philippum abundare copiis , Athenas multis præfidiis esse destitutas. Respondet , in iis quos subegit Philippus populis , multos in potestate Atheniensium fuisse , multos iisdem amicos extitisse ac socios voluntarios , qui proinde faciliè redituri sint in eorum ditionem.

III. Urget hanc debellandi Philippi facilitatem & probat ab ipsius Philippi exemplo , qui , licèt sociis esset destitutus , minimè putavit esse difficile Athenienses debellare , immo suâ diligentia & vigilantia perfecit , ut hoc sibi esset facillimum. *N. 8.* Unde concludit , *N. 9.* hunc esse Atheniensibus imitandum , per acervum & repetitionem acerrimam.

IV. Docet Philippum ut ceteros mortales , & invidia & odio patère , ceterisque casibus , qui florentissimam solent fortunam evertere. Repetitio. Congeries.

V. Breviter explicatis rationibus subjicit amplificationem egregiam , quâ & odium in Philippum struit , & pudorem Reipublicæ hactenus malè negligenterque administratæ Atheniensibus incutit. Tria ejus capita sunt. *Primum* , Philippi superbia , arrogantia , & ditionis proferendæ cupiditas. *N. 11.* *Alterum* , Athenien-

sium dedecus & infamiae è damnis praesentibus collecta, quae omni calamitate peior est. *Tertium*, eorum segnities, & in fictis narrationibus videndis audiendisque otium negotiosum: per Dialogismum & Epiplexim. *N.* 13. Admiscet nonnihil spei, quo pudorem quasi mitiget, desperationemque arceat. *N.* 14.

SECUNDA PARS.

Adjumenta & praesidia belli conficiendi subministrat. *N.* 15.

I. Ac primò quidem rogat Athenienses, ut se dicentem ad extremum usque audiant, ne quid afferant praepudicatae opinionis, ne illis assentiantur qui bellicum apparatus celeriter confectum, quam stabilem ac diuturnum, malunt. *N.* 16, 17.

II. Agit de numero triremium, de copiis, quas & semper expeditas, & ex Atheniensibus, non peregrinis militibus conscriptas esse jubet: ejusque rei causas graves adducit. *N.* 18, 19, 20. In primis oportere ut Duces, Centuriones, Tribuni, per se militent ipsi, neque honore illo utantur tantum ad pompam & dignitatem umbratilem in urbe; quod eleganti comparatione illustrat. *N.* 27.

III. Ostendit, *N.* 28, 29, quantà sit opus ad exercitus annonam & com meatum pecunià, & unde petenda.

IV. Cetera belli gerendi adminicula, opportunitates locorum ac temporum, &c. persequitur, *N.* 30, 31, 32; & concludit, *N.* 33.

V. Subjicit amplificationem. *Primò*, à consequentibus, enumerando utilitates maximas

152 PHILIPPICÆ I ANALYSIS.

ex hoc bello ita , uti dixit , administrato ; eventuras. *N.* 34 , 35. *Deinde* instituendo comparisonem inter festa & ludos ac bellum. *N.* 36. *Tertiò* , auget pudorem & indignationem prolatis Philippi litteris arrogantiae plenissimis. *N.* 39. Et in summa periculi gravitate socordiam Atheniensium , quos inertibus & imperitis gladiatoribus ait esse similes , describit eleganter. *N.* 41. *Quartò* , optandum fuisse dicit ut Philippus bellum recens ac metum Atheniensibus inferret , qui aliter ab isto veterano excitari non poterant : idque cœlitum consilio & curâ factum. *N.* 34. *Quintò* , Ducum ignaviam , sociorum metum , civium segnitiam ob oculos ponit. *N.* 46 , 47 ; & omnia breviter colligit. *N.* 49.

PERORATIO.

Amorem in patriam , & publicæ rei studium proficitur , quo uno se ad dicendum sententiam impulsus fuisse testatur. *N.* 50.





DEMOSTHENIS

PHILIPPICA I.

SI quid novi negotii in deliberationem vocaretur, ATHENIENSES, tamdiu continuissim ipse me tacitus, donec plerique ex iis quibus eam facultatem dat consuetudo, sententiam suam aperuissent; ac si quidem ea mihi placuisset, acquievissem; sin minus, tunc ipse, quæ sentio. in medium protulissem.

2. Nunc verò quoniam ita res tulit, ut ea nunc expendenda proponantur, de quibus isti sæpius antea perorarunt, futurum confido ut mihi, quodd primus ad dicendum surgam, venia facile concedatur. Certè si ductâ è rebus præteritis conjecturâ, verum consilium, & ad rem præsentem idoneum vobis subjecissent, nihil consulto nunc opus foret.

3. Primum igitur illud statuo, ATHENIENSES, non esse animos abjiciendos nobis, quanquam res pessimo positi loco videantur.

4. Quod enim in illis hætenus infaustum accidit, hoc ipsum est peropportunum ad spem fortunæ melioris. Quid ita porro?

nempe quia ob vestram in gerendo negotio socordiam in hunc statum publica res adducta est. Si enim vobis rem strenuè administrantibus, omnia pessum irent, nulla certè spes relicta foret Reipublicæ meliorem in statum aliquando reponendæ.

5. *Nunc autem recordamini, quique ab aliis audivistis, quique vidistis ipsi, reputate, inquam, animis, quod provecta esset non ita pridem Lacedæmoniorum potentia: quemadmodum nihil ab urbis vestræ gloriâ & dignitate alienum admiseritis: verum justo contra illos suscepto bello, illud ad extremum fortiter & gloriosè confeceritis.*

6. *Quorsum verò ista commemoro? ut intelligatis, ATHENIENSES, planèque perspiciatis nihil pertimescendum vobis fore tamdiu dum curam & cautionem adhibebitis: sin verò negligetis omnia, nihil vobis quidquam è sententiâ successurum. Quod quidem utroque hoc exemplo aperitissimè declaratur: hinc Lacedæmoniorum potentiâ, quam vestrâ vigilantia & prudentiâ evertistis; inde verò metu & perturbatione, in quam vos ob vestram incuriam, istius (a) audacia & injuria conjecerunt.*

(a) *Istius Philippi, qui Græciæ dominatum invadere conabatur, & in Atticam nuperrimè,*

7. Quodd si quis vestrũm , ATHENIENSES , difficilem de Philippo victoriam idcirco fore suspicatur , quodd & ipse abundet copiis , & erepta nobis fuerint omnia oppida & propugnacula civitatis , recte ille quidem suspicatur : verumtamen illud cogitet , nos aliquando P'ydnam , Potidæam , Methonemque tenuisse , & eam omnem quæ Athenas ambit , quasi domesticam regionem. Addo illud , plurimos ex iis qui modò sunt in ejus ditione populis , cum liberi olim & sui juris essent , nobis uti amicis , quàm illo , maluisse.

8. At ne Philippus quidem umquam existimavit arduum & operosum esse negotium , cladem & bellum inferre Atheniensibus , vel tum cum tot oppidis quasi propugnaculis muniti essent , & contra illorum impetus ipse sociis destitutus foret. Si enim id existimasset , nihil eorum quæ nunc gessit , esset ausus ; neque tantam potentiam adeptus fuisset. Sed hoc præclarè vidit , omnem hanc regionem velut in medio positam , belli præmium & victoris prædam fore : atque ita esse a natura comparatum , ut absentium bonis potiuntur præsentēs , & negligentium strenui , & laboris periculisuperatis Thermopylarum angustiis , irrumpere tentaverat.

que appetentes. Id ille cùm haberet persuasum , omnia subjecit ac tenet , hæc vi & armis parta , illa pactionibus fœderum & societate. Quippe nemo est qui non ultro se adjungat illis quos videat paratos , & ad rem gerendam expeditos.

9. Igitur si vos eamdem atque ille mentem susceperitis , ATHENIENSES , in præsentia , si quidem antea factum id non est ; si unusquisque vestrum , quoad & ipsa res & cujusque facultas feret , in publicam utilitatem incumbat ; si omni abjectâ dissimulatione , se ad opus accingat ; alius qui habet , ad pecunias contribuendas ; alius qui per ætatem id potest , ad militiam & arma tractanda ; verbo dicam , si negotium ipsi per vos vestrum agere statueritis , ac porro deseritis ipsi præstare nihil , spem verò omnem & laborem in alios rejicere : brevi fiet ut vestra recuperetis , Superis adjuvantibus , ac profligatas per socordiam res in integrum restituatis , & meritas ab ipso pœnas tandem aliquando repetatis.

10. Nolite enim arbitrari secundam Philippi fortunam illi , tamquam numini cui-piam , certam ac fixam esse , neque ullâ calamitate interverti posse. Est qui eum oderit , est qui metuat , est qui invideat , vel

inter eos ipsos qui videntur esse illi additissimi. Quæ enim ceteris insunt hominibus cupiditates, easdem illis inesse, qui eum propius attingunt, existimandum est: illæ verò ne in apertum efferantur ac prodeant, vestrâ tarditate ac negligentia factum est, quam aio nunc esse deponendam.

11. Agite enim, obsecro, intuemini quod protervia hominis provecta sit, qui neque vobis agendi optionem det, neque verò quiescendi; sed intentat minas, sed immania, ut aiunt, verba jactat; tantumque abest ut iis quæ bello cepit, sit contentus, ut aliud ex alio moliatur in dies, vosque cessantes ac sedentes undique in gyrum velut indagine circumveniat.

12. Ecquando igitur, ATHENIENSES, quod opus est factò, præstabitis? Ecquando, inquam, fiet aliquid? Sanè cum instabit necessitas. Quid ergo de hoc rerum statu censendum, aut quomodo est appellandus, si necessitas non est? Ego enim liberis hominibus existimo maximam esse necessitatem, infamiam ex re malè gestâ collectam.

13. Pulchrum interim vobis ac suave est in foro spatiari, ac percontari alterum ab altero: Quid affertur novi? quasi verò quidquam æquè novum & insolens fieri

possit atque hoc : vir Macedo Athenienses debellat, Græciam administrat ! Obiit Philippus ? Non, at æger est. Quid, malum, interest obierit, an vivat ? Cui si quid humanitatis acciderit, vos alium Philipppum brevi feceritis, si pergitis eandem in Republica administranda negligentiam adhibere ; neque enim ille tantum suis viribus, quantum socordiâ vestrâ crevit.

14. Quamquam & illud intelligo : si quid ipsi accideret, ac fortuna nobis adesset, quæ multò meliùs nostris rebus quàm nos ipsi consulit (& adfuturam confido) cum tantulo intervallo sitis à Macedoniâ disjuncti, si eam perturbatam invaderetis ; nullus, inquam, dubito quin ex animi vestri sententiâ negotium (b) conficeretis. Nunc verò ut estis comparati, ne si fortuna quidem ultrò vobis Amphipolim offerat, eam caperetis : sententiis dicendis, apparandis rebus suspensi ac districti.

15. Ex his, quæ hætenus dixi, satis, opinor, habetis persuasum & exploratum, F (b) Conficeretis) Nempe Macedoniam redigeretis in vestram ditionem. Utitur autem de industriâ verbo ambiguo & obscuro, ut acuat vincendi cupiditatem, & audiendi. Quod interpreti accurato servandum est, ne clariùs efferat quæ obscuriùs dicta majorem vim & dignitatem habent.

quare vos ad rem bene gerendam promptos esse paratosque conveniat : itaque pluribus eâ de re non differam.

16. Venio ad alterum caput de ratione comparandi commeatûs , exercitûs instruendi , ceterisque id genus curis , quibus vos ex his incommodis liberatum iri puto. Exponam sanè quemadmodum ea omnia quàm celerrimè & optimè procurari queant ; id præfatus unum , vosque obtestatus , ut cùm omnia proposuero , tum demum ipsi judicetis ; neque vos præjudicatâ opinione occupari patiamini ; neque , si quid novi apparatus indicare videar , continuè me quispiam res in longum velle ducere suspicietur.

17. Non enim qui citò , qui hodie rem conficiendam clamitant , illi commodissimè loquuntur , si quidem iis quæ modò adsunt præfidiis , Rempublicam calamitate ac metu prohibere nullâ ratione possumus : sed is optimè consulit , qui docet quis belli apparatus , & quantus , & unde quæsitus , ac permanere tamdiu possit dum bello finem aut pax , si visa nobis fuerit utilior , aut victoria parta de hostibus attulerit. Sic enim felicitati publicæ in perpetuum consulemus. Hæc autem ita dicere constitui , ut per me liceat cuilibet , quodcumque aliud ipsi vi-

debitur , in medium proferre. Ego quidem magna polliceor : quam verè , ipsa res indicabit , vos judicabitis.

18. Primùm igitur , ATHENIENSES , quinquaginta triremes instruendas censeo. Deinde , vos ita comparatos esse oportere , ut eas ipsimet , si sit opus , conscendatis. Ad hæc dimidiæ parti equitum idoneas ad illos deportandos triremes , & opportuna navigia confici jubeo ; eaque omnia semper in promptu esse ad repentinas ejus è patrio regnò irruptiones in Pylas , Chersonesum , Olynium , & aliud quolibet , coërcendas.

19. Id enim planè faciendum est , ut sibi persuadeat , perpetuòque suspicetur , vos ex hoc immani veterno excitatos , ut non ita pridem in Eubæam , & aliàs antea in Haliartum , atque aded nuper in Pylas , impetum esse facturos. Quod quidem etsi minimè faceretis ; non erit tamen , mihi credite , non erit inutilis hic apparatus. Hunc saltem ex eo fructum capietis , ut ille vel quiescat coactus metu , cùm paratos esse vos resciverit , (resciet enim , sat scio ; nam sunt nimio plures , qui de vestris ipsum consiliis certiores faciant) vel ut vires vestras despiciens incautus opprimatur , si quidem nihil impedimento vobis

erit quominus in ejus regionem, si tulerit occasio, vela faciatis.

20. Hæc igitur quæ dixi, & probare vos, & parare oportet. Præterea copiarum aliquantulum in procinctu habendum censeo, quæ agitando assidue bello illum malè habeant, ac macerent. Apage peregrinorum militum dena, si lubet aut vicena millia, exercitum conductitium, & per litteras accersitum; hunc volo qui civibus constet, cui certus commeatus à vobis suppeditetur, cui præsit unus aut plures, hic, ille, quemcumque vos illi præfeceritis, cui morem gerat, quem sequatur. Quænam verò istæ copiæ sint, quam multæ, unde commeatum habituræ, & quemadmodum ista omnia procuranda, dicam, & singula seorsum explicabo.

21. Et quidem, quod externos milites spectat, cavete ne admittatis id quod exitio semper vobis fuit, dum omnia minora & leviora justo censetis esse: ne-ve sitis in decernendo magnifici, in exequendo tenues ac minuti: etsi minima præstare nihil vetat, modò istis minimis, quæ majora & ampliora sunt, adjiciatis.

22. Aio igitur universos milites esse bina millia oportere, sed in his Athenienses quingentos, quacumque illi deligendi vobis

ætate videbuntur, qui stipendia certo temporis intervallo faciant, non diuturno illo quidem, sed quatenus erit commodum, ut alii alios excipiant, illisque succedant. Ceteri, per me licet, externi sunt. Cum iis equites ducentos esse jubeo, quorum quinquaginta minimùm sint Athenienses, qui ad eundem modum, quo pedestres copiarum, stipendia mereantur. Addantur illis necessariae naves ad vectandos equos. Sit ita sanè. Quid præterea? celeres triremes decem adornentur, quippe cum navibus utatur Philippus, opus sunt nobis triremes expeditæ, ut exercitus noster tunc navigare possit.

23. At enim quo tandem pacto commeatus illis omnibus copiis providebitur? Dicam, ac demonstrabo, postquam docuero cur sufficere hunc numerum copiarum putem, & cur cives in militiæ partem venire velim. Satis erit ea copiarum multitudo, cur? quia exercitum, qui acie instructâ configere cum Philippo queat, colligere nequiquam nunc valemus. Prædonum more grassandum est, idque initium belli necessariò faciendum. Itaque nec immensas nobis esse copias (neque enim stipendia commeatusque suppetunt) nec prorsus exiguas esse oportet.

24. *Cives autem misceri cum externo milite, & unà jubeo navigare, quod, ut audio, cum peregrinus miles hujus urbis nomine ac imperio, Corinthi olim esset, cui Polystratus, Iphicrates, Chabrias, & alii nonnulli præerant; vos arma pariter tulistis cum eo; junctique hoc demùm pacto Lacedæmoniorum opes fregistis.*

25. *Ex quo autem peregrinæ istæ copiæ per se ipsæ bella pro vobis gerunt, amicos æquè ac fœderatos debellant, unde hostium numerus vehementer accrevit: iidem postquam bellum sibi ab urbe impositum, & mandatum inchoarunt, ad (c) Artabazum aut aliud quopiam navigant, nostro duce illos consiquire. Quid enim agat? stipendia qui non solvit, imperare militi nemo potest.*

(c) *Ad Artabazum*). Hic provinciæ Persicæ in Asiâ minori gubernator in regem Persarum rebellaverat. Rex misso ingenti exercitu hominem premit, & cogit ad deditionem. Artabazus auxilio vocat Athenienses, qui tum Ægeum mare cum classe obtinebant, indicto & inchoato cum hostibus Reipublicæ quibusdam bello. Atheniensium dux causatus stipendia suo exercitui malignè pendi, & ingenti pecuniâ ab Artabazo illectus, bellum susceptum omittit, ad Artabazum proficiscitur, eumque liberat.

26. Audite igitur quid fieri porro jubeam. Volo & militibus & duci adimi causas omnes rei malè gerendæ : quod ita fiet, si numeretur militi merces ; si præficiantur certi & è vestro genere milites, qui ducum velut inspectores sint. Nunc quidem ridiculi planè sumus. Quæret aliquis à vobis : Pacem ne agitis, ATHENIENSES ? Minimè gentium, dicetis : bellum cum Philippo gerimus. Et verò nonne creastis è vestris civibus decem centuriones, & duces, & tribunos, & magistros equitum duos ?

27. Sed quid isti tandem agunt, præter illum. unum qui missus à vobis, totius belli dux & imperator fuerit ? Cæteri urbem vobis obeunt solemni pompâ cum sacrificulis. Ut signi adornatum delicata signa ex luto argillâque conflant, ita vos ad solemnes & ludicras, quæ in foro fiunt, (d) transvectiones non ad bellicum opus & laborem, centuriones facitis & tribunos. Nonne oportebat centuriones, nonne magistros equitum à vobis

(d) *Transvectiones*) Lustrationes quædam sunt copiarum ad pompam, aut ad recognoscendum numerum. Fiebant autem istæ transvectiones insigni pompâ ; ut & sacrificia, quibus illi scilicet intererant, cum ornatu & insignibus delati honoris.

ipsis eligi, ceteros duces cives vestros esse, ut essent reverà copiae civitatis? An qui in Lemnum navigaret, magistrum equitum, è vobis unum, & à vobis nominatim creatum esse oportuit: iis verò qui pro fortuna hujus urbis gravissimo conflictantur bello, equitibus praeesse Menelaum par est! Non hoc edò commemoro, quòd homini detractum velim; sed eum certè, quiquis esset, à vobis (e) creatum esse decuit.

28. Atque hæc à me rectè dici fortasse judicatis; sed de re pecuniariâ, quanta sit, unde sit petenda, audire præsertim lubet. Paucis id quoque conficio. Pecuniæ summa, quæ ad alendum hunc exercitum sit satis (de comœatu quippe militum duntaxat loquor) talenta sunt nonaginta, aut paulo plus eo: in decem celeres naves, talenta quadraginta: vicenæ minæ in navim singulis mensibus: totidem alia talenta duobus militum millibus: denæ singulis militibus in mensem drachmæ pro cibariis: ducentis equitibus talenta duo-

(e) Ceux qui approuveront la petite correction que j'ai faite ici dans le Grec, liront *ex vobis*. J'ai cependant tout sujet de m'en défier, quand je vois que les plus savants Traducteurs ont glissé là-dessus, sans que la Logique les ait arrêtés. Voyez pag. 48.

decim : & tricenæ singulis in mense drachmæ.

29. *Quod si quis fortè putet leve momentum in militum commeatu esse, errat. Pro certo enim habeo, si modo victus illis suppeditetur, eos reliquam stipendiorum & mercedis partem sibi ex ipso bello, sine nullâ vel Græcorum, vel sociorum injuriâ, paraturos. Ego cum illis meâ voluntate navigabo, quidlibet perferre ac pati certus, si aliter atque dico res eveniat. Age nunc, unde tandem pecunia, quam à vobis requiro, comparabitur? Accipite.*

Ratio certa pecuniæ ad militarem commeatum inveniendæ.

30. *Ea sunt, ATHENIENSES, quæ nobis in mentem venêre. Vos, ubi sententias rogaveritis, quæcumque visa vobis fuerint, rata esse, inque opus continuo deduci, jubetote : ne literis tantum ac decretis, sed de rebus ipsis, bellum geratis cum Philippo. Mihi vero ad belli totius & militaris apparatus rationem tuâ ineundam, nihil videtur esse opportunius, quàm si regionis in quam estis bellum deportaturi, situm diligenter exploratum habeatis.*

31. *Captat Philippus ventorum ac tem-*

pestatum anni opportunitatem, easque multo antè prospiciens ac præcipiens è sententiâ rem gerit. Etesias, hybernumque tempus observans, tum nos invadit cùm ad eum per ventos nobis aspirare non licet. Quamobrem conveni vos non collectis raptim navibus & auxiliis, quæ numquam tempori adsunt, bellare, sed paratas semper in omnem eventum habere copias, quarum hyberna statio erit Lemnus, Thasus, Sciathus, aliæque in eadem ora insulæ, portubus, frumento, ceteroque commeatu abundantes.

32. Quo verò anni tempore illinc prodeundum, quando molles ad terram accessus, quibus fidendum ventis, cognoscere nullo negotio licebit. Erit illius, cui summam rerum mandaveritis, providere quibus copiis, quàm tempestivè utatur: vestrum nunc est ea quæ sunt vobis jam recitata, præstare.

33. Quod si primùm, quas dico, pecunias suppeditaveritis; deinde milites, triremes, equites; aliaque id genus omnia comparaveritis; tum lege latâ quemquam à militia discedere vetueritis; ipsi colligendæ, dividendæque pecuniæ curam in vobis susceperitis; denique rationem administrati belli, ab imperatore vestro repetatis; illu-

cescet illa dies , quæ molestis & inutilibus vestris consultationibus finem aliquando imponat.

34. Accedit illa quoque utilitas , quod hostem maximâ suorum proventuum parte spoliabitis. Quo tandem pacto ? Nimirum ille prædâ , quam sociis vestris aufert , quorum naves toto mari spoliât , rapitque , dives habet unde belli contra vos gerendi sumptus alat.

35. Quid erit præterea commodi ? Illud longè maximum , quod ab ejus incursionibus damnoque capiendo procul sitis ; non jam ille ut nuper impetum in Lemnum , in Imbrum fecit , indeque cives vestros captivos adsportavit , verum etiam abactis ad Geræstum navibus , immensam pecuniæ vim collegit ; ac demùm in Marathonem exscendens , inde sacram triremem adduxit. Quæ dedecora & detrimenta , neque vos impedire , nec in tempore , ut maximè statueratis , adesse potuistis.

36. Age verd quid esse causæ censeatis , ATHENIENSES , cur Panathenæorum , cur Bacchanalium festi dies semper indicto & suo tempore celebrentur ? sive principes civitatis , & rerum istarum gnari sive privati ac imperiti curam illorum sortiantur ; ac sumptus quidem in illas
ferias

ferias tanti fiant, quantos una classis adornata postulare; tantâ porro mole, tanto apparatu res geritur, quantum in Græciâ reliquâ videre non est. At verò cùm classes aliquem in locum destinamus, nulla temporî venit, non Methonem, non Pegasas, non Potidæam. Nimirum quia ista quidem, quæ ad festorum apparatus pertinent, omnia sancita legibus ac definita sunt: multò antè unusquisque novit, quis in qua tribu, Chori & Musicæ, quis gladiatorum & pugilum curam sit habiturus, quid à quo, & quando sumendum sit. Nihil non expensum, nihil non constitutum est, neglectum nihil, aut omissum.

37. Quæ verò ad bellicam rem & apparatus spectant, incompocita, indefinita omnia, nullis legibus certis, regulisque sunt fixa. Itaque simul atque increpuit aliquid, magistros navium creamus, & facultatem iis damus oneris istius in alium rejiciendi: tum de comparandæ pecuniæ ratione deliberamus. Sub hæc, placet in naves imponi nescio quos quâ recens in urbe, quâ foris extra urbem habitantes; mox cives succenturiari, & ad illos sup-
plendos navigare decernimus.

38. Dum hæc geruntur, causa interim, cur navigetur, est nulla: tempus rei ge-

rendæ in apparando consumptum est; avolat illa gubernatrix rerum, occasio, tarditatemque nostram & segnitiem non expectat. Quas verò paratas fore putabamus, nihil moliri possunt copiæ; elapsâ opportunitate jacent. Hoc animos addit Philippo, scilicet cujus hæ ad Eubæos, plenæ conviciorum, & insolentissimi fastus, litteræ sunt.

EPISTOLA.

39. Ea quæ audivistis, ATHENIENSES, vera sunt magnam partem, id quod utinam ne esset! atque aded minimè ad audiendum jucunda. Verùm si quis, dum res molestas, ne mærorem afferat, obruit silentio, ipsas delere quoque, ac earum damna sarcire posset; sanè ad gratiam & voluptatem loqui præstaret. Sin verò illa quæ intempestivè quæritur voluptas orationis, damnum reipsâ & perniciem affert: pudeat vos, ATHENIENSES, vobis ipsis verba dare, & calamitatum vestrarum mentione in aliud tempus, & curatione dilatâ, vulnus fortunis gravissimum & certissimum imponere.

40. An non hoc intelligitis? qui bello feliciter uti velit, huic faciendum esse, ut

fortunam & eventus rerum varios quasi ducat, non sequatur, utque imperator quilibet exercitum, sic ille res antecedit: aded ut ea fiant quæ ipsi visa fuerint, non quæ facere casus ipsum necessitasque coegerit. At vos, ô cives, copias omnium habetis maximas & fortissimas, naves, milites, equitatum, pecunias, & redditus amplissimos, neque his omnibus tamen ad hanc usque diem in loco usi estis.

41. Omnind barbarorum pugilum ritu decertatis cum Philippo. Si quis illorum percutitur ab altero, semper ad plagam recurrit; si aliunde feriatur, ed manum convertit: sed præcurrere in adversarium, illi se fidenter objicere, contra illius petitiones munire sese, neque possit, neque velit. Affertur Philippum esse in Chersoneso: statim illud ire auxilio decernitis. In Thermopylis, vel alio quopiam in loco? Ultrò citròque trepidi cursitatis, quocumque ille vestra arma, tanquam imperator vester, detorserit.

42. Ita nihil in bellica re, quod vobis utile sit, consulitis, nihilque providetis, antequam facinoris aliquid hostem, vel moliri, vel molitum esse resciaitis. Atque hæc antè fortasse facere licuit: neutiquam nunc licet, in tantum adductæ res discrimen sunt.

43. *Mihi verò videtur Superum aliquis; ATHENIENSES, quem urbis dedecus ac pudor tangit, hanc Philippo mentem injecisse, ut nova in dies incepta designaret, Nam si contentus iis quæ antè cepit ac diruit, quiescere statuisset, nihilque agitare novi; essent qui sat bellè nobiscum agi existimarent, etsi ob nostram inertiam, ob nostra dedecora, ludibrium toti meritò Græciæ debeamus. Nunc verò cum aliud ex alio machinetur, nihilque sit ei satis, spes est fore, ut excutiat vobis feralem hunc veterum, nisi penitus vobis ipsi desperastis.*

44. *In quo demiror nemini venire hoc in mentem, bellum à vobis inchoatum fuisse ad ultionem à Philippo repetendam: nunc verò in eo desinere, ut nihil detrimenti à Philippo capiamus. Sed ille tamen hinc non stabit, nisi quis ipsi moras injiciat. Et hoc lentì expectabimus? & bene rem se habere putabitis, si triremes vacuas, si spes à nescio quo datas mittatis? Non potius exscendimus? non ipsi nunc denique cum civium in militiam adscriptorum parte imus? non impetum in ejus regionem facimus?*

45. *Roget fortè quispiam ubi classem appellemus? Bellum ipsum viam aperiet,*

ATHENIENSES, & quid in ejus fortunis imbecillum vitiosumque sit, ostendet, modò rem aggrediamur. Sin domi sedebimus, auresque vacuas oratoribus in se invicem convicia jactantibus & crimina, præbebimus, omnia pessum ibunt. Equidem id confirmo, quodcumque pars aliqua civitatis naviget, etsi tota non adsit, Fortunam illi præsentemque Deos adfuturos. At quodcumque unum aliquem tantum Imperatorem, & inania decreta, spesque à Tribunalibus vestris, & isto foro sumptas miseritis, irrita spes & vota nostra cadent.

46. Hinc ille sociorum nostrorum pavor, illa hostium ludibria, cum ejusmodi classes adornamus. Non est, ut vir unus belli molem tantam, quantam illi imponitis, administret: dare verba, polliceri, hunc illumve accusare licet: ex eo fonte rerum labes illa fluxit. Quid aliud autem expectandum fuit? Quippe ubi dux infelicis exercitus è peregrinis mercenariisque militibus conflati victus fuerit, profiliunt huc bene multi, qui hominem falsis criminibus tanquam negotii malè gesti reum deferant; vos in illum tanquam dicta causâ, è vestigio sententiam quamcumque libuerit, fertis.

47. Huic malo quæ fieri medicina tan-

dem potest? Una, si, ó ATHENIENSES, eosdem & milites & testes rerum in bello gestarum esse jubeatis, mox in urbem se conferre, & esse judices apud quos de re malè gestá dicatur; ut non vestra tantum audiat, sed coram eadem ipsi videatis. Nunc autem ed dedecoris & flagitii ventum est, ut vestrorum Imperatorum quilibet bis ter-ve capitis apud vos causam dicat, qui apud hostes caput in discrimen vel semel offerre ausus non sit. Ita furciferorum latronumque ritu perire, quam imperatorum obire partes malunt: quippe sceleratos sententiá judicis, duces hostium ferro mori decet.

48. Apud vos interim quid agitur domi? Alii obambulantes diſſitant Philip-pum cum Lacedæmoniis agere de Thebis evertendis, in eoque esse ut Respublicas convellat: alii missos ab eo legatos ad Regem: alii Illyricorum urbés ab eodem mœnibus propugnaculisque firmari: alii denique aliud comminiscetes concursamus. Ego quidem sic existimo, ATHENIENSES, hominem rerum gestarum magnitudine impotentem & ebrium plurima id genus somnia sibi in animo fingere, præsertim cum neminem, à quo prohiberi possit, aspiciat, & ipsá per se ambitione ad audendum ef-

feratur. Nihilominus tamen haud arbitror eum sua sic instituere consilia, ut quid acturus sit, exploratum habeant fabulatores, quibus apud nos nihil est dementius.

49. Nos verò hæc missa faciamus: illud consideremus ac planè intelligamus eum hostem esse, nos ab illo spoliari, ac tamdiu tot contumeliis affici: quidquid in aliis posuimus aliquando spei, hoc totum in nostram perniciem conversum fuisse: in nobis unis spes esse nostras, ac præsidia: sin bellum gerere in hostico solo notuerimus, nos coactum iri postea fortasse illud gerere in nostro: hæc inquam, si altis mentibus defigamus, & quid à nobis Respublica postulet agnoscemus, & inanes gerronum istorum nugas valere jubebimus. Non enim quid eventurum sit, spectandum est: sed hoc prorsus intelligendum, omnia peiorem in partem eventura, nisi omnibus animis incumbatis in Rempublicam, & suum quisque munus sedulò ac diligenter impleatis.

50. Ego cum numquam aliàs ad gratiam loqui solitus sum, maximè si quid alienum à vestris commodis rationibusque cognovi: tum verò quæ visa mihi sunt hodie, candidè ac apertè, simulque audacter & liberè sum elocutus. Satis intelligo quanti vestrà omnium referat, ut ea quæ

sunt in rem vestram, audiat; verum id-
 lud rescire quoque velim, an hoc perinde
 illi qui ea dicat, usui futurum sit. Liber-
 tius multo perorasssem. Nunc, etsi quid
 mihi inde futurum sit, ignorem; qui ta-
 men habui persuasum è re vestrà esse, ut
 ea, quaecumque dixi, præsaretis, ulterò
 ad dicendum accessi. Vincat ea sententia,
 quæ vobis omnibus est maximè profutura.



REMARQUES

DU R. P. DE JOUVANCY,

Sur la Traduction de la premiere Philip-
pique par M. DE TOURREIL.

Page 4. ligne 11. Edition de Paris 1691.
*Par de sages conseils, sur de semblables con-
jonctures.*] Il semble que ces Anciens, dont
il est parlé en cet endroit, dussent parler sur
quelque autre affaire pareille à celle dont il
s'agit. Ce n'est pas la pensée de Démosthène:
comme on peut le voir dans l'original. Pour-
quoi ne pas dire ce que l'Auteur & la ma-
tiere vouloient qui fût dit?

Pag. 4. l. 15. *Loin d'ici ces ames foibles.*] Cela n'a pas l'air d'une proposition. Il faut
toujours que la proposition soit exprimée d'une
maniere claire, simple, & naturelle: comme
elle l'est ici dans le Grec.

P. 4. l. 17. *L'avenir au contraire vous pro-
met une longue suite de prospérités garanties, par
qui? par vos disgrâces passées.*] Les disgrâces
passées ne peuvent pas garantir une longue sui-
te de prospérités, ni tirer infailliblement les
Athéniens de leur léthargie. Le tour de Dé-
mosthène est bien plus fin, & cette figure
toute crüe, comme elle est dans le françois,
n'a pas l'agrément, ni le fond de vérité, qu'elle
doit avoir.

P. 4. l. 24. *J'en accuserois le destin.*] Le
H v

texte Grec ne parle point du destin. Aussi le destin n'a-t-il que faire ici.

P. 5. l. 26. *Pourquoi, réduit alors, &c.*] C'est une raison différente de la première, & il falloit par conséquent la distinguer. Il y a dans le Grec des transitions fort délicates. Le devoir du Traducteur est de les faire sentir à propos.

P. 6. l. 4. *Il n'auroit jamais entrepris de les conquérir (nos places) & sa crainte eût mieux pourvu que nous à leur sûreté*] Est-ce donc là ce qui s'appelle traduire ? Cette page françoise est obscure d'un bout à l'autre, & le Traducteur paroît n'avoir pas compris la raison de Démosthène. On peut la voir dans l'abrégé que j'ai mis à la tête de la Traduction latine.

P. 7. l. 11. *Trêve à la prévention qui le défie, & qui le fixe dans un rang d'où il se joue de nos desseins.*] Il faut relire plus d'une fois cette phrase, pour la bien concevoir. Ce n'est pas là certainement, ni l'esprit de Démosthène, ni son style. Ceux qui l'entendent, peuvent en juger.

P. 8. l. 7. *Si l'on en croit vos mouvements, votre ame s'aguerrit contre l'infamie.*] Cette phrase s'aguerrit contre l'infamie, déplairoit fort à Démosthène, s'il pouvoit entendre comment on le fait parler. Outre cela le terme de *mouvements* ne se met ordinairement tout seul, sur-tout au pluriel, qu'en matière de guerre ; & ainsi la métaphore ne convenoit pas ici.

P. 8. l. 14. *Un homme de Macédoine affermit les Athéniens.*] De fort bons Auteurs ont appelé Philippe *vir Macedo* : mais est-ce bien

traduire que de rendre mot à mot , *un homme de Macédoine* ? n'est-ce pas comme si l'on disoit pour marquer que le Roi dispose du sort de tous les Princes de l'Europe , *un homme de France* fait la loi à toute l'Europe ?

P. 9. l. 2. *Les dissensions d'un interregne tumultueux mettront à votre disposition la couronne de Macédoine, si elles vous retrouvent maîtres des places, &c.*] Assurément ce n'est pas là le sens de cette phrase , & ce ne peut l'être. Je crois l'avoir rendu assez fidèlement.

P. 9. l. 7. *La conjoncture vous eût-elle ouvert les portes de la Macédoine.*] Il est rare de personnifier ce mot de *conjoncture*. On diroit bien ; la fortune , l'occasion , ou , quelque heureuse conjoncture , &c. ouvre les portes d'une ville ; mais non pas simplement , la conjoncture.

P. 9. l. 11. *Je désavoue ce soupçon à la vue de la noble ardeur qui vous anime.*] Ni ceci , ni le reste de la page n'est traduit sur le Grec : comme il est évident par la comparaison que l'on peut en faire. Démosthène met ici une transition bien marquée , qui fait voir clairement que c'est la seconde partie de son discours. Voyez l'Analyse que j'en ai faite.

P. 10. l. 10. *Que votre contenance lui annonce votre retour à vous-même.* On ne dit pas , ce me semble , *retourner à soi* , pour dire , rentrer en soi-même , prendre des résolutions plus vigoureuses : & quand on le diroit , je trouve que le substantif , *retour à soi* , a quelque chose de dur. Mais enfin la contenance peut-elle annoncer ce retour ? quelle maniere de parler !

P. 11. l. 9. *Régler le nombre de vos Trompes.*] Le Grec explique ce détail fort au long & avec un air d'autorité, & tout ensemble d'exactitude, qui aide à faciliter le projet que l'Orateur propose, & à engager les Auditeurs à l'exécution. Le traducteur passe légèrement sur tout cela, ne prenant du texte que ce qu'il lui plaît, & abandonnant tout le reste. C'est assez son ordinaire.

P. 12. l. 17. *Je mêle le citoyen avec l'étranger sur la foi de nos peres.*] Il ne s'agit point ici de parole & de foi, mais il s'agit d'exemples & d'actions.

P. 13. l. 2. *Leur chef marche à leur suite, justement dégradé par l'impuissance de payer la solde.* Démosthène est toujours grand, même lorsqu'il s'abaisse au détail & aux plus petites particularités, comme on peut le voir dans cet endroit, qu'il relève par des sentiments & par des figures insérées à propos, mais qui sont omises dans le françois. Qu'est-ce que, *dégradé par l'impuissance de payer la solde*? Démosthène n'est point guindé, ni outré, comme le Traducteur le fait voir souvent.

P. 14. l. 2. *N'auriez-vous point consulté vos sculpteurs, &c.*] Tout cet endroit n'est point assez naturel. Pourquoi consulter ces Sculpteurs? en quoi cette décoration imite-t-elle leurs ouvrages? Que veut dire, *se signaler au milieu des sacrificateurs? s'exposer pour le spectacle?* Je ne fais si ce mélange & cette transposition de métaphores fait tout l'effet que l'Auteur prétend. Démosthène assurément en est fort innocent: il n'y a rien de plus simple & de plus naïf que les termes dont il se sert. Pourquoi cette li-

berté de lui donner plus d'esprit qu'il n'en veut avoir ?

P. 15. l. 19. *J'attends de votre décision d'autres fleches & d'autres dards que vos lettres & vos décrets.*] N'est-il pas bien plus naturel de dire avec notre Orateur, qu'il faut faire la guerre à Philippe par de véritables effets, & non plus par des arrêts & par des lettres ? On diroit que le Traducteur auroit envie d'être le Mathon de Martial : *Omnia vis bellè, Matho, dicere*, ou le Trissotin de Moliere, de *l'esprit par-tout* !

P. 16. l. 1. *Une place d'armes.*] Elle ne se trouve point dans le Grec. C'est une invention du traducteur, & un présent qu'il fait à Démosthène, qui s'en passeroit volontiers.

P. 16. l. 4. *Il gourmande les saisons.*] Je ne fais comment appeler cette expression. Rien n'en approche dans l'original, dont la grandeur & la majesté consistent dans les pensées, & non pas dans les mots.

P. 16. l. 21. *Je le répète.*] Démosthène ne l'a point encore dit. Le Traducteur a cru apparemment que ce tour étoit capable de persuader plus vivement.

P. 17. l. 3. *L'objet importun de vos continuelles, de vos infructueuses délibérations.*] Quel est-il cet objet ? Il y a dans le Grec, deux ou trois figures fort belles, qui ne paroissent point dans le françois. Cependant il faut qu'en traduisant un Auteur, on se serve, dit Cicéron, *sententiis. iisdem, & earum formis, tamquam figuris.*

P. 17. l. 18. *Tragiques événemens*] A force de vouloir être pathétique, on est froid &

languissant. Démosthène n'a rien de si tragique ou plutôt de si déréglé, ni de si emporté. Toujours simple avec énergie.

P. 18. l. 6. *Le contre-temps seul équipe & conduit vos armées.*] Voilà un nouveau & méchant conducteur que ce contre-tems. Quel personnage !

P. 18. l. 13. *Cet esprit d'émulation.*] Il ne s'agit nullement de cela en cet endroit. Démosthène ne reprend pas le défaut d'émulation dans les Athéniens, mais le manquement d'ordre, de règle, d'exécution.

P. 18. l. 15. *Athènes paroît unanimement conjurée contre le succès de ses armes.*] Cela n'est point dans Démosthène, & n'y doit pas être.

Que le Traducteur trouve cela beau, je ne m'y oppose pas : mais enfin cela n'est point dans le Grec. Et c'est ainsi que sans aucun égard pour son texte, il change, substitue, allonge, retranche.

P. 19. l. 1. *Nous nous réservons à les relever quelque jour (ces soldats étrangers) quand il ne restera plus que nous pour nous défendre.* Cette pensée est belle, & à propos. C'est dommage que Démosthène l'ait oubliée.

P. 10. l. 6. *Quelle stupidité de ne pas sentir, &c.*] Cela est doux & engageant. Démosthène est véhément, il n'est pas grossier & brutal.

P. 22. *Tenir contre l'appareil manifeste de votre servitude..... Si un lâche désespoir ne vous enchaîne déjà..... Nouvellistes vagabonds, qui pour se soulager du poids de leur inutilité, répandent dans le public les fruits d'une spéculation frivole, ou mal dirigée.*] Toutes ces ex-

pressions, & une infinité d'autres (car je me lasse d'en copier) sont éloignées de la pureté & de la netteté du Grec, qui n'a rien de fanfaron, rien d'affecté, rien de forcé. Il seroit à souhaiter que nos écrivains imitassent tous cette simplicité sublime, & ces beautés naturelles, que le siècle de Démosthène & celui de Cicéron reconnoissoient seules pour de vraies beautés. L'enslure & la tumeur ressemblent à l'embonpoint & à la santé; mais il y a une différence infinie entre l'un & l'autre.



REMARQUES

DE M. L'ABBÉ MASSIEU,

Sur la Traduction de la troisieme Philip-
pique par M. DE TOURREIL.

Page 146. ligne 1. Edition de Paris, 1701. *Tous les Grecs sans exception, à commencer par les Athéniens, ont accordé à Philippe.*] Le Grec ajoute, *un droit qui de tout tems a été la source de toutes nos guerres, ὑπερ ἔ τὸν ἄλλον ἁπαντα χρόνον ἁπαντες οἱ πόλεμοι γεγύνασιν οἱ ἑλληνικοί.* Voici comme M. de T. amplifie & embellit cela : *Un droit que personne jusqu'à ce jour n'avoit usurpé impunément ; un droit dont notre nation avoit toujours paru si jalouse ; un droit enfin qui depuis plus d'un siecle a été l'unique sujet, ou le prétexte de toutes nos guerres.* C'est ainsi que M. de T. trouve moyen de faire trois phrases d'une. Il auroit bien de la peine à montrer les deux premieres dans le texte. Au reste, *τὸν ἄλλον ἁπαντα χρόνον*, ne veut point dire, *depuis plus d'un siecle*, comme M. T. le traduit ; mais, *de tout temps*. Ce qui est bien différent.

P. 146. l. 7. *Quel est ce droit si extraordinaire, ce privilege singulier ?*] Il n'y a point de grands mots dans le Grec. Il y a seulement : *Quel est ce droit ? τί ἐστὶ τῆτο ;* Les grands mots sont peu propres à persuader.

P. 147. l. 21. *Contre les peuples & contre les*

viles de la Grèce.] Le texte dit, *contre la Grèce*, *Ἐλλήνας*. N'y a-t-il point quelque chose de puérile dans l'amplification françoise ? Et ne se moqueroit-on pas d'un homme qui au lieu de dire, *contre la Hollande*, s'aviserait de dire avec emphase, *contre les peuples & contre les viles de la Hollande* ? Si M. de T. s'en tenoit à son texte, il ne tomberait pas dans ces puérilités.

P. 148. l. 20. *Nous apprenons ces attentats ; nous les voyons.*] Le texte n'ajoute que deux mots, *καὶ ἀγανάκτουμεν*, sans indignation. Ce que M. de T. traduit ainsi : *sans que personne se remue. Tous à l'envi nous demeurons tranquilles. Récit, spectacle, rien ne nous frappe.... Le desir naturel de se conserver ne peut obtenir de nous le moindre mouvement.* Pour tout cela il n'y a dans le Grec, que les deux mots que j'ai cités.

P. 150. tout au bas. *Ces insensibles aux injures de la Grèce le sont encore à leurs propres injures.*] Démosthène en demeure là. M. de T. approfondit & creuse cette pensée. *La vengeance, ajoute-t-il, ne les remue pas plus que la pitié. Tout leur est étranger jusqu'à eux-mêmes.*

P. 151. l. 21. *A quoi donc imputer.*] Le Grec dit : *ces désordres*, *τί ἐν αἰτίῳ τῶντι* ; M. de T. dit : *Cet avilissement d'ame & cette bassesse de sentimens* : & il trouve tout cela dans *τῶντι*.

P. 153. l. 3. *Vous payez d'ingratitude & de colère la répréhension la plus juste.*] Le Grec ne dit que cela, mais M. de T. ne s'en contente pas, & coud cette longue queue au texte.

Il n'y a plus ici de haine que pour les censeurs de la perfidie ; & l'on risque moins à commettre le crime qu'à le condamner. Non , je ne puis m'imaginer que M. de T. lui-même croie traduire , lorsqu'il jette dans la copie de grandes sentences , qu'il fait fort bien en sa conscience n'être en aucune manière dans l'original.

P. 153. l. 16. *Tant d'avantages ensemble ne forment de la puissance d'Athènes qu'un grand corps sans intelligence , sans mouvement , & sans vie.*] On prie M. de T. de montrer cela dans le Grec , ou du moins quelque chose qui en approche.

P. 155. l. 22. *Parce que vous n'êtes plus les mêmes.*] C'est ce que dit le Grec : ἡ γὰρ ὕψις ἔχει' ὑπὸς. Mais M. de T. ajoute : *Et que la gloire de votre nom ne fait plus qu'éclairer votre honte.* Ce qui n'est ni de près ni de loin dans le Grec. Tout le monde sait que c'est une pensée de Juvénal :

Claramque facem præferre pudendis.

M. de T. l'a trouvée belle , & a cru qu'il en devoit enrichir sa traduction. Mais y eût-il jamais rien de si plaisant , que de mettre Juvénal dans la bouche de Démosthène ?

P. 156. l. 29. *L'or & l'argent se comptoient entre les armes défendues : & on ne les vit jamais acheter le succès , ni de leurs desseins , ni de leurs expéditions. C'étoit le sort des armes , ou la valeur des soldats , & l'habileté des Capitaines , qui en décidoient. La guerre elle-même avoit ses lois de probité & de bienfaisance , dont ils auroient fait scrupule de se dispenser. Mais depuis que l'on marchande & que l'on vend les prospérités militaires ; aujourd'hui qu'on a trouvé l'invention des traîtres , on ne*

s'amuse plus à donner ni des combats ni des batailles.] J'ai ouï dire que M. de T. regarde cet endroit comme un des plus beaux de sa traduction. C'est un de ceux où l'on trouve un plus grand nombre d'infidélités. Il n'y a dans le Grec que deux lignes, qui disent à la lettre : *Rien ne s'achetoit alors. La guerre se faisoit de bonne-foi, & à force ouverte. Mais aujourd'hui les traîtres ont tout perdu.* ὥς ἐδὲ χρημάτων ὠνεῖσθαι παρ' ἐδεγνός ἐδέν, ἀλλ' εἶναι νέμιμόν τινα καὶ προφανῇ τὸν πόλεμόν. νυνὶ δὲ βράτε τὰ πλείζα τὰς προδότας ἀπολωλεκότας. Qu'on se donne la peine d'examiner ce qui est uniquement de M. de T. & l'on verra combien il sort des bornes de la traduction. Mais ne le corrigera-t-on point de la passion qu'il a pour les tours extraordinaires & singuliers ? Il se fait bon gré de la découverte qu'il a faite de ces belles phrases : *compter l'or. & l'argent. entre les armes défendues.* *Depuis qu'on a trouvé l'invention des traîtres.* Cependant si l'on en juge par les règles que les plus excellents Critiques nous ont données, rien n'est moins beau que ce qui paroît si beau à M. de T. Horace nous assure qu'en fait d'ouvrages d'esprit les vraies beautés sont celles qui semblent se présenter d'elles-mêmes, de sorte que le Lecteur s'imagine qu'il lui auroit été facile d'en dire autant : *Ut sibi quivis speret idem.* M. Despréaux, celui peut-être de tous nos Ecrivains qui a le plus approché d'Horace, pense sur cela comme le Poète Latin : & dit qu'une belle pensée n'est point une pensée que personne n'a jamais eue, ni dû avoir : qu'au contraire,

c'est une pensée qui a dû venir à tout le monde ; & que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer. Quintilien , Longin , tous nos maîtres parlent le même langage. Le seul M. de T. en juge autrement. Il n'est occupé qu'à chercher des pensées & des expressions qui ne soient jamais venues & qui ne puissent jamais venir à personne. Il peut se vanter qu'il y réussit.

P. 159. l. 5. *Vous goûtez un doux plaisir , vous éclatez de rire autant de fois que leurs sanglantes railleries & leurs calomnies atroces déchirent la réputation la plus entière , & attaquent la vertu la plus respectable.*] Le Grec dit seulement : *Déchirent-ils la réputation de quelqu'un , vous ne faites qu'en rire.* Et il dit cela en trois mots : γελάτε ἄν τισι λοιδορηθῶσι. De sorte que selon M. de T. γελάτε veut dire , *vous goûtez un doux plaisir , vous éclatez de rire ; ἄν τισι λοιδορηθῶσι ,* veut dire , *autant de fois qu'ils déchirent par de sanglantes railleries & par des calomnies atroces : & ce qui est plus surprenant encore , le seul mot , τισι , quibusdam , signifie la réputation la plus entière , & la vertu la plus respectable.*

P. 160. l. 12. *Il a pris encore la peine de les chasser deux fois de leur pays.*] Le Grec ajoute & *de leur envoyer deux détachements de ses troupes , l'un sous Euriloque , & l'autre sous Parménion.* ἑμψας τὴς μετ'Εὐρυλόχῃ, πάλιν δὲ τὴς μετὰ Παρμενίωνος. On ne devineroit jamais comment M. de T. tourne cela. En vérité il n'y a pas moyen d'y tenir : & se donner de pareilles licences dans le temps qu'on fait profession de traduire , c'est se moquer ouvertement de ses Lecteurs , &

perdre tout respect pour le public. Au lieu de dire , *Et de leur envoyer deux détachements de ses troupes* , M. de T. dit : *Et de leur apprendre par deux détachements de ses troupes* , l'un sous Euriloque , & l'autre sous Parménion , qu'on perd plus facilement la liberté qu'on ne la recouvre : & qu'après avoir fait la faute de se fier à son ennemi , il ne suffit pas toujours de s'en repentir pour la réparer. Que veut dire M. de T. Où prend-il ces deux grandes maximes ? Les trouve-t-il renfermées dans le seul mot *πέμψας* , & de leur envoyer ? A-t-il donc cru que personne ne liroit sa traduction , ou que personne ne la liroit sur le texte ? Certainement il devoit se faire un scrupule de mêler sans cesse son cuivre & son clinquant avec l'or de Démosthène.

R. 167. l. 6. *Mais au cas que chacun de nous pour arriver à ce qu'il desire , demeure toujours les bras croisés , & n'ait autre soin que de voir.*] Le Grec ajoute , comment il pourra s'exempter d'agir , *ἵνα μὴδὲν ποιήσῃ*. M. de T. se joue sur les mots , & traduit : *comment il fera pour ne rien faire*. Badinage placé admirablement bien , puisque c'est dans l'endroit de toute la harangue le plus sérieux & le plus grave , je veux dire dans la péroraison , où Démosthène redouble ses efforts , & tonne avec plus de violence.

P. 167. l. 13. *Car s'il y avoit de ces hommes officieux ; & tels qu'il vous plaît de les imaginer en faveur de votre paresse , vous les auriez déjà bien trouvés depuis le tems que vous vous amusez à les attendre , & que par provision vous vous dispensez d'agir.*] Le Grec dit

seulement : Car s'il y avoit de ces hommes officieux , vous les auriez déjà trouvés depuis le temps que vous ne faites rien pour vous-mêmes. *εἰ γὰρ ἦσαν ἔυρηγ' ἂν πάλαι, ἔνεκα τῆ μηδὲν ὑμᾶς αὐτὰς ποιεῖν ἐθέλειν.* Il ne dit donc point : & tels qu'il vous plaît de les imaginer en faveur de votre paresse : ni depuis le temps que vous vous amusez à les attendre : ni par provision. Ornemens recherchés , & pleins de raffinement & d'affectation. Encore une fois , ne pourra-t-on jamais réconcilier M. de T. avec les beautés simples & les grâces naïves ? Ne lui mettra-t-on jamais dans l'esprit qu'il diroit beaucoup mieux , s'il pouvoit se résoudre à dire un peu moins bien ?



Toutes ces Remarques ne tombent que sur des éditions , qui ont été corrigées depuis ; & on ne les rapporte que pour servir de leçon à de jeunes écrivains , qui n'ont pas encore un goût formé. Bien loin d'attaquer la gloire de M. de Turreil , elles y ajoutent un nouvel éclat , puisqu'il est *plus estimable d'avoir reconnu de bonne-foi ses fautes , & de les avoir corrigées avec docilité , qu'il ne le seroit de ne les avoir pas faites.* C'est ainsi qu'en parle son propre Censeur , M. l'Abbé Maffieu , dans l'excel-
lente Préface que j'ai citée , pag. 16.

Il est certain que l'édition qui n'est venue qu'après la mort de M. de Turreil, est incomparablement meilleure que les précédentes. Avouons cependant, car la vérité se doit dire quand elle est utile, avouons qu'il y reste encore je ne fais quoi de ce style qui étoit le sien; où notre langue, si j'osois ainsi parler, n'est pas toujours à son aise. Supposé que cela soit, nous en avons le contrepoison dans cette préface, à laquelle je reviens si volontiers, & qui me paroît écrite avec une naïveté, avec une correction, avec une élégance, avec un air de facilité, dont il est triste que nos contemporains se dispensent de plus en plus.



T A B L E * G E O G R A P H I Q U E.

Voyez page 34.

ACHAÏE, partie septentrionale du Péloponnèse sur le Golfe Corinthiaque, & qui s'étend depuis l'Elide jusqu'au territoire de Sicyone, ou même jusqu'à l'Argolide.

AMBRACIE, Ville d'Epire au nord du Golfe Ambracien, & Colonie de Corinthiens.

AMPHIPOLIS, Colonie d'Athéniens, à l'embouchure du fleuve Strymon, dont les environs occupés par les Thraces ont depuis fait partie de la Macédoine.

ANTHÉMUNTE, Ville & contrée, dans la partie de la Macédoine qui est à l'Orient du Golfe Thermaïque ou de Thessalonique.

ANTRONE, Ville maritime de la Phtiotide, qui fait partie de la Thessalie.

APOLLONIE, Colonie de Corinthiens dans le pays des Illyriens, au nord de l'Epire, & voisine de la Mer Ionienne.

ARGOS, Capitale de l'Argolide, qui fait partie du Péloponnèse, entre Corinthe & Sparte.

ATHENES, l'une des puissantes républiques de la Grèce, & Capitale de l'Attique, qui est bornée par la Béotie du côté du nord, & environnée d'ailleurs par la mer.

* *Revue par M. D'ANVILLE, le plus savant Géographe de notre siècle.*

BÉOTIE;

BÉOTIE, Pays de Grèce entre l'Attique & la Phocide, & s'étendant depuis l'Euripe, qui la sépare de l'île d'Eubée, jusqu'au Golfe Corinthiaque.

BYZANCE, Colonie de Mégariens, puis de Lacédémoniens, à l'entrée du Bosphore de Thrace, qui joint la Propontide au Pont Euxin. On fait que cette ville est devenue la capitale de l'Orient, sous le nom de *Constantinople*.

CABILE, Ville de Thrace, vers le Mont-Hœmus, qui borne ce pays au Septentrion.

CARDIE, Ville à l'entrée de la Chersonese de Thrace, sur le Golfe Mélane.

CHALCIS, Ville principale de l'Eubée, sur l'Euripe, d'où elle a pris son nom moderne d'*Egripo*, corrompu en celui de *Négrepont*.

CHERSONESE, Presqu'île de Thrace, ayant d'un côté la Mer Egée & le Golfe-Mélane, de l'autre l'Hellespont & la Propontide.

CHIO, Ile des plus considérables de la Mer Egée, près de la côte d'Ionie, au midi de Lesbos.

CORONÉE, Ville de Béotie.

CORINTHE, Ville & République des plus puissantes de la Grèce, à l'entrée du Péloponnese dans l'Achaïe.

DELPHES, Ville de la Phocide, célèbre par rapport au Temple d'Apollon Pythien, est située au pied du Mont-Parnasse.

DORISQUE, Place & pays de plaine dans la Thrace, aux environs de l'Hébre, & vers son embouchure dans la Mer Egée.

DRONGILE, Ville de Thrace, peu connue.

ECHINE, Ville maritime de la Phthiotide, en Thessalie,

ELATÉE, Ville considérable de la Phocide , vers le pied du Mont-Œta , & vis-à-vis des défilés qui conduisent en Thessalie.

ELIS, Ville de l'Elide , contrée du Péloponnèse dans sa partie occidentale , & qui s'étend le long de la mer , depuis l'Achaïe jusqu'à la Messénie.

ERETRIE, Ville de l'Eubée , à une petite distance de Chalcis , en tirant vers l'Attique.

ETOLIE, Pays de Grèce , vers l'entrée du Golfe Corinthiaque : & séparé de l'Acarnanie du côté du couchant par le fleuve Achéloüs.

EUBÉE, grande île de la Mer Egée , séparée de la Béotie par le détroit de l'Euripe , & qui regarde la Thessalie du côté du nord , & l'Attique du côté du midi.

GEROESTE, Promontoire méridional de l'Eubée.

HALIARTE, Ville de Béotie.

HELLESPONT, Déroit de Mer ; qui fait la communication de la Propontide avec la Mer Egée , ayant du côté d'Europe la Chersonese de Thrace , & du côté d'Asie la Troade , ou le pays qui a pris le nom même d'Hellepont.

IMBROS, Ile de la Mer Egée , & voisine de la Chersonese.

LACÉDÉMONE, ou **SPARTE**, Capitale de la Laconie , dans la partie méridionale du Péloponnèse.

LEMNOS, Ile de la Mer Egée en tirant vers l'Hellepont.

LEUCADE, Ile presque adhérente au continent de l'Acarnanie , dans la Mer Ionienne , & ville de même nom , Colonie de Corinthiens.

MACÉDOINE, Royaume au nord de la Grèce ; & limitrophe de la Thessalie.

MAGNESIE, Ville maritime de la Thessalie, avec un district de même nom.

MARATHON, Bourg de l'Attique, en tirant vers la Mer qui sépare ce pays de l'Eubée, devenu fameux par la victoire remportée sur les Perses, la troisième année de l'Olympiade 72.

MASTYRE, Ville de Thrace, peu connue.

MÉGARE, Ville & République, ayant son district séparé de l'Attique, & limitrophe de Corinthe du côté de l'Isthme.

MESSENE, Capitale de la Messénie, contrée du Péloponnèse, au couchant de la Laconie.

METHONE, Ville de Macédoine, sur le Golfe Thermaïque au couchant.

MONT-SACRÉ, forteresse sur la Propontide ; entre la Chersonèse & Périnthe.

NAUPACTE, Ville d'Etolie, sur le Golfe Corinthiaque, appelée vulgairement *Lépante*.

NICÉE, Ville maritime des Locriens, près des Thermopyles.

OLYNTHE, Ville de Macédoine, au fond d'un Golfe nommé Toronaïque, près de Potidée.

ORCHOMENE, Ville de Béotie, célèbre par ses richesses, dans les premiers temps de la Grèce.

ORÉE, Ville du nord de l'Eubée, & maritime.

OROPE, Ville de Béotie, sur les confins de l'Attique, & voisine de la Mer.

PAGASES, Ville de Thessalie, au fond du Golfe Pélasgique, & qui fut le lieu d'embarquement des Argonautes.

PÉLOPONNÈSE, aujourd'hui *la Morée*, presque & partie méridionale de la Grèce, au continent de laquelle elle est jointe par l'Isthme, dont la largeur est de cinq milles, ou de moins de deux lieues. Le Péloponnèse renferme l'Achaïe, l'Ar-

golide, la Laconie, la Messénie, l'Elide, qui toutes bordent la Mer, & l'Arcadie, qui occupe le centre.

PHERES, Ville dans la plaine de Thessalie, au nord de la Phthiotide.

PHOCIDE, Pays de Grèce confinant à la Béotie d'un côté, & à la Thessalie de l'autre.

PIRÉE, le meilleur port d'Athènes, à quatre ou cinq milles de la Ville.

PLATÉE, Ville du midi de la Béotie, & sur les confins de Mégare, célèbre par la défaite de Mardonius & des Perses.

PORTHOS, lieu maritime de l'Eubée dans le voisinage d'Erétrie.

POTIDÉE, nommée depuis Cassandrie, Ville de Macédoine, à l'entrée de la presqu'île de Pallène, ayant le Golfe Thermaïque au couchant, & le Toronaïque au levant.

PYDNE, Ville de la Piérie sur le bord occidental du Golfe Thermaïque.

RHODES, Ile d'Asie, au midi de la Carie.

SCIATHE, Ile de la Mer Egée, vis-à-vis de Magnésie de Thessalie.

SERRHIE, Ville & promontoire de Thrace, au couchant de l'Hébre.

SPARTE, voyez **LACÉDÉMONE**.

THASE, Ile de la Mer Egée, près de la côte de Thrace.

THEBES, Capitale de la Béotie, & une des plus considérables Républiques de la Grèce.

THERMOPYLES, passage resserré entre le Mont-Œta & la mer, & qui du pays des Locriens & de la Phocide donne entrée dans la Thessalie.

THESPIE, Ville de Béotie, vers le Golfe Corinthiaque,

THESSALIE, pays de Grèce, entre les Thermopyles & le Mont-Olympe, qui en fait la séparation d'avec la Macédoine, & entre la mer & les montagnes du Pinde, qui bornent ce pays du côté de l'Épire.

THRACE, grand pays entre le nord & le levant à l'égard de la Macédoine, s'étendant jusqu'au Pont-Euxin & au Mont-Hœmus, & dans lequel les environs du fleuve Strymon étoient compris avant l'agrandissement de la Macédoine,





CATILINAIRES
DE
CICÉRON.

ARGUMENT

DES

CATILINAIRES.

*J*E suppose avec raison qu'il n'y a personne d'assez peu versé dans la connoissance de l'histoire Romaine , pour ne pas savoir ce que c'est que la Conjuration de Catilina. Je n'entrerai donc ici dans aucun détail , & il doit me suffire de toucher en peu de mots le sujet des quatre Harangues que Cicéron eut occasion de prononcer.

Il prononça la première dans le Sénat. Elle peut se réduire à deux propositions, qu'il n'entreprend pas de prouver séparément l'une après l'autre , mais qu'il ne perd jamais de vue.

I. Que Catilina étant convaincu au point qu'il l'est , d'avoir conspiré contre la République , il doit , & sans délai , s'éloigner de Rome.

II. Que le Consul , quoique bien fondé à décerner peine de mort contre Catilina , fait prudemment de consentir , & même de contribuer à son évasion.

Catilina, le jour même qu'il eut entendu le discours précédent, se déroba sur le soir pour aller joindre les troupes qu'il avoit ramassées dans l'Etrurie : & le lendemain Cicéron, haranguant le Peuple, fit voir,

I. Qu'il étoit avantageux que Catilina fût hors de Rome.

II. Que la République n'avoit point à redouter les forces de Catilina.

III. Que ceux de ses complices, qui étoient restés à Rome, devoient s'attendre, s'ils ne rentroient dans le devoir, aux peines dont ils étoient dignes.

De la seconde à la troisième Catilinaire, il s'écoula trois semaines, au bout desquelles Cicéron, ayant eu des preuves évidentes de la Conjuration, assembla le Peuple, pour lui apprendre,

I. Quelles étoient ces preuves, & comment il les avoit eues.

II. Quelles mesures le Sénat prenoit contre les Conjurés.

III. Que la découverte de ces preuves se devoit aux Dieux.

La quatrième Harangue fut prononcée deux jours après la troisième. Il s'agissoit

de savoir quelle seroit la peine des Conjurés. Les deux avis qui partageoient le Sénat, alloient, l'un à la mort, l'autre à une prison perpétuelle. Cicéron, avant que de prendre les voix, insinue,

I. Que de ces deux avis, le premier est le plus avantageux.

II. Que l'exécution, quoiqu'elle tire à de fâcheuses conséquences pour lui personnellement, ne l'effraye point.

Pour bien prendre l'esprit & le caractère de ces quatre Harangues, il faut distinguer celles qui s'adressent au Sénat, de celles qui s'adressent au Peuple. Car non-seulement les réflexions, mais les images, les figures qui étoient bonnes pour l'un de ces auditoires, n'auroient eu devant l'autre ni la même force, ni la même grace.

Au reste, quelque admirable que soit ici l'Orateur, nous devons encore de plus grandes & de plus justes louanges au bon citoyen, & à l'homme d'Etat, ou plutôt si nous parlons le langage de son temps, au Pere de la Patrie. On n'est point véritablement grand par les qualités de l'esprit, sans y joindre celles de l'ame. Personne, peut-être, ne les a si parfaitement

*réunies les unes & les autres que Cicéron :
& ce seroit fermer les yeux sur l'essentiel ,
que de borner notre admiration à l'élo-
quence incomparable de ce fameux Romain ,
sans l'étendre jusqu'aux sentimens ver-
tueux , dont il avoit le cœur pénétré.*

Avant que d'en venir aux Harangues ;
il fera bon de connoître Catilina. En
voici deux Portraits , dont l'un est fait
par Salluste , & l'autre par Cicéron lui-
même , long-temps après la mort de son
ennemi.



I.

L. Catilina (1) *nobili genere natus, fuit magnâ vi & animi & corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic ab adolescentia bella intestina, cædes, rapinæ, discordia civilis, grata fuere: ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, supra quàm cuiquam credibile est: animus audax, subdolanus, varius, cujuslibet rei simulator, ac dissimulator, alieni appetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus: satis* (2) *eloquentiæ, sapientiæ parum: vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.*

(1) *Sallust. Bell. Catil. cap. 5.*

(2) D'autres lisent, *loquentiæ*, qui ne signifie que facilité à parler. Voyez Aulu-Gelle, I, 15.

(3) C'est la traduction du P. Boulhours, dans ses *Pensées ingénieuses*, pag. 18.

II.

Habuit (4) *permulta maximarum non expressa signa, sed adumbrata virtutum. Utebatur hominibus improbis multis: & quidem optimis se viris deditum esse simulabat. Erant apud illum illecebræ libidinum multæ: erant etiam industriæ quidam stimuli, ac laboris. Flagrabant vitia libidinis apud illum: vigeant etiam studia rei militaris. Neque ego umquam fuisse tale monstrum in terris ullum puto, tam ex contrariis, diversisque inter se pugnantibus naturæ studiis,*

(4) *Orat. pro Cælio, 5 & 6.*

I.

Il avoit (3) l'ame forte & le corps robuste ; mais l'esprit méchant & mal-fait. Tout jeune qu'il étoit , il aimoit les troubles , les séditions & les guerres civiles. Il se plaisoit aux meurtres & au pillage ; & ce fut dans ces dérèglements qu'il passa les premières années de sa vie. Il supportoit la faim , le froid , les veilles au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. C'étoit un homme hardi , entreprenant , fourbe , grand imposteur , & capable , dans toutes les affaires , d'une profonde dissimulation ; avide du bien d'autrui , prodigue du sien , violent & emporté dans ses passions , ayant assez d'éloquence , peu de bon sens ; n'ayant que de vastes desseins , & ne se portant qu'à des choses extrêmes , presque impossibles , au-dessus de l'ambition & de la fortune d'un particulier.

II.

CATILINA , sans avoir de grandes & d'excellentes qualités , savoit en présenter l'apparence. Malgré ses liaisons avec un grand nombre de scélérats , il se donnoit pour être tout dévoué aux gens de bien. Son penchant le portoit au plaisir , & il n'en étoit pas moins capable d'application & de travail. Il se livroit à tout ce qu'inspire la volupté , & il aimoit en même temps les fatigues de la guerre. Non , je ne crois pas qu'il y ait eu dans le monde entier un pareil monstre , qui réunît en soi des inclinations si contraires , des

cupiditatibusque conflatum: Quis clarioribus viris quodam tempore jucundior? quis turpioribus conjunctior? Quis civis meliorum partium aliquando? quis tetrior hostis huic civitati? Quis in voluptatibus inquinatio? quis in laboribus patientior? Quis in rapacitate avarior? quis in largitione effusior? Illa verò in illo homine mirabilia fuerunt, comprehendere multos amicitia, tueri obsequio, cum omnibus communicare quod habebat, servire temporibus suorum omnium pecuniâ, gratiâ, labore corporis, scelere etiam si opus esset, & audaciâ: versare suam naturam & regere ad tempus, atque huc & illuc torquere, & flectere: cum tristibus severè, cum remissis jucundè, cum senibus graviter, cum juventute comiter, cum facinorosis audaciter, cum libidinosis luxuriosè vivere. Hac ille tam variâ, multiplicique naturâ, cum omnes omnibus ex terris homines improbos, audacesque collegerat; tum etiam multos fortes viros, & bonos specie quadam virtutis assimulatæ tenebat.



passions si peu compatibles. Fut-il jamais homme qui ait été tantôt plus goûté des gens de mérite, tantôt plus uni avec les plus décriés ? Quel meilleur citoyen dans un temps, & dans un autre quel ennemi plus furieux ? Quelle vie plus déréglée que la sienne, & dans les travaux quelle plus grande patience ?

Jusqu'où a-t-il poussé l'avarice dans ses rapines, & la prodigalité dans ses largesses ? Quelque chose d'étonnant, c'est le talent qu'il avoit pour se faire des amis, & pour les cultiver. Tout ce qui étoit à lui, n'étoit pas moins à eux. En toute rencontre il étoit prêt à les assister de sa bourse, de son crédit, de ses peines, & même de ses crimes, s'il en falloit. Habile à se plier & à se tourner comme il vouloit selon les circonstances, il étoit réservé avec les sérieux, gai avec les enjoués, grave avec les vieillards, complaisant avec la jeunesse, hardi avec les scélérats, débauché avec les libertins. Un caractère si compliqué, & qui se montrait sous des faces si différentes, non seulement attira de toutes parts à lui tout ce qui se trouvoit d'hommes pervers & audacieux, mais encore lui gagna beaucoup de très-honnêtes gens, éblouis par de faux dehors.



AVERTISSEMENT.

J'AI toujours cru que d'imprimer, comme on fait ordinairement, le Texte à côté de la traduction, c'étoit faire tort à l'Auteur, & au traducteur. Car, malgré qu'on en ait, les yeux ne font que se promener à droite & à gauche, de manière qu'on ne lit rien de suite, & que par conséquent on perd les vraies beautés de l'Eloquence, celles qui tiennent à l'ensemble.

Pour donner cependant toute sorte de facilités à ceux qui voudront quelquefois recourir de la Traduction au Texte, non-seulement je le fais mettre au bout du volume ; mais il y aura des chiffres à la marge, par lesquels on verra dans l'instant à quelles pages du François se rapportent les pages du Latin.





P R E M I E R E
CATILINAIRE,

*Prononcée dans le Sénat,
le 8 Novemb. 690.*

JUSQUES à quand enfin abuserez-vous ; CATILINA , de notre patience ? Avons-nous encore long-tems à être le jouet de votre fureur ? Quelles seront les ber-nes de cette audace effrénée ? Quoi ! de voir que la garde se fait toute la nuit , & sur le mont (1) Palatin , & dans tout Rome ; que le Peuple est saisi de crainte ; que tous les bons citoyens accourent en foule ; que le Sénat s'est assemblé dans un lieu (2) fortifié ; que nos seuls

(1) Rome fut d'abord bâtie sur le mont Palatin : & comme non seulement Romulus , mais Auguste & la plupart des Empereurs y ont ait leur séjour , le mot de Palais , *Palatium* , ous est venu de là , pour signifier une main de Roi , ou de Prince.

(2) Dans le Temple de Jupiter *Stateur* ,

regards vous apprennent ce que nous pensons de vous ; rien de tout cela ne fait impression sur votre esprit ? Vous ne sentez pas que vos desseins sont découverts ? Vous ne voyez pas que votre Conspiration , dès-là qu'elle est connue du Sénat , est comme enchaînée ? Pensez-vous que personne de nous ignore ce que vous avez fait la nuit dernière ; ce que vous fîtes la nuit précédente ; où vous vous êtes trouvé ; qui vous y avez

Mais que signifie ce titre de *Stateur* ? Il y a là-dessus deux opinions : celle de Tite-Live liv. I, chap. 12, & celle de Sénèque, *Des bienfaits*, liv. IV. chap. 7. *Sed nunc non erat his locus*. Car de vouloir, comme quelques-uns de nos Traducteurs en ont amené la mode, qu'à tout propos on fasse un étalage d'érudition ; c'est se moquer. A moins que des Remarques ne soient nécessaires & courtes, elles ne servent qu'à montrer la vanité du Scoliaſte , & qu'à détourner l'attention du Lecteur. Je n'ai pas employé ici la centième partie de celles que j'ai trouvées toutes faites dans les anciens commentaires : & j'en aurois employé bien moins encore , si je n'avois considéré que ce volume pourroit tomber entre les mains des jeunes gens, qui n'ont pas toujours la patience , ou la facilité de chercher dans les sources connues , un point d'Histoire, de Chronologie, ou de Géographie. Ceci soit dit une fois pour toutes.

appelés ; quelles mesures vous y avez prises ?

O temps ! O mœurs ! Le Sénat est informé de tous ces mouvements , le Consul les voit , & Catilina vit encore ! Il vit , que dis-je ? Il vient au Sénat , il assiste à nos délibérations , il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il destine à la mort. Et nous , gens courageux , pourvu que nous évitions ses coups , nous croyons que notre devoir est rempli !

Il y a long-temps , CATILINA , que le Consul devoit vous avoir fait traîner au supplice. Il y a long-temps que l'orage , dont nous sommes menacés , devoit avoir crevé sur vous. Car enfin , si l'illustre (3) Scipion , étant souverain Pontife , fit périr de son autorité privée l'un (4) des Gracques pour de légères en-

(3) *P. Corn. Scipio Nasica Serapio*. Quoique souverain Pontife , il est appelé ici homme privé , parce que le Sacerdoce n'étoit pas mis au rang des Magistratures.

(4) *Tiberius Gracchus*. J'évite les prénoms autant que je puis , parce qu'ils sont peu agréables en françois , sur-tout dans un discours oratoire. Il faut plus d'exactitude , quand on traduit un Historien.

Touchant la sédition de ce Gracchus , voyez Plutarque , Vie des Gracques ; & Florus , liv. III , chap. 14.

treprises contre la République : nous Consuls, souffrirons-nous Catilina, dont les projets sont de mettre à feu & à sang l'univers? Je trouverois dans un siècle plus éloigné, l'exemple (5) d'Ahala, qui, parce que Mélius vouloit introduire des nouveautés dans le Gouvernement, le tua de sa propre main. Telle fut, oui, telle fut la fermeté de nos peres, qu'ils faisoient moins de grâce à un mauvais citoyen, qu'à l'ennemi le plus cruel. Un décret du Sénat nous ordonne sévèrement de vous poursuivre : ni le Conseil ni l'autorité de cette auguste Compagnie ne manquent à la République : c'est nous, je le dis ouvertement, c'est nous Consuls qui lui manquons.

Opimius tenant autrefois le rang où je suis, reçut ordre du Sénat de prendre les précautions qu'il jugeroit nécessaires pour mettre la République en sûreté : & le jour même un autre (6) Gracchus, soupçonné de tramer quelque révolte, fut mis à mort, quoique le souvenir de

(5) *Caius Servilius Ahala*. Voyez ce fait dans Tite-Live, Décad. I, Liv. IV, ch. 14.

(6) *Caius Gracchus*, frere de ce Tibérius dont nous venons de parler. Voyez Plutarque, Vie des Gracques : & Florus, liv. III, ch. 15.

son pere, de son aïeul, de ses ancêtres, parlât en sa faveur. On fit subir le même sort à (7) Fulvius, qui avoit été Consul, & à ses enfants. Un semblable décret ayant été fait sous le Consulat de Marius, & de Valérius, l'exécution fut-elle retardée seulement d'un jour à l'égard du Tribun Saturninus, & du Préteur Servilius? Mais nous, déjà nous souffrons depuis (8) vingt jours, que l'autorité du Sénat languisse. Il nous a donné des ordres, mais que nous laissons inutilles dans nos Registres, comme une épée dans le fourreau. Par ces ordres, CATILINA, vous deviez à l'instant perdre la vie. Vous vivez cependant, & vous vivez, non pour vous corriger de votre audace, mais pour la redoubler.

(7) *Fulvius Flaccus*. A la fin de cette premiere Catilinaire, & dans la quatrieme, Cicéron parlant de lui, ne l'appelle que *Flaccus* : mais en ces deux endroits, de même qu'ici, je l'appellerai toujours *Fulvius*, afin de n'avoir point à varier. Il fut Consul en 620.

(8) Il n'y avoit que dix-huit jours, suivant la remarque d'Asconius. Mais ni les Orateurs ni les Poëtes ne sont obligés de supputer avec tant d'exactitude. Ils aiment les comptes ronds. *Rotundare numerum voluit*, dit ici Muret.

Pour moi; PERES (9) CONSCRITS, je me sens porté à la clémence. D'un autre côté aussi, nos périls étant si grands, je ne dois point mollir; & moi-même je me trouve déjà coupable de négligence & de lâcheté. Une armée ennemie campe dans les détroits de l'Etrurie; le nombre des rebelles augmente tous les jours; leur Général est dans l'enceinte de nos murs; il vient dans le Sénat même affronter nos regards; à toute heure, & jusques dans notre sein, il forme de nouveaux projets contre nous. Que dans l'instant je vous arrête, CATILINA, que je vous fasse périr: tout ce qu'il y a de bons citoyens me reprocheront, je crois, d'avoir été trop lent: & aucun d'eux, d'être trop sévère.

Mais ce qui devoit avoir été fait il y a long-temps, j'ai mes raisons pour le différer encore. J'attends qu'il n'y ait pas d'homme assez méchant, assez corrompu, assez semblable à vous, pour trou-

(9) Plusieurs de nos bons écrivains ont déjà employé ce mot, *Peres conscripts*. J'avoue qu'il ne s'entend pas trop en françois: mais sans nous embarrasser de l'étymologie, qui n'est pas même bien certaine parmi les auteurs latins, il nous suffit ici de savoir que c'est ainsi qu'on appeloit les Sénateurs,

ver que votre mort ne soit pas juste. Tant que vous aurez donc un partisan, vous vivrez : & vous vivrez , comme vous faites , assiégé de fortes & nombreuses troupes , par qui je préviendrai le moindre de vos attentats : il y aura , comme il y en a eu jusqu'à présent , des yeux & des oreilles , à qui , sans que vous puissiez vous en douter , rien n'échappera de toutes vos démarches.

Quel espoir , CATILINA , vous flatte-
roit encore , puisque la nuit même ne peut avec ses ténèbres nous cacher vos assemblées criminelles : puisque la voix de votre Conjuración a percé les murs où vous aviez cru la renfermer : puisque tout se découvre , tout éclate ? Renoncez , croyez-moi , à vos desseins. Que ces idées de meurtres & d'incendies vous sortent de l'esprit. On vous enveloppe de toutes parts : vos projets nous sont plus clairs que le jour : je vais ici vous en faire le détail.

Vous souvenez-vous de m'avoir entendu dire le vingt & un d'Octobre en plein Sénat , que le vingt-sept précisément , votre satellite Mallius , le ministre de votre fureur , se montreroit les armes à la main ? Avois-je de faux avis , non-

seulement d'un attentat si grand, si énorme, si incroyable : mais, ce qui est bien plus merveilleux, du jour arrêté ? Je dis encore dans le Sénat que les principaux de la République devoient être massacrés le vingt-huit du même mois. Ce jour-là en effet, beaucoup de Sénateurs, & des plus illustres, sortirent de Rome, moins pour se dérober à vos poignards, que pour déconcerter vos complots. Mais, consolé de leur retraite, pourvu, disiez-vous, que moi qui étois resté, je fusse égorgé : ne fûtes-vous pas, ce jour-là même, tellement investi de troupes, que ma vigilance fit avorter vos desseins ? Et quand vous comptiez de surprendre Préneste la nuit du premier de Novembre, ne trouvâtes-vous pas que je vous avois prévenu, & que rien ne manquoit à la sûreté de cette Colonie ? Tout ce que vous faites, tout ce que vous projetez, tout ce que vous avez dans l'ame, je l'entends, je le vois.

Avouez-nous enfin, où passâtes-vous la nuit d'avant-hier ? Vous allez voir que si le dessein de perdre Rome vous ôte le sommeil, l'envie de la sauver me permet encore moins de dormir. Je vous dis, & ce n'est point vous parler à mots couverts,

couverts, que la nuit d'avant-hier vous fûtes chez (1) Lecca : que là se rendirent plusieurs de vos complices..... Oseriez-vous le nier? Que ne répondez-vous? Je vous en convaincrâi, si vous le niez : car je vois dans le Sénat, des gens qui étoient de cette assemblée.

Où sommes-nous, ô Dieux immortels? Quelle ville habitons nous? Qu'est-ce que notre République? Parmi nous, PERES CONSCRITS, oui dans ce lieu auguste, le plus saint de l'univers, il y a des gens qui ont conspiré votre mort & la mienne, la ruine de Rome, & par conséquent celle du monde entier! Je les vois, moi Consul; je prends leur avis sur les affaires présentes; & au-lieu que je devois répandre leur sang, je ne flétris pas même encore leur nom.

Vous avez donc été cette nuit-là chez Lecca : vous y avez, CATILINA, partagé l'Italie en divers cantons : assigné à

(1) Il y a ici dans le Texte, *inter falcarios*, comme qui diroit, *dans le quartier, dans la rue des fourbisseurs*. C'est aujourd'hui une chose peu importante, que de savoir où la maison de Lecca étoit située. Mais il est bon de savoir, Salluste nous l'apprend, que Lecca étoit Sénateur.

chacun des conjurés son poste : choisis ceux qui resteroient ici, & ceux qui vous suivroient : marqué les quartiers de Rome, où l'on mettroit le feu. Vous avez dit que ce qui retardoit votre départ, c'est qu'on ne s'étoit pas défait encore de moi. Et là-dessus il s'est trouvé deux Chevaliers Romains, qui, pour vous tirer de cet embarras, vous ont promis que cette même nuit-là, un peu avant le jour, ils viendroient me poignarder dans mon lit.

A peine étiez-vous séparés que tout me fut rapporté. Je renforçai la garde de ma maison. Et quand parurent ceux qui venoient de votre part me saluer le matin, je leur fis refuser l'entrée. C'étoient à point nommé ceux qu'on m'avoit dit. J'avois même instruit du coup qu'ils méditoient, plusieurs personnes d'un rang distingué.

Ainsi, CATILINA, suivez votre plan. Partez enfin, les portes de Rome vous sont ouvertes, partez. Déjà l'armée de Mallius est dans l'impatience de posséder son Général. Faites-vous accompagner de tous vos partisans ; au moins du plus grand nombre ; purgez-en Rome. Je me verrai tranquille, quand nos murs

feront entre vous & moi. Vous ne sauriez plus être où nous sommes : non, CATILINA, non, je ne vous y souffrirai point.

On a bien des grâces à rendre aux Dieux immortels, & sur-tout à Jupiter (2) *Stateur*, le très-ancien Protecteur de cette ville, pour l'avoir déjà tant de fois dérobée aux fureurs d'un monstre si dangereux : il ne faut pas sans cesse risquer pour un homme seul, le salut public.

Tant que j'ai été simplement Consul désigné, j'ai su, CATILINA, me défendre de vos pièges par moi-même, & sans me faire accompagner de gardes. A la dernière assemblée qui se tint pour l'élection des Consuls, quand vous eûtes la pensée d'assassiner dans le Champ de Mars, & vos compétiteurs & moi; je n'employai contre vous que le secours de mes amis, j'évitai l'éclat. Toutes les fois, en un mot, que j'ai été personnellement votre objet, je ne vous ai opposé que mes propres forces : me doutant bien pourtant que ma perte seroit

(2) Touchant ce surnom de *Stateur*, donné à Jupiter, j'ai renvoyé à Tite-Live & à Sénèque, ci-dessus pag. 210.

fatale à l'Etat. Mais aujourd'hui ; c'est l'Etat lui-même que vous attaquez ouvertement : vous en voulez à nos temples , à nos maisons , à nos vies ; & de toute l'Italie , vous ne prétendez en faire qu'une affreuse solitude.

Puis donc que je n'ose encore suivre une maxime , qui fut toujours regardée comme essentielle dans notre Gouvernement , toujours suivie par nos ancêtres : je prendrai un autre parti , moins sévère , mais plus avantageux. Car enfin , si je vous livre au supplice , toute la troupe de vos confédérés nous demeure. Mais si vous partez , comme il y a long-temps que je vous y exhorte , ils vous accompagneront ; & Rome n'en sera plus infectée.

Quoi ! ce que vous aviez résolu de vous même , CATILINA , balancez-vous à le faire par mes ordres ? Le Consul vous enjoint de sortir de Rome à titre d'ennemi. Vous me demandez si c'est un exil dans les formes ? Je ne vous (3)

(3) Aussi n'étoit-il pas permis d'exiler un citoyen. Mais il y avoit d'autres peines imposées par la Loi pour quelque crime que ce fût ; & le coupable étoit maître de préférer l'exil à la peine que la Loi lui imposoit. Voyez Cicéron *pro Cæciis* 74 , ch. xxxiv.

exile point ; mais de vous-même , si vous me voulez croire , exilez-vous.

Quel agrément pouriez-vous , en effet , vous promettre dans une ville , où , à vos complices près , il n'y a personne qui ne vous craigne , personne qui ne vous haïsse ? Par quel endroit ne vous êtes-vous pas deshonoré ? Quelle infâme réputation n'avez-vous pas ? Vos yeux livrés à la volupté ; vos mains au parricide ; toute votre personne à toute sorte de crimes. Où est , de tous les jeunes gens pris dans vos filets à l'amorce du plaisir , où est celui dont les violences , dont les impudicités ne vous aient pas eu pour ministre & pour guide ? Tout récemment encore , devenu veuf , n'avez-vous pas , à un premier crime , ajouté un autre crime (4) qui passe toute croyance , mais que je tais volontiers , & qu'il faudroit ensevelir dans un silence éternel , pour laisser ignorer qu'une action si horrible ait été commise dans Rome , & commise impunément ? Je ne dis rien

(4) *Vel quòd filiam occiderit , ut est apud Sallustium : vel quòd filiam suam , ex adulterio , susceptam , in matrimonium duxerit ; quod ei objicit Cicero in Oratione quam habuit in Toga candida.*
MURETUS.

K. iij

de l'état où vos dettes vous ont réduit : les Ides prochaines (5) vous l'apprendront. Je passe tout ce qui n'intéresse que votre honneur, tout ce qui ne regarde que l'ignominie, l'opprobre de vos affaires domestiques ; & je m'attache à ce qui concerne le salut de l'Etat, la vie de tous les Romains.

Pouvez-vous donc souffrir la lumière, & respirer le même air que nous, n'ignorant pas que de tous les Sénateurs il n'en est point qui ne sache, que le dernier jour de Décembre, sous le Consulat de Lépidus & de Tullus, vous portiez un poignard aux Comices : que là, & les Consuls, & les principaux de la République, devoient être assassinés par vos confédérés : & que leur salut en cette occasion fut l'effet, non point de votre repentir, non point de votre timidité, mais de la fortune qui protège l'Etat ?

(5) Les Ides de Novembre tomboient le treize de ce mois ; & par conséquent, cette oraison ayant été prononcée le huit, Catilina ne se voyoit plus que quatre jours devant lui pour se préparer à compter avec les usuriers, qui lui avoient prêté de l'argent. Voyez les Commentateurs d'Horace, sur ce vers. *Epod. 11, 69. Omen relegit Idibus pecuniam.*

Passons ce fait-là : aussi-bien est-il assez connu ; & il y en a d'autres plus récents. Combien de fois, & depuis que je fus nommé au Consulat, & depuis que je l'exerce, me suis-je vu en butte à vos coups ? Combien de fois, & avec quelles précautions, ai-je évité des pièges si adroitement tendus, qu'ils paroissent inévitables ? Vous n'entreprenez, vous n'exécutez, vous ne méditez rien, dont je ne sois informé dans le moment : & cependant toujours les mêmes projets, toujours de nouveaux efforts. Votre poignard, combien de fois vous l'a-t-on arraché ? Combien de fois, par je ne sais quel hasard, vous est-il tombé des mains ? Vous ne sauriez cependant vous en dessaisir, & il semble que vous l'ayez voué à je ne sais quelle divinité, qui vous oblige d'en percer le sein d'un Consul.

A ce moment même, quel état que le vôtre ? Je vous en parle, non pas avec l'animosité, qui me conviendrait ; mais avec des sentiments de pitié, que vous ne méritez point. Tout-à-l'heure vous êtes venu au Sénat : dans une assemblée si nombreuse, où vous avez tant d'amis, tant de parents, quelqu'un vous

a-t-il salué ? Si c'est-là un affront , qui , avant vous , ne se fit jamais à personne , attendez-vous qu'on s'explique à haute voix ? Rien de si fort contre vous , que ce silence qu'on a gardé. Et d'où vient qu'à votre arrivée , pas un Sénateur n'a voulu être assis près de vous ? Quand vous avez pris place , vous avez vu s'éloigner tous ces anciens Consuls , dont vous aviez tant de fois conspiré la mort.

Quel effet une aversion si marquée fait-elle donc sur vous ? Pour moi , certainement , si je me voyois redouté de mes esclaves au point que vous l'êtes de tous les Romains , je crois que j'abandonnerois ma maison ; & vous ne croyez pas , vous , devoir abandonner Rome ? Si je me voyois suspect & odieux à tous nos Citoyens , quelque innocent que je fusse au fond , j'aimerois mieux renoncer à les voir , que de soutenir leurs regards pleins de courroux : & vous qui savez avoir depuis long-temps par vos crimes , mérité leur haine , & la haine la plus juste , vous continuez à vouloir encore les aigrir par votre présence ? Si votre pere , si votre mere vous haïssoient , vous craignoient , &

qu'il ne vous restât aucun moyen de regagner leur amitié, ne vous éloigneriez-vous pas de leurs yeux? Or la Patrie, qui est notre mere commune, vous hait, vous craint, & depuis long-temps est convaincue que vous méditez sa perte. Vous n'aurez donc, ni respect pour son autorité, ni soumission à ses volontés, ni crainte de ses châtimens?

Ainsi vous parleroit-elle, si elle vous faisoit entendre sa voix.

» Point de crimes depuis tant d'an-
 » nées, point de forfaits, dont vous
 » n'avez été, ou l'auteur, ou le com-
 » plice. Vous avez vous seul impuné-
 » ment & librement assassiné nombre de
 » citoyens, pillé & saccagé les alliés.
 » Vous n'avez pas seulement enfreint
 » les lois, mais vous êtes venu à bout
 » d'anéantir les poursuites de la Justice.
 » Tous ces désordres que je n'aurois
 » point dû souffrir, je les ai pourtant
 » soufferts avec le plus d'indulgence qu'il
 » m'a été possible. Mais de me voir à
 » cause de vous en de continuelles alar-
 » mes, de frémir sans cesse au nom de
 » Catilina, & de vous trouver à la tête
 » de toutes les entreprises qui se font
 » contre moi, ma patience est outrée.

» Retirez-vous donc , afin que si mes
» craintes sont bien fondées , votre dé-
» part fasse ma sûreté ; & que si elles
» sont vaines , j'en sois délivrée une
» bonne fois.

Ainsi , dis-je , vous parleroit la Pa-
trie : & ne devriez-vous pas vous ren-
dre à ses volontés ; fût-elle hors d'état
de vous y contraindre ?

Mais vous-même , pour vous purger
de tout soupçon , n'avez-vous pas cher-
ché à vous mettre chez quelque per-
sonne , qui pût répondre de vos démar-
ches ? Rebuté par Lépulus , que vous
aviez d'abord prié de vous recevoir , vous
eûtes le front de venir me demander à
moi-même , si je voudrois bien vous
garder chez moi ? Je vous répondis que
n'étant pas trop en sûreté avec vous dans
une même ville , je me garderois bien
de vous avoir sous un même toit. Vous
eûtes recours au Préteur Métellus , qui
vous refusa pareillement. Delà vous al-
lâtes enfin à votre ami Marcellus , ce
grand homme (6) de bien : & vous
comptiez , sans doute , qu'il ne manque-
roit , ni de vigilance pour vous garder ,

(6) Quintilien , liv. 1^{re} , chap. 2 , parlant de
l'Ironie , rapporte cet exemple.

ni d'adresse pour découvrir vos desseins, ni de courage pour s'y opposer. Hé quoi ! un homme qui sent qu'il a besoin d'être gardé, est-il bien éloigné de mériter la prison & les fers ? Puisque vous ne sauriez plus couler ici vos jours tranquillement, hésitez-vous à vous enfuir dans quelque coin du monde, où la solitude vous dérobera aux supplices, dont vous êtes si justement menacé ?

Prenez, me dites-vous, l'avis du Sénat : & s'il m'exile, j'obéirai.

Non, je n'aimerois point à vous attirer une condamnation expresse : il y auroit à cela une dureté qui me répugne : mais en prenant un autre biais, je vous ferai concevoir la pensée du Sénat. *Partez, CATILINA, mettez fin à nos alarmes : si vous attendez qu'on ait proféré le mot d'exil, on le profère : partez.*

Hé bien, remarquez-vous le silence de tout le Sénat ? Il acquiesce, il se tait. Pourquoi attendre qu'il parle, qu'il commande, puisque son silence en dit assez ? Si j'avois tenu le même discours au jeune & vertueux Sextius, ou à l'illustre (7) Marcellus : j'aurois vu le Sé-

(7) On voit assez que ce Marcellus n'est pas celui dont il est parlé dans la page précé-

nat, dans ce Temple même, s'élever avec indignation contre moi, tout Consul que je suis; il auroit eu raison. Mais sur votre sujet, CATILINA, le Sénat en se taisant, approuve; en acquiesçant, il commande; en ne disant mot, il prononce hautement votre arrêt.

Tel est donc l'avis, non-seulement de ces Sénateurs, dont vous feignez de révéler l'autorité, prêt à répandre leur sang: mais encore de tous ces illustres Chevaliers Romains, & de tous ces généreux citoyens, qui environnent le Sénat. Vous êtes témoin de leur affluence, & de leur zèle: vous avez entendu, il n'y a qu'un moment, leurs clameurs: j'ai eu peine jusqu'ici à les empêcher d'assouvir sur vous leur colère, & cependant si vous quittez Rome, je me fais fort d'obtenir qu'ils vous accompagnent par honneur jusqu'aux portes.

Je parle en vain. Quelle espérance y a-t-il, que rien vous ébranle? que jamais vous changiez? que vous puissiez vous résoudre à vous enfuir, à vous exiler de vous-même? Veuillent les dente. C'est ici celui pour qui Cicéron, dix-sept ans après, fit une si belle harangue devant César.

Dieux immortels vous en inspirer la pensée.

Je vois bien pourtant , que votre exil , si on le regarde comme une suite du discours que je vous tiens , me suscitera tôt ou tard une foule d'ennemis. Peut-être attendront-ils à se déclarer , que l'idée de vos crimes ne soit plus si présente. Quoi qu'il en soit , pourvu que la République ait été mise en sûreté , je me consolerais de toute disgrâce , qui ne tombera que sur moi.

Mais non , ne nous flattons point que vos désordres vous fassent horreur ; que la rigueur des lois vous intimide ; qu'en faveur des conjonctures où se trouve l'Etat , vous cédiez. Jamais l'honneur , jamais la crainte , jamais la raison ne put rien sur vous.

Partez donc , je vous le répète. Car si je suis votre ennemi , comme vous le publiez , votre exil vous vengera. Quand il sera connu pour être l'ouvrage du Consul , j'en deviendrai odieux , & j'aurai peine à ne pas succomber sous le poids de l'indignation publique. Ou si , au contraire , vous aimez mieux travailler à la gloire de mon nom , partez avec tous vos complices ; rendez-vous au

Camp de Mallius; soulevez tout ce qu'il y a de mauvais citoyens; séparez-vous des bons; déclarez la guerre à votre patrie; faites gloire d'un brigandage impie; & qu'il paroisse que vous avez été non point banni par le Consul, mais appelé par vos partisans.

Qu'est-il besoin de vous y exhorter? puisque déjà vous avez fait partir des gens armés, qui vous attendent (8) sur votre route : puisque déjà vous avez pris jour avec Mallius : puisque déjà vous avez fait partir avant vous cet Aigle (9) d'argent, qui, je l'espère, vous fera fatal, & à vous, & à tous les vôtres. Il avoit, cet Aigle, ses autels sacrilèges dans votre maison. Pourriez-vous plus long-temps vous voir éloigné d'une Divinité, à qui, sortant de chez vous pour quelque assassinat, vous aviez cou-

(8) Il y a dans le Latin, *ad forum Aurelium*, mais comment le dire en François, d'une manière qui ne blesse pas l'oreille? Il est vrai qu'en traduisant un Historien, il faudroit l'exprimer, de quelque manière que ce fût. Mais en traduisant un Orateur, la satisfaction de l'oreille est préférable à cette exactitude servile, quand il s'agit d'une légère circonstance, dont l'omission ne gêne rien.

(9) Espece d'étendart. Voyez Dion, liv. 40.

tume d'adresser vos hommages ; & dont les autels tant de fois furent encensés de cette main impie , que vous alliez incontinent plonger dans le sang de nos citoyens.

Vous irez donc enfin où d'impétueux & d'aveugles desirs vous entraînoient depuis long-temps. Cette démarche, loin de vous attrister , vous comble de joie. Vous étiez né pour ce dernier crime ; vos anciennes habitudes vous y ont préparé ; la fortune vous en offre l'occasion. Jamais vous n'aimâtes le repos, ni même la guerre , à moins qu'elle ne fût criminelle. Vous avez trouvé à vous faire une troupe de scélérats , qui se voient sans bien , sans ressource. Quel charme pour vous que leur société ! De quelles délices vous y allez regorger ! Quelle douceur , de ne voir , de n'entendre pas un homme de probité , dans une si nombreuse compagnie ! Apparemment ces laborieuses veilles , que vous supportiez , tantôt pour commettre des actions de brigand & d'assassin ; tantôt pour tendre des pièges au sommeil d'un mari ; apparemment , dis-jé , ces travaux que l'on vante en vous , étoient des préparations au genre de vie que vous em-

brassez. Vous avez où faire preuve de ce grand courage à souffrir la faim, le froid, une extrême disette; & vous y succomberez dans peu.

Au moins en vous faisant exclure du Consulat, ai-je gagné que la République seroit exposée, non pas aux violences d'un Consul, mais aux vains efforts d'un banni : & que dès-lors votre entreprise passeroit, non pour une guerre, mais pour l'attentat d'un brigand.

Pour aller maintenant, PERES CONSCRITS, au-devant des plaintes que la Patrie auroit lieu, ce semble, de former contre moi : je vous prie de redoubler ici votre attention, & de conserver le souvenir de ce que je vais dire. Supposons que la Patrie, qui m'est plus chère mille fois que la vie même; supposons que toute l'Italie, que la République entière m'adresse à moi ce discours.

» Que faites-vous, Cicéron ? Un
» homme qui vous est connu pour l'en-
» nemi de l'Etat, qui va se mettre con-
» tre nous à la tête d'une armée, qui
» déjà est attendu dans le camp en-
» nemi, qui est l'auteur & le chef d'une
» conspiration, qui souleve, qui enrôle
» esclaves & citoyens : vous, instruit

de tout cela, vous souffrirez qu'il se « retire tranquillement, & de maniere à « faire dire, non que vous l'avez chassé « de Rome ; mais que vous lui avez « donné les moyens de s'y introduire « plus sûrement ? Pourquoi ne pas le « charger de chaînes ? Pourquoi ne pas « le faire traîner au supplice ? Pourquoi « ne pas l'immoler ? Qu'est-ce qui vous « retient ? est-ce la coutume de nos « ancêtres ? Mais parmi eux il s'est vu « souvent de simples particuliers, qui, « de leur autorité privée, ont fait mou- « rir de pernicious citoyens. Seroient-ce « les lois, qui concernent la punition « des citoyens Romains ? Mais dans « Rome, tout citoyen qui se révolte, « fut toujours censé déchu de ses droits. « Craignez-vous les reproches de la « Postérité ? Mais la crainte d'être blâ- « mé, ou la vue de quelque autre dan- « ger que ce soit, vous fera-t-elle né- « gliger la vie du peuple Romain ? Ah ! « ce seroit bien reconnoître les graces « qu'il vous a faites, en vous élevant « de si bonne heure au pouvoir suprê- « me, après vous avoir fait passer par « tous les degrés d'honneur, vous qui « n'êtes connu que par vous personnel- «

» lement , & qui ne tirez aucun éclat de
» vos ancêtres. D'ailleurs , si les juge-
» ments du Public vous épouvantent ,
» croyez-vous qu'à être fermé & sévère ,
» vous risquiez plus qu'à prévariquer
» par foiblesse & par lâcheté ? Quand
» la guerre désolera l'Italie , quand nos
» villes seront au pillage , quand le feu
» consumera nos maisons , est-ce qu'alors
» vous ne serez pas la victime d'un res-
» sentiment général » ?

A ces plaintes sacrées de la République , & à tous ceux qui pensent ainsi , je réponds en peu de mots. Si j'avois cru , PERES CONSCRITS , que le meilleur parti à prendre dans les conjonctures présentes , ce fût de faire mourir Catilina , je n'aurois pas laissé une heure de vie à ce gladiateur. Car enfin , puisque de grands hommes & de très-illustres citoyens n'ont point souillé leur mémoire , mais l'ont bien plutôt ennoblie , par le sang qu'ils ont répandu , & de Saturninus , & des Gracques , & de Fulvius , & de quantité d'autres plus anciens : je n'avois pas à craindre , certainement , que la mort d'un parricide indignât contre moi la Postérité ; & quand même j'aurois eu tout sujet de m'y attendre , mon senti-

ment fut toujours que des plaintes uniquement fondées sur ce que nous avons fait notre devoir, ne sont pas des plaintes, mais des éloges.

Une réflexion que j'ai faite, c'est que divers Sénateurs, ou ne voient pas, ou affectent de ne point voir nos dangers; que leurs timides avis ont nourri les espérances de Catilina; que leur incrédulité a fortifié sa conjuration naissante; & que leurs sentiments ont influé, non-seulement sur ceux qui ont de mauvaises intentions, mais encore sur ceux qui savent peu les affaires. Or, si j'en usois ici à la rigueur, ils me traiteroient de cruel & de tyran. Au-lieu que si Catilina, suivant son projet, se rend au Camp de Mallius : alors les moins éclairés seront convaincus qu'il y a une conspiration, & les plus méchants, contraints de l'avouer.

J'ai compris d'ailleurs, que la mort toute seule n'eût fait que pallier le mal pour un temps, & ne l'eût pas guéri pour toujours. Que s'il quittoit Rome, s'il étoit suivi de ses partisans, & s'il rassembloit de toutes parts au même endroit tous les factieux, non-seulement nous étoufferions cette peste, dont les

progrès font déjà si grands ; mais nous arracherions jusqu'à la racine, jusqu'au germe de tous nos maux. Car, PERES CONSCRITS, il y a long-temps que cette conjuration se trame : mais la fureur, l'audace, toute sorte de crimes font venus, je ne fais comment, à maturité sous mon Consulat. En se barrant à faire périr le Chef de ces brigands, peut-être suspendroit-on pour un peu de temps nos peines & nos craintes : tandis que le danger, toujours le même, se renfermeroit dans les veines & dans les entrailles de la République. Comme des malades qui ont une fièvre violente, semblent d'abord s'être soulagés en buvant de l'eau froide dans le fort de l'accès, & que par-là ils s'attirent un redoublement plus fâcheux : de même, quand le supplice du Chef nous auroit donné quelque relâche, si le reste des conjurés lui survit, nos maux ne feront que croître.

Que les pervers se retirent donc. Que séparés des bons, ils fassent un corps à part. Qu'ils mettent, comme je l'ai dit souvent, les murs de Rome entre eux & nous. Qu'ils cessent de tendre des pièges au Consul jusque dans sa maison ;

d'entourer le tribunal du Préteur ; de venir avec des poignards au Sénat ; de préparer (1) des torches pour nous brûler. Qu'enfin on lise sur le front de tout citoyen, les sentiments qu'il a pour la Patrie.

Je vous annonce, PERES CONSCRITS, & reposez-vous-en sur l'attention des Consuls, sur l'autorité de cet auguste Corps, sur la valeur des Chevaliers Romains, sur le zele unanime de tous les fideles citoyens : je vous annonce qu'au départ de Catilina, tous ses desseins vont être découverts, manifestés, renversés, punis.

Avec de tels présages, CATILINA, partez, & faites-nous une guerre sacrilege, dont l'issue sera le salut de la République, votre perte assurée, & la ruine entiere de tous ceux que le crime, que le parricide vous associe.

O vous, dont le culte fut établi par Romulus, & sous les mêmes auspices que cet Empire ! vous, à qui le nom de *Stateur* n'est pas donné en vain ! Protégez vos autels, Jupiter ! Protégez

(1) Il y a dans le Texte, *Malleolus & faces*. Ces *malleoli* étoient une sorte de machine dont la description se trouve dans Ammien Marcellin, liv. 23, ch. 10.

238 *PREMIERE CATILINAIRE:*

les temples des Dieux, les murs de Rome;
nos maisons, nos vies, nos biens: & fai-
tes que tous ces brigands, dont le détesta-
ble complot a pour but d'exterminer les
bons citoyens, d'anéantir la Patrie, de sac-
cager l'Italie, soient livrés avec leur Chef
aux plus cruels supplices, & pendant leur
vie, & après leur mort.





S E C O N D E C A T I L I N A I R E

*Prononcée devant le Peuple,
le 9 Novembre 690.*

VOUS n'avez plus, ROMAINS, au milieu de vous, cet audacieux, ce furieux Catilina, qui ne respiroit que le crime, qui tramoit la ruine de la Patrie, qui menaçoit de mettre tout à feu & à sang. Je lui ai tenu un discours, qu'il a regardé, ou comme un commandement de partir, ou comme une permission de se retirer, ou comme (1) nos derniers

(1) On prétend que c'étoit l'usage d'accompagner jusqu'aux portes de Rome un citoyen qui alloit en exil; & c'est ici ce que la phrase latine paroît signifier. Il y a dans la suivante, quatre mots presque synonymes, *abiit, excessit, evasit, erupit*, dont la version littérale ne pourroit avoir ni la même vivacité, ni le même agrément. Voilà le cas où il faut qu'un Traducteur s'applique cette importante règle d'Horace, & *quæ desperat tractata nitefcere posse, relinquit*.

adieux. Il est parti enfin, il a pris la fuite. Vous ne renfermez plus dans l'enceinte de vos murs, le monstre qui travailloit à les abattre. Voilà l'unique Chef de cette guerre intestine, vaincu sans bruit, sans résistance. On n'aura plus à redouter ce poignard, qui nous poursuivoit au Champ de Mars, sur la place, dans le Sénat, dans l'intérieur même de nos maisons. Hors de Rome, Catilina est hors d'état de nuire. Il n'est plus qu'un ennemi déclaré, contre qui, sans que personne s'y oppose, nous avons droit d'en venir à la voie des armes. Pour le dérouter, pour le dompter pleinement, il n'a fallu que le forcer à lever l'étendart de son brigandage.

Quelle pensez-vous qu'ait été sa douleur, de quitter Rome sans l'avoir réduite en cendres; d'y laisser encore des citoyens, sans les avoir passés au fil de l'épée; de voir que nous lui avons arraché le fer d'entre les mains, avant qu'il l'ait teint de notre sang?

Toutes ses entreprises sont anéanties, toutes ses espérances confondues : & sans doute que ses regards se tournent souvent vers la proie qu'il a manquée; vers Rome qu'il se flattoit d'engloutir, mais
que

que je crois bien charmée d'avoir jeté hors de ses entrailles un si dangereux poison.

Que si pourtant il se trouve des citoyens zélés, tels qu'ils auroient dû être tous, qui jugent que j'aye eu tort de ne pas arrêter Catilina, & que mal à propos je triomphe ici de son évasion : sachez, ROMAINS, que ce n'est point ma faute, mais celle des conjonctures où je me voyois. Oui, il falloit depuis long-temps, je l'avoue, lui avoir fait subir les plus rigoureux supplices ; & je fais que l'exemple de nos ancêtres, que le devoir de ma charge, que le bien public l'auroit exigé de moi. Mais combien vous figurez-vous qu'il y avoit de gens qui n'ajoutoient pas foi à mon rapport ? Combien, qui, pour n'être point assez éclairés, n'en sentoient pas les conséquences ? Combien, qui cherchoient encore à défendre l'accusé ? Combien, qui, scélérats eux-mêmes, tâchoient de le servir ? Je lui aurois cependant ôté la vie, & il y a long-temps, au hasard de voir ma conduite blâmée, au hasard même d'y périr, si j'avois cru que sa mort vous eût mis en sûreté. Mais quelque juste qu'elle fût ; si

je l'avois ordonnée avant que son crime fût notoire, j'allois par-là soulever contre moi une infinité de personnes qui m'auroient mis hors d'état de poursuivre ses complices. J'ai donc voulu amener les choses au point que Cœlina étant reconnu incontestablement pour ennemi, vous pussiez ouvertement le combattre.

Or jugez, ROMAINS, si je le trouve bien à craindre dehors, puisque c'est pour moi une peine qu'il ne soit pas sorti mieux accompagné. Plût aux Dieux qu'il eût emmené avec lui toute sa suite ! Car que nous a-t-il emmené ? Un Tongillus, à qui dès l'enfance il s'étoit (2) prostitué. Un Publicius, un Munatius, dont les dettes, contractées au cabaret, n'eussent pu causer de mouvement dans l'Etat. Mais quels hommes nous a-t-il laissés ? Et qui ne seroit effrayé de leurs dettes, de leur crédit, de leurs alian-

(2) Pour entendre ainsi, *quem amare in prætecta calumnia cæperat*, il faut regarder le mot *calumnia*, comme étant de trop dans cette phrase. C'est en effet l'un des partis que Muret propose ; mais en avouant qu'il n'y a rien de certain à dire là-dessus. J'ai rapporté dans le Cicéron de M. le Dauphin, les autres conjectures des Critiques, qui ont cherché à éclaircir ce passage.

ces? J'ai le dernier mépris pour une armée, où il n'y aura que vieillards réduits au désespoir, que paysans conduits par un esprit de libertinage, que dissipateurs, que banqueroutiers, à qui, je ne dis pas seulement la lueur de nos armes, mais un simple édit du Préteur feroit prendre la fuite. Tiendront-ils, & contre nos légions Gauloises, & contre les milices commandées par Méréllus, soit dans le Picentin, soit dans la contrée (3) des Gaulois; & contre les recrues que nous faisons tous les jours? Mais ceux que je crains, ce sont ces hommes parfumés, & couverts (4) de pourpre, que je vois à toute heure voltiger dans nos Places, assiéger l'entrée du Sénat, paroître même dans cette auguste assemblée. Je souhaiterois que Catilina les eût dans son Camp: & jusqu'à ce qu'ils y soient, ce n'est pas au-

(3) *Ager Gallicus*, aujourd'hui la *Lombardie*, mot qui m'a paru trop récent, pour entrer dans une traduction, où il faut, autant que cela se peut, conserver les noms de l'ancienne Géographie.

(4) Il n'y avoit guère que les Sénateurs & les Chevaliers, à qui la pourpre fût permise, mais avec des différences, où il n'est pas nécessaire que j'entre ici.

dehors, songez-y bien, c'est au-dedans qu'il faut chercher l'ennemi.

Je les crois d'autant plus formidables, qu'ils me savent informé de leurs mauvais desseins, & ne s'en alarment pas. Oui, je fais à qui l'on a donné pour son partage l'Apulie; à qui l'Etrurie; à qui le Picentin; à qui la contrée des Gaulois; à qui la commission de brûler Rome, & d'égorger les habitants. Je fais toutes les mesures que les Conjurés prirent dans leur dernière assemblée nocturne. Hier j'en rendis compte au Sénat. Ils ne l'ignorent point. Catilina en fut lui-même si fort effrayé, que d'abord il disparut. Et ceux-ci qu'attendent-ils donc? ils seroient dans une erreur bien grossière, s'ils comptoient que j'aurai toujours la même indulgence. J'ai réussi à ce que je voulois : à vous convaincre tous qu'il y a une conjuration : si ce n'est qu'on veuille dire que ceux qui marchent sur les traces de Catilina, ne se proposent point le but de Catilina. Il n'est donc plus temps de pencher vers la douceur : il faut un procédé rigoureux. Qu'ils se retirent, je le veux bien, & c'est toute la grâce que je puis encore leur faire. Qu'ils ne laissent point

languir Catilina en leur absence. Je leur dirai quelle route il prend : il va par la voie *Aurelia* : pour peu qu'ils se hâtent, ils le rejoindront sur le soir. Quand cet égoût ne nous infectera plus, heureuse alors, heureuse la République ! Par l'éloignement seul de Catilina, elle me paroît avoir déjà repris vigueur,

Peut-on, en effet, imaginer quelque crime, qui ne lui fût point venu dans l'esprit ? Y a-t-il dans toute l'Italie un empoisonneur, un gladiateur, un brigand, un assassin, un parricide, un faussaire, un fourbe, un débauché, un libertin, un adultere, une femme perdue, un corrupteur de jeunes gens, & pour tout dire enfin, un scélérat, de quelque espèce que ce soit, qui ne convienne d'avoir été intimement lié avec lui ? Quel meurtre s'est fait sans lui depuis quelques années ? quelle prostitution, dont il n'ait pas été le ministre ? Pour séduire de jeunes hommes, quel suborneur eut jamais ses talents ? Plein lui-même d'un amour infâme pour quelques-uns, & servant les autres dans leurs plus honteuses débauches ; promettant à ceux-ci de les rendre lucratives, & faisant naître à ceux-là, non-seulement le

désir , mais les moyens d'abrégér les jours de leurs peres. Aussi voit-on que dans un moment il est venu à bout d'attrouper une étonnante quantité de scélérats , tant de la ville que de la campagne. Pas un homme obéré , ni dans Rome , ni dans le moindre coin de l'Italie , qu'il n'ait engagé dans cette incroyable conspiration.

Admirez comment il réunit (5) les goûts qu'on croiroit incompatibles. Parmi les Gladiateurs les plus déterminés , pas un qui ne se dise de ses amis : & parmi les Comédiens les plus libertins , pas un qui ne se vante d'avoir vécu avec lui , comme avec son égal , à-peu-près. Voilà quelles sortes de gens lui ont fait la réputation d'homme endurci à la fatigue ; & cela sur ce que dans le cours de ses voluptés , de ses brigandages , il a eu occasion d'apprendre à braver le froid , la faim , la soif , les veilles : faisant servir à d'infâmes débauches , & à une audace criminelle , les ressources données à l'homme pour se porter au travail & à la vertu.

O ! si tous ses partisans le rejoignoient ;

(5) Voyez son Portrait ci-dessus , page 205 , & 207.

si cette foule de scélérats quittoit Rome ; quelle félicité pour cette ville ! quelle gloire pour mon Consulat ! ils ne mettent plus de frein à leur licence ; ils ne renferment plus leurs attentats dans les bornes de l'humanité ; ils n'ont dans l'esprit que meurtres, que rapines, qu'incendies. Ils ont absorbé leur patrimoine ; ils n'ont plus ni biens, ni crédit ; & cependant, comme s'ils étoient dans leur abondance d'autrefois, ils conservent leurs mêmes passions. Encore faudroit-il les tolérer, quoiqu'il n'y eût rien de bon à espérer d'eux, si nous ne trouvions à redire dans leur conduite, que l'intempérance, le jeu, & les femmes. Mais souffrira-t-on (6) que des misérables, abrutis par la crapule, dressent perpétuelle-

(6) *Que des lâches dressent des embûches à des hommes très-courageux, des insensés à des hommes très-sages, des ivrognes à des gens sobres, ceux qui dorment à ceux qui veillent ?* Voilà le Texte rendu littéralement. Mais des figures trop marquées ne réussissent pas toujours en françois. Jamais le Traducteur ne se trouve dans cet embarras avec Démosthène, à ce qu'il me semble.

Quelque admirable que soit un Auteur, il ne doit être imité qu'avec précaution & suivant le génie de notre langue.

ment des embûches aux plus gens d'honneur ? Que languissamment couchés dans leurs festins, tenant des femmes impudiques entre leurs bras, gorgés de vin & de viandes, couronnés de fleurs, tout parfumés ; énervés par leur incontinence, ils parlent de brûler Rome, & de massacrer tout ce qu'il y a de citoyens, qui ont de la probité ?

Je vois approcher le coup fatal, qui mettra fin à leurs dissolutions, & à leurs crimes. Ou la peine qu'ils méritent, est déjà toute prête, ou elle va l'être incessamment. Puisque mon Consulat ne fauroit guérir ces membres gangrenés, du moins en les retranchant, j'aurai par-là prolongé la durée de cet empire, non pas de quelques années, mais de plusieurs siècles. Car nous n'avons point de nation à craindre : point de Roi qui ose nous attaquer : tout est tranquille au dehors, & par mer, & par terre, grâce à la valeur d'un (7) de nos Guerriers : il n'y a plus de péril qu'au dedans : l'ennemi est dans l'enceinte de nos murs : l'incontinence, la folie, la scélératesse, voilà, ROMAINS, contre qui nous avons

(7) Pompée, qui, cette même année 690, achevoit de soumettre l'Orient aux Romains.

Je vous battre. Je serai votre Général. Je prends sur moi la haine des pervers. Tout ce qui donnera espérance de guérison, je le sauverai : mais pour ceux dont la corruption est sans remède, je ne souffrirai pas que leur venin se communique plus avant. Ainsi, ou qu'ils se retirent, ou qu'ils se tiennent ici en paix : ou, s'ils ne veulent ni sortir, ni se corriger, qu'ils s'attendent à être punis comme ils le méritent.

Mais d'autre côté aussi, quelques-uns publient que j'ai exilé Catilina. Pour bannir un citoyen, s'il ne falloit que lui dire une parole, j'aurois bientôt banni quiconque tient de tels discours. Oui sans doute, Catilina est d'une modestie, d'une timidité si grande, qu'il n'a pu soutenir la voix du Consul : dès qu'on lui a parlé d'exil, il y est allé, il s'est d'abord soumis.

Hier, ayant manqué d'être assassiné chez moi, je convoquai le Sénat dans le Temple de Jupiter *Stateur*, & je rapportai tout aux Pères conscrits. Quand Catilina se présenta, fut-il regardé, fut-il salué par quelque Sénateur ? On crut voir en lui, ne disons pas simplement

L v

un mauvais citoyen , mais un ennemi mortel. Il voulut s'asseoir : les principaux de cette auguste compagnie , qui étoient du côté où il alloit se placer , quitterent leurs sieges , & mirent du vide entre eux & lui. Alors , moi , ce violent Consul , dont un mot suffit pour exiler un citoyen , je lui demandai s'il ne s'étoit pas trouvé à l'assemblée , qui s'étoit tenue la nuit chez Lecca ? Tout hardi qu'il est , il n'osa me répondre , convaincu par le témoignage de sa conscience. Je continuai mon rapport. Je racontai ce qu'il avoit fait cette nuit-là ; ce que la nuit suivante il vouloit faire ; comment la guerre qu'il nous préparoit étoit toute arrangée dans son idée. Je le vis embarrassé , interdit ; & je lui demandai enfin , qu'est-ce qui arrêtoit un départ si bien médité ? Pourquoi il n'alloit pas où il avoit déjà envoyé des armes , des haches , des faisceaux , des trompettes , des étendards ; & même son Aigle d'argent , cette Divinité , qui avoit de sacrileges autels dans sa maison ?

Un homme donc , qui partoît actuellement pour nous faire la guerre , on dira que je l'aurai exilé ? Apparemment ,

ce n'est point à lui qu'obéissent les troupes campées sous (8) Fésule. Vous verrez qu'elles sont au Centurion Mallius, qui de son chef déclare la guerre au peuple Romain : que Catilina n'y a point de part, qu'il n'est point attendu au Camp : & que bien loin de s'y rendre, ce prétendu exilé va droit à Marseille, comme le bruit en court.

Triste condition, que d'avoir non-seulement à conduire, mais à sauver une République ! Quoi, si la peur venoit à s'emparer de Catilina, maintenant que je l'ai mis en déroute, non sans beaucoup de travaux & de périls ; si changeant tout-à-coup de pensée, il renonçoit à sa détestable faction ; si tout-à-coup se détournant du chemin qui le mène à une guerre criminelle, il prenoit effectivement le parti de s'exiler : dans ce cas-là, on ne diroit pas que je l'ai prévenu, désarmé, effrayé, désespéré ; on diroit que c'est un homme innocent, qui a été banni par les menaces & par la violence du Consul. Au-lieu de le regarder comme un scélérat, on trouveroit

(8) *Fæsulæ*, aujourd'hui *Fiesoli*, ville de Toscane, à laquelle on donne Atlas pour fondateur, selon Politien d'après Bocace.

qu'il mérite d'être plaint; & moi, au lieu de passer pour un Consul très-zélé, je ne serois qu'un très-crûel tyran.

Je veux bien, ROMAINS, que la haine & l'injustice s'acharnent sur moi, pourvu qu'à ce prix-là j'éloigne de vous le fléau de cette guerre sacrilege. Qu'on m'accuse d'avoir envoyé Catilina en exil, j'y consens, pourvu qu'il y aille. Mais croyez-moi, il n'y songe point. Aux Dieux ne plaise que pour ma justification, je souhaite qu'il soit vu à la tête d'une armée : dans trois jours cependant la nouvelle vous en viendra : & s'il arrive qu'on me juge répréhensible, je crains fort que ce ne soit bien moins pour l'avoir chassé, que pour avoir permis son évasion.

Mais quoique sa fuite ait été volontaire, si pourtant il se trouve des gens qui disent que je l'ai banni : quels discours ces gens-là tiendroient-ils donc, si je lui avois ôté la vie ? Quand ils font courir le bruit qu'il se retire à Marseille, ce n'est pas qu'ils le croient : c'est bien plutôt ce qu'ils craindroient. Aucun de ceux qui paroissent s'attendrir sur son sort, ne l'aimeroit mieux à Marseille qu'au camp de Mallius : & lui-même,

quand sa démarche actuelle ne seroit pas préméditée, n'aimeroit-il pas mieux chercher la mort en faisant son métier de brigand, que de se tenir paisible dans un lieu d'exil ?

Au fond, puisqu'à cela près, qu'en sortant de Rome il nous y a laissés en vie, toutes ses entreprises lui avoient réussi : loin de nous plaindre qu'il aille en exil, c'est ce que nous devons souhaiter.

Mais à quoi bon parler si long-temps d'un ennemi seul ; d'un ennemi, qui se donne pour tel ; & qui a cessé de nous être formidable, depuis qu'il y a, comme je l'ai toujours désiré, un mur entre nous & lui ? Pourquoi ne rien dire de ces ennemis couverts, qui se tiennent dans Rome, qui sont au milieu de nous ? Ce que je souhaite, ce n'est assurément pas qu'ils périssent, c'est qu'ils rentrent dans le devoir. Je voudrois, & il n'y aura rien d'impossible, s'ils veulent me croire, je voudrois les réconcilier avec la République. Voyons, en effet, de qui est composée toute cette troupe de factieux : & je leur donnerai ensuite aux uns & aux autres, des conseils proportionnés à leur situation, pour tâcher, autant que je le puis, de les en tirer.

Je place dans le premier rang, ceux qui doivent beaucoup, mais qui ont encore de plus grands biens, & qui les aiment si passionnément, que pour se libérer de leurs dettes, ils ne peuvent se résoudre à rien vendre. Parmi nos mécontents, ce sont-là ceux qui ont le plus l'apparence d'honnêtes gens; car ils sont riches; mais le motif de leur rebellion est injuste & impudent. Quoi, vous serez riche, & abondamment riche, en terres, en maisons, en esclaves, en argent, en tout, & vous ne voudrez renoncer à rien pour satisfaire vos créanciers? Qu'attendez-vous? Une guerre? Mais la guerre entraînant une désolation générale, vos maisons seront-elles respectées? Vous promettez-vous de voir (9) annuler vos dettes? Mais en vain l'attendriez-vous de Catilina. Pour moi je vous obtiendrai cette grâce, mais en faisant que vos biens, jusqu'à la concurrence de vos dettes, soient vendus à

(9) Ils espéroient que, Catilina devenant le maître, tous les actes des Notaires seroient annullés; & que par ce moyen les créanciers n'auroient plus d'action contre les débiteurs. Cette injustice n'étoit pas sans exemple. Rien de plus sage là-dessus, que la Morale de Cicéron, *Offic.* II, 22, 23 & 24.

l'enchere. Point d'autre moyen que celui-là, de sauver ces riches obérés. S'ils avoient pu s'y résoudre plutôt, & ne pas compter follement de faire face aux arrérages avec le revenu de leurs fonds, sans toucher aux fonds mêmes, ils seroient aujourd'hui, & meilleurs citoyens, & plus à leur aise. Quoi qu'il en soit, je ne les crois pas bien redoutables; car ils changeront peut-être de sentiment: ou en tout cas, s'ils persistent, je ne les crois pas gens à prendre les armes, & ils exhaleront leur colère en vœux impuissans contre l'Etat.

Il y en a d'autres, qui sont endettés pareillement, & qui, de plus, sont dévorés par leur ambition. Ils voudroient dominer, se voir dans les premières dignités; & comme ils désespèrent d'y parvenir durant le calme, ils souhaiteroient un orage. J'ai à leur dire à eux, ce que je dis en même temps à tous: qu'ils ne verront point leurs desirs accomplis: que ma vigilance, mes soins, & les précautions que je prends, détruiront tous leurs projets: qu'il y a dans Rome une multitude infinie de bons citoyens, unanimement prêts à signaler leur courage & leur fidélité: que nous

avons des troupes innombrables : & qu'enfin les Dieux immortels opposeront leur prompt secours à un si noir attentat, pour sauver ce Peuple invincible, ce florissant Empire, cette Capitale de l'univers. Mais d'ailleurs, quand même ces traîtres auroient prévalu : est-ce que dans le sang des Citoyens, & dans les cendres de la Patrie, ils y trouveroient ce qu'une fureur exécrable leur fait imaginer, à être Consuls, Dictateurs, ou même Rois ? Et ne voient-ils pas que ces dignités seroient alors le partage de quelque esclave, ou de quelque gladiateur ?

Une troisième classe est composée d'hommes avancés en âge, mais que le travail a endurcis. Tel est ce Mallius, à qui Catilina vient de succéder. Ils forment des Colonies de Sylla : colonies où je veux croire qu'il n'entra que d'honnêtes gens, mais qui se voyant tout d'un coup dans l'abondance, & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, n'ont pas usé modérément de leurs richesses. Ils ont voulu bâtir comme des Seigneurs, avoir des terres, des (1) équipages, nombre d'es-

(1). Il y a dans Cicéron, *lecticis*, des litieres. Voyez Juste-Lipse, *in Electis*, I, 19.

esclaves, donner dans les festins : & par là ils se sont endettés, mais à un tel point, que pour s'acquitter, ils auroient besoin de retirer Sylla du tombeau. Ils ont engagé aussi dans leur parti quelques misérables payfans, qui ne font avec eux qu'un même corps de brigands & de voleurs. Ils les ont gagnés en leur faisant espérer qu'on renouvellerait ces proscriptions, qui les avoient enrichis du temps de Sylla. Mais je les en avertis, c'est un temps qui ne reviendra plus. Ils n'ont plus de Dictateur à espérer. Car (2) les cruautés, qui s'exercerent alors, ont fait à la République une plaie si profonde, que non-seulement des hommes, mais des brutes mêmes, si je l'ose dire, ne souffriroient rien de semblable aujourd'hui.

Pour la quatrième classe, c'est un mélange confus de toute sorte de gens, soit de la ville, soit de la campagne; que leur paresse, leur mauvaise conduite, leurs dépenses excessives, ont ruinés depuis long-temps; & qui, hors d'état de

Par *beati*, on entend des hommes d'une grande richesse. J'ai donné l'équivalent.

(2) Voyez dans Florus, liv. III, ch. 21, le récit de ces cruautés en abrégé.

se relever jamais, las de se voir à toute heure cités & condamnés en justice, vont se jeter, dit-on, dans le camp de Mallius. Vils banqueroutiers, que je ne compte point pour des soldats. Ne peuvent-ils se soutenir ? Hé bien qu'ils tombent : de telle sorte pourtant, que leur chute ne soit apperçue, ni du Public, ni même de leurs voisins. Je ne sais, au reste, pourquoi ils veulent périr avec infamie, faute de pouvoir vivre dans la splendeur ; ni comment ils se figurent que de périr en compagnie, ce soit quelque chose de plus doux, que de périr tout seul.

Je mets au cinquieme rang les parricides, les assassins, tous les scélérats de profession. Pour ceux-là, ne les séparons point de Catilina, ils sont trop bien ensemble. Qu'ils soient tous accablés sous une même ruine, puisqu'il n'y a point de prison assez spacieuse pour les contenir.

Enfin ceux que je compte pour les derniers de tous, parce qu'aussi bien le sont-ils en mérite, ce sont ces jeunes gens, que Catilina s'est choisis de sa main, & qu'il a toujours à ses côtés : que vous voyez si proprement mis, une

chevelure arrangée , point ou peu de barbe , de longues tuniques (3) à manches , des robes flottantes , qui n'ont d'autre métier , & ne sont capables d'autre travail , que de passer les nuits à table. Auprès d'eux ils attirent tous les joueurs , tous les impudiques , tous les débauchés. Ils savent , ces enfans si jolis , si délicats , encore autre chose qu'aimer , & qu'être aimés ; que chanter , & que danser ; ils savent manier le couteau & le poison. Tant que cette jeunesse ne sera pas chassée , extirpée , vous aurez dans Rome une pépinière de Catilinas. Mais les pauvres gens , à quoi songent-ils ? Est-ce qu'ils prétendent mener leurs maîtresses à l'armée ? Pouront-ils néanmoins s'en passer , présentement sur-tout que les nuits sont longues ? Et comment s'accommoderont-ils des frimas & des neiges de l'Apennin ? Ils se croient peut-être apprivoisés avec le froid , parce qu'ils se sont faits à danser nus dans les festins. O ! que je crains une guerre où le Général aura pour cohorte (4) Pré-

(3) Voyez Aulu-Gelle , liv. 7 , ch. 12.

(4) On appelloit *Cohorte Prétorienne* , la Cohorte ou Compagnie qui gardoit le Général. Elle étoit composée de quatre à cinq cents

torienne , tous ces impudiques autour de lui !

Pour pouvoir donc résister aux excellentes troupes de Catilina , voyons , ROMAINS , ce que nous avons. Opposez d'abord à ce vieux Gladiateur (5) estropié , vos Consuls & vos Généraux. Produisez ensuite la fleur & la force de toute l'Italie , pour faire tête à ces misérables noyés de dettes. Vous avez de votre côté , & colonies , & villes municipales : tandis que l'ennemi a pour tout retranchement , quelques monticules couverts de brossailles. Tant d'autres avantages qui vous rendent si considérables & si puissants , ne doivent pas se mettre en parallèle avec l'indigence de ce voleur. Mais sans compter toutes les ressources que nous avons , & qui lui manquent , le Sénat , les Chevaliers , le Peuple , la ville , le Trésor , les revenus de l'Etat , toute l'Italie , toutes les provinces , les nations étrangères : sans compter , dis-je , toutes ces ressources , & à n'examiner que les différents motifs

hommes choisis entre les plus braves. Voyez Festus , liv. 14.

(5) à Mallius. Il ne devoit pas être jeune , puisqu'il avoit servi sous Sylla.

qui nous font prendre les armes, on voit assez où est la supériorité. Ici la pudeur combat, là c'est l'insolence : ici la pudicité, là la débauche : ici la droiture, là la mauvaise-foi : ici la piété, là le crime : ici la fermeté, là la fureur : ici l'honneur, là l'infamie : ici le devoir, là la passion. D'une part sont l'équité, la tempérance, la force, la prudence, toutes les vertus armées contre l'iniquité, contre la lubricité, contre la lâcheté, contre la témérité, contre tous les vices. Et pour tout dire enfin, l'abondance est ici en guerre avec la disette, la raison avec l'aveuglement, la sagesse avec la folie, l'espérance la plus juste avec un désespoir total, Quand donc les hommes viendroient à nous manquer, les Dieux immortels ne feroient-ils pas que de si grandes vertus écrasent tant de vices si affreux ?

Ainsi, ROMAINS, continuez à bien garder vos maisons. Pour la sûreté de la Ville, j'y ai pourvu, sans que cela vous cause ni trouble, ni embarras. J'ai fait savoir dans nos colonies, & dans nos villes municipales, l'évasion nocturne de Catilina ; elles se garantiront aisément de ses insultes. Quoique les Gladiateurs,

qui est le corps sur lequel il comptoit davantage, soient mieux intentionnés que beaucoup de Patriciens, je ne laisserai pas d'y avoir l'œil. Prévoyant ce qui est arrivé, j'avois par précaution envoyé Métellus attendre l'ennemi dans le Picentin, & dans la contrée des Gaulois, où, s'il ne le terrasse pas, du moins il observera ses mouvements, & rendra tous ses efforts inutiles. A l'égard des autres mesures qu'il nous convient de prendre, je vais en conférer avec le Sénat, dont vous voyez que l'assemblée se forme.

Mais auparavant revenons à ceux qui, par l'ordre de Catilina, se tiennent dans Rome pour y travailler à notre perte commune. Quoique dès-là ils se déclarent nos ennemis, cependant, puisqu'ils sont nés citoyens, je veux bien les avertir encore une fois, & leur dire que ma douceur, où l'on a cru voir de l'excès, n'a eu pour but que de faire éclore leurs complots : qu'au reste, je ne saurois présentement oublier que c'est ici ma Patrie, que j'y suis Consul, & que je dois, ou vivre avec mes compatriotes, ou mourir pour eux. On n'arrête point aux portes, on n'épie point sur les chemins : sortira librement qui voudra. Mais

quiconque restera dans Rome , s'il y excite le moindre trouble , si j'apprends qu'il trame , qu'il conçoive quelque entreprise contre la Patrie , il y trouvera , & des Consuls vigilants , & de vertueux Magistrats , & un Sénat vigoureux , & des armes , & une prison destinée par nos pères à la punition de ces crimes , où la notoriété se trouve jointe avec l'énormité.

Tout se passera de telle sorte , ROMAINS , que les plus grands désordres soient apaisés sans bruit ; les plus grands périls , repoussés sans tumulte ; une guerre intestine , la plus dangereuse & la plus cruelle qui fût jamais , terminée par un (6) Général en robe , par moi seul. Je me conduirai de manière qu'il n'y ait pas même , s'il se peut , un des coupables qui porte dans l'enceinte de cette ville , la peine de son crime. Ou , si la hardiesse de quelque attentat , si le dan-

(6) Il y a en latin , *me uno togato duce* : & cette circonstance de n'avoir pas quitté la robe qui se portoit en temps de paix , *toga* , pour prendre l'habit qui se portoit à la guerre , *Sagum* , paroît à Cicéron une chose si remarquable , si glorieuse pour lui , qu'il la répète un million de fois. Tout le monde fait le vers qu'il fit à cette occasion :

Cedant arma togæ , concedat laurea linguæ.

ger éminent de la Patrie me force à démentir ma douceur; je ferai ce qui passe le vraisemblable au milieu de tant d'embûches secrètes; je ferai qu'il n'en coûte la vie à pas un seul des bons citoyens, & que le châtiment d'un petit nombre de criminels suffise pour vous sauver tous. Je m'appuie, en vous promettant de si heureux succès, non sur mes soins particuliers, non sur aucune précaution humaine, mais sur de fréquents & indubitables témoignages des Dieux immortels. C'est eux qui m'ont conduit, & je leur dois la confiance qui m'anime. Ils agissent, non pas au loin, & pour nous secourir dans nos guerres étrangères, comme autrefois; mais ici même, & pour défendre leurs temples, & nos maisons.

Vous devez, ROMAINS; les prier, leur offrir vos hommages, leur demander qu'après avoir mis cette ville dans un état si florissant, après l'avoir fait triompher de tous ses ennemis sur terre & sur mer, ils la prennent sous leur protection contre ses propres citoyens, coupables du plus horrible attentat.



TROISIEME CATILINAIRE

*Prononcée devant le Peuple ,
le 3 Décembre 690.*

ROMAINS, Vous voilà hors de péril : votre vie , vos biens , vos femmes , vos enfants n'ont pas été la proie de l'ennemi : cette ville fortunée , le siege d'un Empire si florissant , échappe à la fureur qui se promettoit de l'engloutir : & vous devez cet heureux événement à l'amour singulier qu'ont pour vous les Dieux immortels : vous le devez à ma vigilance , aux mesures que j'ai prises , aux dangers que j'ai courus.

S'il est donc vrai que les jours où nous avons été préservés de quelque accident funeste , ne sont pour nous , ni moins précieux , ni moins mémorables , que le jour même de notre naissance : & cela , d'autant plus que nous concevons & sentons vivement le prix de

M

notre conservation , au-lieu que la naissance , avantage incertain en soi , n'est pas accompagnée de sentiment : je me flatte que nos peres ayant mis (1) le Fondateur de Rome au rang des Dieux immortels , le Conservateur de Rome sera honoré , & de vous , & de votre postérité.

J'ai éteint l'incendie prêt à consumer vos temples , vos autels , vos maisons ; & j'ai détourné , j'ai repoussé le glaive , qui alloit vous égorger.

Après en avoir rendu compte au Sénat , il me reste à satisfaire en peu de mots l'impatience que vous avez , ROMAINS , d'apprendre les particularités de cette Conspiration , pour juger de quelle conséquence il étoit de la découvrir , avec quelle certitude la voilà dé-

(1) Il y a en Latin : *ad Deos immortales benevolentia* , *samâque sustulimus* : c'est-à-dire : nous l'avons mis au rang des Dieux , & par un effet de la bienveillance que nous avons eue pour lui , & par l'immortalité que nous avons donnée à son nom. Ainsi , en deux mots , Cicéron fait comprendre , & le motif pour lequel on a déifié Romulus , & la manière dont on l'a déifié. Mais pour dire tout cela en François , il eût fallu allonger excessivement cette période , qui n'est déjà que trop longue,

couverte à présent , & par quels moyens elle l'a été.

Premièrement donc, depuis le peu de jours que Catilina s'est retiré, laissant dans Rome ceux de ses complices, qui étoient à la tête du parti; mon unique soin a été de pourvoir à vous sauver de tant d'embûches, dressées avec tant de secret. Je m'étois figuré qu'en le chassant, je le verrois suivi de tous les autres factieux; ou que, s'il nous en demeuroit quelques-uns, il ne leur resteroit, après la perte de leur Chef, ni courage, ni force. Je dis, au reste, que je le chassai : & bien - loin d'en convenir avec peine, j'ai bien plutôt à craindre qu'on ne me fasse présentement un crime de ne lui avoir pas ôté la vie. Quoi qu'il en soit, quand j'eus vu que son départ n'avoit pas entraîné les plus furieux, je ne m'occupai jour & nuit qu'à épier leurs démarches, pour avoir de quoi vous convaincre que leur attentat, dont l'énormité vous empêchoit d'ajouter foi à mes paroles, n'étoit que trop certain; & pour vous obliger, par l'évidence du péril, à prendre vos sûretés.

Ayant enfin appris que les Envoyés
Mij

des Allobroges avoient été sollicités par Lentulus à soulever les Gaules contre nous; qu'en y allant ils devoient avoir une conférence avec Catilina, pour qui lettres & instructions leur avoient été données; & que Vulturcius, qui lui en portoit aussi, étoit nommé pour les accompagner; je crus avoir trouvé l'occasion, qu'à toute heure je demandois aux Dieux immortels, non-seulement d'approfondir moi-même les mystères de la Conjuración, mais de pouvoir les dévoiler au Sénat, & au Peuple.

Hier donc, je fis venir chez moi, deux hommes d'un grand courage, d'un zele admirable, les Préteurs (2) Flaccus & Pontinus. Je leur exposai le fait. Je leur donnai mes ordres. Eux, avec une ardeur infinie pour le bien public, ils se chargerent de l'exécution: sur le soir se rendirent secrètement au Pont (3) Milvius: se posterent

(2) L. Flaccus, pour qui Cicéron, quatre ans après, fit une Oraison que nous avons, & où il parle fort des services que ce Flaccus avoit rendus en cette occasion.

A l'égard de *Pontinus*, que d'autres écrivent *Pontinius*, c'est le même qui dans la suite fut l'un des Lieutenants de Cicéron en Cilicie.

(3) Aujourd'hui *Ponte Molle*, à deux milles de Rome, sur le chemin de Viterbe.

dans les villages voisins, l'un deçà, l'autre delà le Tibre. Ils avoient mené avec eux, sans que personne pût s'en douter, un bon nombre de braves gens; & j'y fis trouver aussi plusieurs jeunes hommes de Réate, bien choisis, & bien armés, qui sont ceux que tous les jours j'emploie dans les besoins du Gouvernement. Vers les trois heures (4) du matin, les Envoyés des Allobroges paroissent sur le pont avec une suite nombreuse. Vulturcius en étoit : à l'instant ils sont attaqués : on tire l'épée de part & d'autre. Les Préteurs avoient le secret eux seuls. Ils se montrent, le choc finit : toutes les lettres, bien cachetées, leur sont remises : les Envoyés avec leur suite, faits prisonniers, & à la pointe du jour, amenés chez moi.

J'ai d'abord envoyé chercher le détestable artisan de toute cette intrigue, Gabinius, avant qu'il pût soupçonner que j'en fusse instruit. Ensuite, j'ai fait venir Statilius, Céthégus, & Lentulus. Pour celui-ci,

(4) Anciennement on divisoit la nuit en quatre parties, deux avant minuit, deux après. Chaque partie de trois heures. Ainsi *tertiâ ferè vigiliâ exasclâ*, c'est-à-dire, sur les trois heures après minuit.

il est arrivé un peu tard : apparemment , parce qu'il avoit passé , contre sa coutume , une partie de la nuit à écrire des lettres.

Plusieurs personnes , & qui sont du premier rang , ayant accouru chez moi sur cette nouvelle dès le matin , me conseil-loient d'ouvrir ces lettres , afin de ne pas m'exposer à donner l'alarme mal-à-propos , si elles ne contenoient rien d'important. Mais je leur ai remontré que le danger étant public , il falloit que le Conseil public vît le premier de quoi il s'agissoit. Les avis que j'avois reçus , se fussent-ils trouvés faux , on ne pouvoit , dans une affaire de cette nature , me reprocher trop d'attention.

A l'heure même j'ai convoqué le Sénat : il s'est assemblé , comme vous avez vu , en grand nombre : pendant que , sur l'avis des Allobroges , j'ai envoyé le Préteur Sulpicius dans la maison de Céthégus , enlever tout ce qu'il y trouveroit d'armes ; & il y a trouvé quantité de poignards & d'épées.

J'ai fait entrer au Sénat , Vulturcius , sans les (5) Gaulois. Je lui ai promis

(5) Les *Allobroges* étoient ce que nous appe-

sûreté par l'ordre du Sénat, & je l'ai exhorté à nous dire sans crainte tout ce qu'il savoit. Revenu à peine de sa frayeur, il nous a dit que par les instructions & par les lettres dont Lentulus l'avoit chargé, Catilina étoit averti d'armer les esclaves, & d'avancer incessamment avec son armée, afin que le moment étant venu de mettre le feu à tous les quartiers de la ville, selon le plan qu'ils en avoient dressé, & d'égorger tout ce qu'ils pourroient de citoyens, il se trouvât sur le chemin, à portée de saisir ceux qui prendroient la fuite, & de rejoindre ses associés dans Rome.

Après lui sont entrés les Allobroges, qui nous ont appris ces autres circonstances. Que Lentulus, Céthégus & Statilius leur avoient juré une foi inviolable, en leur donnant des lettres pour leur nation. Qu'ils leur avoient fort recommandé, aussi-bien que Cassius, de faire promptement

lons les Dauphinois & les Savoyards, ou du moins la plus grande partie du pays qui fait aujourd'hui ces deux provinces. Et comme ils faisoient partie de la Gaule Transalpine, Cicéron les appelle indifféremment, ou Allobroges, ou Gaulois.

couler de la cavalerie en Italie , où l'on auroit d'ailleurs des gens de pied suffisamment. Que Lentulus leur avoit assuré qu'il étoit ce troisieme Cornélius , à qui les oracles des Sibylles , & les réponses des Aruspices promettoient la Royauté , dont avant lui on avoit vu Cinna & Sylla en possession. Qu'il leur avoit dit que cette année , la dixieme depuis l'absolution (6) des Vestales , & la vingtieme depuis l'embrâsement (7) du Capitole , finiroit la destinée de la République. Qu'à l'égard du jour à choisir pour égorger les citoyens , & pour brûler Rome , il y avoit eu contestation , sur ce que Lentulus & les autres vouloient le fixer aux Saturnales , mais que Céthégus trouvoit que c'étoit trop différer.

Enfin , pour abrégér ce détail , j'ai ordonné que les lettres attribuées à chacun d'eux , fussent produites. J'ai d'abord mon-

(6) Une Vestale nommée Fabia , sœur de Térentia , femme de Cicéron , fut accusée de s'être laissé séduire par Catilina , mais elle trouva le secret de se faire absoudre. Plutarque rapporte ce fait , qui , selon la date que nous voyons ici , doit être arrivé en 680.

(7) Arrivé sous le Consulat de Scipion l'Asiatique , & de Norbanus Flaccus , l'an de Rome 670.

tré la sienne à Céthégus : il a reconnu son cachet : j'ai coupé (8) le fil, j'ai lu. Il écrivoit de sa main au Sénat & au Peuple des Allobroges, que comme il feroit exactement ce qu'il avoit promis à leurs Envoyés, il les prioit aussi de faire ce que leurs Envoyés avoient promis. Alors Céthégus, qui un peu auparavant, pour se justifier des poignards & des épées qu'on venoit de trouver chez lui, avoit répondu que toute sa vie il avoit été curieux de bonnes armes : alors, dis-je, abattu, interdit, convaincu par sa propre conscience, il a tout-à-coup perdu la parole.

On a fait entrer Statilius : il a de même reconnu son cachet, son écriture : on a lu sa lettre, qui portoit à peu près les mêmes choses : il a tout avoué.

Prenant ensuite la lettre de Lentulus, je lui ai demandé si le cachet lui étoit connu ? Il ne l'a pas nié. Voilà en es-

(8) Quand la lettre étoit pliée, on passoit de part en part un fil, dont on arrêtoit les deux bouts avec de la cire, sur quoi on imprimoit son cachet. Il n'y a pas soixante ans, que c'étoit encore assez l'usage en France, sur-tout pour les personnes de la Cour.

fet, lui ai-je dit, une Tête bien connue ; c'est celle de votre (9) aïeul, homme d'un très-rare mérite, & qui aimait passionnément sa patrie : cette image, toute muette qu'elle est, devoit bien vous détourner d'un si horrible attentat. On a lu sur-le-champ sa lettre, adressée de même au Sénat & au Peuple des Allobroges. Je lui ai dit que s'il avoit quelque chose à dire, il le pouvoit. D'abord il a tout nié. Un moment après, accablé par les preuves qu'on a produites contre lui, il s'est levé, & a demandé aux Gaulois, & à Vulturcius, quelle affaire il avoit avec eux, qui les eût obligés à le voir chez lui ? Ils lui ont répondu avec précision, & avec fermeté : lui ont dit par qui, & combien de fois lui-même il les avoit fait appeler : lui ont demandé s'il ne leur avoit pas conté la glorieuse destinée que les Sibylles lui promettoient. A ces mots, le trouble de son âme a bien montré jusqu'où va la force de la conscience. Car, quoiqu'il pût nier ce qu'ils avançoient, il nous a fort surpris tous en l'avouant. Tel a été son embarras, de se voir

(9) L. Corn. Lentulus Lupus, Consul en l'année de Rome 598.

pris en flagrant délit, que ni son esprit, ni son expérience dans l'art de la parole, ni cette impudence même, qu'il pouffoit au souverain degré, ne lui ont été d'aucun secours.

Vulturcius, dans ce moment, nous a requis de lire le billet dont il disoit que Lentulus l'avoit chargé pour Catilina. Quoique Lentulus en ait paru déconcerté, il n'a pas laissé de reconnoître sa main & son cachet. Ce billet, qu'il n'avoit point signé, & où il n'avoit point mis d'adresse, étoit conçu en ces termes. *La personne que je vous envoie, vous apprendra qui je suis. Montrez de quoi un homme de tête est capable, & songez que dans l'état où sont les choses, il ne vous est plus libre de reculer. Cherchez du secours par-tout, & servez-vous même des plus vils sujets.*

Gabinus, qu'on a fait entrer le dernier, a débuté par nous répondre effrontément; mais à la fin il est convenu de tout ce que les Gaulois avoient dit.

Pour moi, ROMAINS, tout persuadé que j'étois du crime, par les lettres, par les cachets, par l'écriture, par l'aveu même des coupables : j'en ai cru

voir des preuves encore plus certaines de beaucoup, dans leur air, dans leurs yeux, dans leur silence; car ils étoient si consternés, ils avoient tellement les yeux baissés, & de temps en temps ils se regardoient tellement à la dérobée, qu'ils sembloient être là, non point pour être convaincus par d'autres, mais pour se trahir eux-mêmes.

Les preuves ayant donc toutes été ainsi discutées, j'ai pris l'avis du Sénat sur ce qu'il y avoit à faire dans un cas si pressant. Ceux qui étoient à la tête de la compagnie ont parlé avec toute la fermeté possible; & leur avis a été suivi tout d'une voix. Il n'est pas encore rédigé par écrit, mais je l'ai retenu, & le voici.

Premièrement, ROMAINS, on me rend grâces, & dans les termes les plus honorables, d'avoir par mon courage, par mes conseils, par mes soins, délivré la République d'un si grand péril. On donne aussi de très-justes louanges aux Préteurs Flaccus & Pontinus, pour avoir exécuté mes ordres avec vigueur, & avec fidélité. On loue pareillement la fermeté de mon Collegue, d'avoir été inaccessible & impénétrable pour qui-

conque avoit part à cette conjuration.

Il a été résolu ensuite, que Lentulus, après s'être démis de la Préture, seroit gardé à vue; de même que Céthégus, Statilius, & Gabinius, lesquels étoient tous présents. On a décerné la même peine, & contre Cassius, qui avoit brigué la commission de brûler Rome, & contre Céparius, qui s'étoit chargé de soulever les pâtres de l'Apulie; & contre Furius, un de ces soldats que Sylla établit à Fésule; & contre Magius, qui avoit mené, de concert avec ce Furius, la négociation des Allobroges; & contre Umbrénus, affranchi, qui est convaincu de les avoir pour la première fois introduits chez Gabinius. Tellement que parmi tant d'ennemis domestiques, le Sénat veut bien ne faire tomber le châtiment que sur ces neuf scélérats, dont il faut espérer que l'exemple tiendra les autres dans le respect.

On a, de plus, ordonné de solennelles actions de grâces aux Dieux immortels en mon nom : honneur, qui depuis que Rome est fondée, ne fut, avant moi, réservé qu'à des Guerriers. On s'explique sur mon sujet en ces termes : *Pour avoir garanti la Ville d'être brûlée;*

ses citoyens , massacrés ; l'Italie , désolée par la guerre. Où il est à remarquer que si cet honneur fut accordé à d'autres , c'étoit pour avoir utilement servi la République ; & qu'il me l'est à moi pour l'avoir totalement sauvée.

- En dernier lieu, il s'est fait une chose qui ne souffroit aucun délai. Car, quoique Lentulus, par les preuves que nous avons de son crime, par son propre aveu, & par le jugement même du Sénat, fût déchu de tous les droits attachés au rang de Préteur, & à la qualité de citoyen; nous lui avons fait cependant abdiquer la Magistrature pour nous délivrer du scrupule qu'on pourroit avoir de punir un Magistrat Romain; scrupule, dont autrefois le célèbre Marius ne s'embarassa point, lorsqu'il mit à mort le Préteur (1) Servilius, qui n'étoit personnellement flétri par aucun décret du Sénat.

Or, tous les chefs de cette dangereuse faction étant arrêtés, & sous bonne garde : concluez-en, ROMAINS, que la Ville est hors de péril, & que toutes les forces, toutes les espérances de Ca-

(1) C. Servilius Glaucia, dont Cicéron parle bien au long dans son Brutus, ch. 62.

tilina sont évanouies. Je prévoyois bien, en le chassant de Rome, que je n'aurois guère à redouter, lui absent, ni l'affoupissement d'un Lentulus, ni la pesanteur d'un Cassius, ni la bouillante étourderie d'un Céthégus. Il n'y avoit à craindre que Catilina, mais seulement, tant qu'il seroit dans l'enceinte de nos murs. Il étoit instruit de tout, il avoit accès par-tout. Il pouvoit, il osoit aborder, tenter, solliciter qui bon lui sembloit. Il avoit l'art de diriger un complot, assez d'éloquence pour séduire, un bras pour exécuter. Il savoit, entre ses confidens, distinguer à quoi chacun devoit être employé : mais ne se contentant pas d'avoir donné ses ordres, il vouloit tout voir, mettre la main à tout. Actif, vigilant, infatigable, ne craignant ni froid, ni faim, ni soif.

Je l'avoue, ROMAINS, si je n'avois pas éloigné un homme si remuant, si déterminé, si audacieux, si rusé, si appliqué à concerter ses projets, si attentif à les suivre, j'aurois eu peine à dissiper la tempête qui vous menaçoit. Il n'eût pas, sans doute, remis aux Saturnales la ruine de la République : il ne l'eût pas annoncée si longtemps auparavant : il n'eût pas risqué des

lettres écrites de sa main, & cachetées de son cachet, témoins irréprochables de son crime. Au-lieu qu'en son absence tout cela s'est fait : mais si bien que jamais vol domestique ne fut plus évidemment, plus incontestablement découvert, que l'a été ce prodigieux attentat. J'avois eu beau me précautionner, comme j'ai fait, contre un tel ennemi : s'il fût demeuré à Rome jusqu'à ce jour, nous aurions été forcés d'en venir aux mains, pour ne rien dire de pis ; & certainement nous n'aurions pu, tandis qu'il auroit été au milieu de nous, pourvoir à notre sûreté avec tant de loisir, de silence, & de repos.

Mais, ROMAINS, ce n'est point à moi, c'est à la puissance & à la sagesse des Dieux immortels, qu'il faut attribuer la conduite que j'ai tenue. On sent bien effectivement, que dans une conjoncture si délicate, la sagesse humaine n'étoit guère capable d'amener de si grands succès : & d'ailleurs les Dieux nous ont assistés d'une manière si marquée, que nous avons pu en quelque façon les voir de nos yeux. Car, pour ne rien dire ici des feux nocturnes, qui ont embrâsé le Ciel vers l'Occident ; pour ne rien dire des foudres, des tremblements de

terre , ni de tant d'autres prodiges arrivés sous mon consulat , & par où il sembloit que les Dieux nous annonçoient ce que nous éprouvons ; il y a un fait encore plus singulier , & qui ne doit pas être passé sous silence.

Vous n'avez pas oublié , sans doute , que sous le Consulat de Cotta & de Torquatus, les tours du Capitole furent frappées du tonnerre ; les simulacres des Dieux , déplacés ; les statues de nos Anciens , renversées ; l'airain où étoient gravées nos loix , fondu. Et même la foudre n'épargna pas cette statue dorée de Romulus votre fondateur , où vous vous souvenez qu'il étoit dans l'attitude d'un enfant , qui fait effort pour atteindre aux mamelles d'une louve. On appela de toute l'Etrurie des Aruspices , qui dirent que ces présages annonçoient des massacres , des incendies , le renversement de nos lois , une guerre civile & domestique , la chute prochaine de Rome & de l'Empire : à moins que les Dieux immortels , apaisés par toute sorte de moyens , ne voulussent en quelque maniere changer (2) l'ordre du Def-

(2) Presque tous les Anciens regardoient ce

tin. Sur leurs réponses on célébra durant dix jours des Jeux solennels, & l'on n'oublia rien de tout ce qui parut propre à calmer la colère des Dieux. Ils ajoutèrent qu'il falloit ériger une plus grande statue à Jupiter, l'exhausser, & au-lieu qu'on avoit mis l'autre du côté de l'Occident, tourner celle-ci vers l'Orient. Que si cette statue, qui est celle que vous voyez, regardoit le soleil levant, la place publique, & le palais, ils espéroient que les desseins formés contre l'Etat, seroient découverts, & viendroient à la connoissance du Sénat & du Peuple Romain.

qu'ils appeloient le Destin, comme inflexible, & l'effet de ses prétendus arrangements, comme inévitable. Ils lui soumettoient même leurs Dieux. Mais ne croyons pas que Cicéron ait donné dans une opinion, qui détruiroit entièrement la liberté de l'homme, & d'où il s'ensuivroit que l'homme, soit qu'il fit le bien, soit qu'il fit le mal, ne seroit que l'instrument aveugle, dont une Puissance absolue se serviroit, ou plutôt se joueroit à son gré. Il nous est resté de Cicéron une partie de son *Ouvrage de Fato*, par où l'on peut voir qu'il embrassoit le sentiment des Académiciens, ennemis jurés des Stoïciens, qui mettoient cette pernicieuse erreur du *Fatum* à la tête de leurs dogmes favoris.

Dès-lors cet ouvrage fut ordonné par les Consuls : mais on y a travaillé si lentement , & sous les derniers Consuls , & de mon temps , que la statue n'est posée que d'aujourd'hui.

Qui seroit donc assez ennemi de la vérité , assez téméraire , assez insensé , pour dire , que tout ce que nous voyons , mais particulièrement cette Ville , n'est pas gouverné par la sagesse & par la puissance des Dieux ? Car enfin , quand ces Aruspices nous prédisoient des massacres , des incendies , la ruine de l'Etat causée par d'exécrables citoyens , on trouvoit alors le crime trop affreux pour y ajouter foi : & vous le voyez , non-seulement médité , mais presque accompli. Hé comment ne pas reconnoître ici la sensible protection de Jupiter , si l'on fait réflexion , que ce matin , à l'heure même qu'on posoit cette statue , les Conjurés , avec leurs dénonciateurs , passoient sur la Place , pour aller par mes ordres au temple de la Concorde ; & que la statue ayant été posée , & tournée vers le Sénat & de votre côté , à l'instant nous avons eu des preuves incontestables de tout ce qu'ils tramoient ?

Aussi cette circonstance doit-elle rendre plus odieux, & dignes d'un plus grand supplice, des scélérats, qui s'étoient promis de réduire en cendres, & vos maisons, & les temples mêmes, & les autels.

Pourrois-je, sans une présomption insupportable, m'attribuer à moi-même la gloire de les en avoir détournés? C'est Jupiter, c'est lui, n'en doutez pas, qui leur a opposé sa puissance, qui a voulu sauver le Capitole, sauver ces temples, sauver Rome, vous sauver tous. C'est la sagesse des Dieux immortels, qui m'a dirigé, & qui m'a fait tomber entre les mains de quoi convaincre si évidemment les coupables.

Que dire de cette négociation avec les Allobroges? Jamais Lentulus & ses complices, si les Dieux ne les avoient pas aveuglés, auroient-ils follement confié leurs lettres, & le secret d'une affaire si importante, à des inconnus, à des étrangers? Mais d'ailleurs, ne regardez-vous pas comme un coup du Ciel, que des Gaulois, que des gens d'une nation peu soumise, & la seule qui ne manque pas de force, ni peut-être de volonté,

pour faire la guerre au peuple Romain, aient préféré votre salut à leurs intérêts propres, & fermé l'oreille aux flatteuses espérances, que leur donnoient des Patriciens ? sur-tout dans une conjoncture, où ils n'avoient pas besoin de combattre pour nous vaincre ; ils n'avoient qu'à se taire.

Ainsi, ROMAINS, puisque l'on a ordonné des actions de grâces dans tous les temples, acquittez-vous de ce pieux devoir avec vos femmes & vos enfants. Les Dieux immortels, qui tant de fois ont reçu des marques de votre reconnaissance, n'en reçurent jamais de mieux méritées. Vous avez été préservés de la mort la plus cruelle & la plus déplorable : mais préservés sans coup férir, sans armée, sans une goutte de sang répandue, sans endosser (3) la cuirasse, & sans avoir d'autre Général que moi, qui n'ai pas quitté ma robe.

Souvenez-vous de vos anciennes guerres civiles, & de celles qui ont été avant vous, & de celles que vous-mêmes vous avez vues. Sylla fit périr Sulpicius ; il chassa de cette ville Marius, qui en avoit été le défenseur ; & par ses ordres quantité

(3) C'est l'équivalent de *Togati*.

d'hommes vertueux furent, les uns massacrés, les autres bannis. Octavius, les armes à la main, força le Consul (4) son Collegue à sortir de Rome : & alors cette même place où je parle, fut arrosée de son sang, & jonchée de morts. Cinna reprit le dessus avec Marius, & il en coûta la vie à ce que nous avons de plus illustres personnages. Sylla ensuite vengea cette cruauté : mais à quoi bon dire que ce fut par des cruautés encore plus grandes ? Lépidus, dans le démêlé qu'il eut avec Catulus, non-seulement se perdit lui-même, mais en perdit bien d'autres, qui étoient plus dignes de regret.

Or, ces dissensions alloient toutes, non pas à détruire, mais seulement à changer notre gouvernement. Ceux qui les causoient, ne souhaitoient pas que la République n'existât plus, mais seulement de s'y voir les maîtres. Ils ne vouloient pas brûler Rome, mais y dominer. Et cependant toutes ces guerres, quoique commencées pour des sujets moins considérables que celle-ci, n'ont pu se

(4) Le Collegue de Cn. Octavius étoit L. Cornélius Cinna, en 667. Voyez Appien, *de Bello Civ.* liv. 1.

terminer qu'à la pointe de l'épée. Au lieu que dans celle-ci la plus cruelle & la plus envenimée qui fût jamais ; dans celle-ci , telle que jamais les barbares n'en imaginèrent une semblable entre eux ; dans celle-ci , où Lentulus , Catilina , Cassius , Céthégus s'étoient fait une loi d'avoir pour ennemi quiconque voudroit se conserver avec la Patrie ; dans celle-ci enfin , où l'on aspiroit à ne laisser de tous nos citoyens , que ce qui pouroit se dérober à un massacre général ; ni de tout Rome , que ce qui pouroit échapper à un incendie universel ; je me suis tellement conduit , ROMAINS , que j'ai entièrement sauvé , & les citoyens , & la ville.

Pour toute récompense , l'unique grâce que je vous demande , c'est que vous conserviez un éternel souvenir de cette journée. Voilà le seul monument que je vous prie d'ériger à ma gloire , Insensible à toutes ces statues muettes , & à toutes ces marques d'honneur , qui peuvent quelquefois n'être pas des marques de mérite , je veux que vos cœurs éternisent mes triomphes , qu'ils en soient les dépositaires. Oui , votre souvenir fera valoir mes actions , vos discours en ré-

haufferont l'éclat , vos annales les feront passer de siècle en siècle. Une même journée donnera l'immortalité , & à la République , & à mon Consulat. On n'oubliera jamais qu'en même temps ont vécu deux citoyens Romains , dont l'un (5) a porté les confins de votre Empire jusqu'où le soleil borne son cours ; & dont l'autre a sauvé la capitale & le siege même de cet Empire.

Mais entre la guerre intestine que je viens de terminer , & les guerres étrangères dont vos Généraux se chargent , il y a cette différence , que pour eux , après la victoire , ils laissent des ennemis , ou morts , ou hors d'état de les troubler : & que pour moi , j'aurai à passer toute ma vie avec ceux que j'ai vaincus. Ainsi , ROMAINS , faites en sorte que si les bonnes actions des autres leur sont avantageuses , les miennes du moins ne me nuisent pas tôt ou tard. J'ai empêché que des scélérats ne vous fissent éprouver leur fureur : c'est à vous à empêcher qu'ils ne la tournent contre moi.

Par où cependant , pourroient-ils jamais me nuire ? Car l'amitié des gens

(5) Pompée. Voyez son éloge dans l'admirable Oraison *pro Lege Manilia*.

de bien est un asile inviolable, qui me fera toujours ouvert. J'aurai toujours un appui sûr, dans le respect que l'on porte à la République. Telle est la force de la conscience, que ceux qui voudront oublier ce qu'ils me doivent, ne le pourront qu'en se trahissant eux-mêmes. Je me sens, d'ailleurs, un courage, qui, loin de succomber aux menaces des criminels, se réveillera toujours à la vue du crime. Mais enfin, si jamais il arrive que les ennemis domestiques, dont je vous ai préservés, réunissent leurs efforts contre moi seul; ce sera pour lors à vous, ROMAINS, de montrer à quoi doivent s'attendre ceux que leur zèle pour votre salut engagera désormais à s'exposer comme j'ai fait.

Quant à ce qui me regarde, aujourd'hui qu'il ne m'est, ni possible d'ajouter à ma gloire, ni permis d'ambitionner (6) de plus grands honneurs, quelle uti-

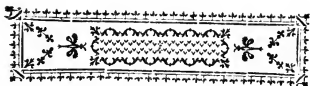
(6) Il n'y avoit que la Dictature au-dessus du Consulat : mais n'y ayant de Dictateur que dans un temps de trouble, Cicéron, en bon citoyen, n'aspire point à cette dignité.

Pour lire avec fruit, il faut toujours, à la fin d'une Harangue, en faire la récapitulation. Cicéron & Démosthène sont aussi méthodiques, mais cachent plus leur art, que nos Orateurs

lité me promettrois-je d'une plus longue vie ? Il ne me reste qu'à avoir dans une condition privée, une conduite qui réponde à ce que j'ai fait dans mon Consulat : afin que la haine injuste qui pourroit me persécuter, donne encore du lustre à mes actions, & ne fasse tort qu'à mes ennemis. Je ne me démentirai point ; & l'on jugera que la manière dont je viens de me gouverner, n'a pas été l'ouvrage du hasard.

Allez, car le jour finit, allez, ROMAINS, témoigner votre reconnoissance à Jupiter votre protecteur. Retirez-vous ensuite dans vos maisons ; & quoique le danger soit passé, ayez soin pourtant qu'elles soient gardées, comme la nuit précédente. Je ferai en sorte que vous ne soyez pas dans cet embarras plus longtemps, & que vous puissiez jouir d'une éternelle paix.

d'aujourd'hui. Une Division bien marquée, bien suivie, est bonne dans le genre didactique, ou instructif. Hors delà il est rare qu'elle ne rende pas un discours froid, & incapable de produire ces grands mouvements, qui demandent que l'Auditeur ne soit point averti de la route, par où l'on se propose de le mener. Mais ceci soit dit en passant, & pour ceux qui connoissent l'art.



QUATRIEME CATILINAIRE

*Prononcée devant le Sénat ,
le 5 Decemb. 690.*

JE vois, PERES CONSCRITS, tous vos regards attachés sur moi. Je vois que non-seulement vous êtes occupés du péril qui vous menace, vous & l'Etat : mais que , l'Etat fût-il en sûreté, vous seriez inquiets sur ce qui me touche personnellement.

Au milieu des maux qui m'environnent, il m'est bien doux & bien consolant que vous daigniez y prendre part. Mais, je vous en conjure au nom des Dieux immortels, oubliez mes intérêts propres, & ne songez qu'à vous & à vos enfants.

Pour moi, si la destinée de mon Consulat est telle que j'y doive éprouver toute sorte d'amertumes & de souffrance.

ces, non-seulement je les supporterai avec fermeté, mais encore avec joie, pourvu que la gloire de la République, & le salut du peuple Romain soient le prix de mes travaux.

Rien ne m'a pu mettre, pour un moment, à l'abri des plus affreux périls : ni le Barreau, quoique le centre de l'équité : ni le champ de Mars, quoique consacré par les auspices des Consuls : ni le Sénat, quoique le refuge de toutes les Nations : ni ma propre maison, quoique tout homme regarde sa maison comme un asile : ni mon lit même, quoiqu'un lit soit destiné au repos : ni ce siege enfin, ce siege respectable, où j'ai l'honneur d'être assis.

J'ai beaucoup dissimulé, beaucoup toléré, beaucoup (1) cédé ; & le tout

(1) M. le P. Bouhier, dans ses Remarques sur le texte latin, explique ceci parfaitement. Sous le Consulat, dit-il de Cicéron & d'Antoine, le Sénat leur avoit destiné après leur année deux Provinces à gouverner ; la Macédoine, & la Gaule Cisalpine. Le sort ayant donné la première à Cicéron, Antoine en eut beaucoup de chagrin. Car étant accablé de dettes, il avoit envisagé cette riche Province comme une ressource pour les acquitter. Cicéron, qui comprit combien il

pour apporter du remede à vos maux, sans prendre garde à ce qu'il m'en coûtoit.

Que les Dieux , si la fin (2) de mon Consulat devoit être marquée par la gloire d'avoir préservé du feu, de la guerre, de tous les outrages possibles, le peuple Romain, vos femmes, vos enfants, les Vestales, les temples, les autels, notre florissante patrie, l'Italie entière; qu'à ce prix les Dieux ordonnent de moi en particulier ce qu'ils voudront, j'y souscris. Et puisque (3) Lentulus s'est imaginé, sur la foi de quelques devins, que son nom, par je ne sais quelle fatalité, annonçoit votre perte; ne dois-je

étoit important de le détacher de Catilina, avec lequel il avoit des liaisons étroites, sacrifiant généreusement ses intérêts à ceux de la République, céda la Macédoine à son Colleague, à condition qu'il abandonneroit Catilina. Mais ce sacrifice, qui sauva la République, n'ayant pas laissé de faire de la peine à Cicéron, lui donne lieu de dire ici en mots couverts, de peur d'offenser Antoine, ce qu'il dit clairement dans son oraison contre Pison, ch. 2. *Ego Antonium Collegam, cupidum Provinciæ, multa in Republicâ molientem, patientiâ; atque obsequio meo mitigavi.*

(2) Elle tomboit au premier de Janvier.

(3) Voyez ci-dessus, pag. 272.

pas me réjouir qu'un destin contraire m'ait mis en place pour assurer votre salut ?

Pensez donc à vous, & à la Patrie : conservez vos personnes , vos femmes , vos enfans , vos biens : défendez l'honneur , la vie du peuple Romain : & cessez , PERES CONSCRITS , de vous alarmer pour moi. Je dois espérer que les Dieux qui protègent Rome , voudront bien avoir égard à mes services. Mais si la mort se présente à moi , elle me trouvera disposé à la recevoir. Jamais la mort ne sauroit être , ni honteuse , pour qui a de la fermeté ; ni prématurée pour qui a été honoré du Consulat ; ni fâcheuse pour un homme sage.

Je ne pousse pas cependant la dureté jusqu'à n'être pas ému de la douleur , dont est pénétré à mes yeux un frere qui m'est cher , & à qui je le suis. J'ai peine à soutenir les larmes que je vois répandre autour de moi. Je rentre dans le sein de ma famille , où je trouve une femme consternée , une fille saisie de frayeur ; un fils , d'un âge encore si tendre , dans qui Rome croit avoir comme un ôtage (4) de mon Consulat. Je vois

(4) C'est-à-dire , comme un gage de sa fidé-

ici mon gendre , qui attend , non fans une mortelle inquiétude , l'issue de cette journée. Tous ces objets , il faut que je l'avoue , font impression sur moi. Mais ce qu'opere ma sensibilité , c'est que j'aime mieux sauver , au prix de mon sang , & la République , & ma famille , que de les voir englouties avec moi l'une & l'autre dans le même précipice.

Ainsi songez , PERES CONSCRITS , aux intérêts de la République , & voyez quelles tempêtes fondront sur elle , si vous ne les détournez. Il s'agit ici de prononcer sur la peine due , non pas à ce Gracchus , qui brigua une seconde fois la charge de Tribun du Peuple ; non pas à cet autre Gracchus , qui , au sujet des terres dont il demandoit un nouveau partage , excita une sédition ; non pas à ce Saturninus , par l'ordre de qui Memmius (5) fut assassiné ; mais à des gens qui se tenoient dans Rome pour y mettre le feu , pour vous y égorger tous , pour y recevoir Catilina. On a leurs let-

lité à remplir les devoirs d'un Consul. Alors son fils , dont la naissance est rapportée dans la première de ses lettres à Atticus , étoit encore au berceau.

(5) Voyez Appien , de *Bello Civ.* liv. 1.

tres, leurs cachets, leur écriture, leur aveu. Ils soulèvent les Allobroges, ils subornent les esclaves, ils appellent Catilina. Ils méditent un tel carnage, qu'il ne puisse rester personne pour déplorer l'extinction du nom Romain, & la chute d'un si grand Empire.

Voilà ce que les dénonciateurs ont rapporté. Voilà ce que les coupables ont reconnu. Voilà ce que déjà vous-mêmes vous avez jugé : soit en me remerciant, & dans les termes les plus honorables, d'avoir par ma vigilance, par l'assiduité de mes soins, manifesté cette affreuse conjuration : soit en donnant ordre à Lentulus d'abdiquer la Préture : soit en l'arrêtant prisonnier, de même que ses complices : soit en faisant rendre grâces pour moi aux Dieux immortels, honneur qui n'avoit été fait avant moi, qu'à des Guerriers : enfin, soit en décernant hier aux Envoyés des Allobroges, & à Vulturcius, de très-grandes récompenses. Par-là, sans doute, vous avez bien fait voir que la condamnation de ceux qui sont arrêtés nominément, étoit déjà toute décidée.

Mais je vais, PERES CONSCRITS, vous exposer cette affaire tout de nou-

veau ; & reprendre vos avis sur la punition des coupables , après que j'aurai dit là-dessus ce que je dois en qualité de Consul.

Je voyois depuis long-temps , à la vérité , qu'il se préparoit des mouvements parmi nous , & que la fureur s'emparoit de certains esprits : mais je n'avois pu me figurer que des citoyens fussent capables d'aller si loin. Présentement , de quelque côté que vous penchiez , il faut se déterminer avant la nuit. Vous concevez l'énormité du crime : détrompez-vous , si vous y croyez peu de personnes impliquées. On ne s'imagine pas jusqu'où la contagion s'est répandue : elle n'a pas seulement infecté l'Italie , elle a passé les Alpes , & s'est sourdement glissée dans plusieurs de nos provinces. Vous n'en arrêterez pas le cours en différant , en temporisant. Quelque parti que vous preniez , il doit être prompt.

Or , les deux opinions , qui jusqu'ici partagent le Sénat , sont celle de Silanus , qui condamne les coupables à perdre la vie ; & celle de César , qui , excepté la mort , les condamne à toute autre peine.

Ils ont l'un & l'autre opiné , comme

N v

il convient à des personnes de leur rang ; & avec toute la sévérité requise en pareil cas.

Pour (6) le premier, lorsqu'il ne juge pas qu'on doive laisser un moment de vie à des scélérats, qui ont voulu ensevelir le nom Romain, anéantir notre Empire : c'est qu'en effet il voit que souvent nos peres ont employé ce genre de peine contre de méchants citoyens.

Quant au second, il est persuadé que de soi la mort n'est point une peine imposée aux hommes par les Dieux immortels : que c'est plutôt, ou une indispensable loi de la nature, ou la fin de nos travaux & de nos miseres : que par cette raison elle a toujours été soufferte tranquillement par les sages, souvent même avec joie par des ames courageuses : mais que certainement une prison, & une prison perpétuelle, est une peine inventée exprès pour punir les grands crimes. Il faut, conclut de-là César, tenir nos coupables en prison, & les disperser dans les villes municipales.

(6) Silanus avoit opiné le premier, parce qu'il étoit Consul désigné. On peut voir Aulugelle, liv. IV, ch. 10, sur l'ordre qui s'observoit dans le Sénat Romain.

Mais de commander que ces villes s'en chargent, il me paroît que cela est dur; & si l'on ne fait que les en prier, elles s'y rendront difficilement. Ordonnez pourtant ce qu'il vous plaira. Je m'y conformerai, & je trouverai, du moins je l'espère, des gens qui tiendront à honneur d'exécuter ce que vous aurez cru nécessaire pour le salut public.

César ajoute que chaque ville répondra sous de grieves peines, des prisonniers à elle confiés: il les condamne à une captivité horrible: il veut, & c'étoit une précaution à prendre contre de si grands criminels, que jamais on ne puisse demander leur grâce, ni au Sénat, ni au Peuple: il leur ravit jusqu'à l'espérance, seule consolation des misérables: il ordonne la confiscation de leurs biens: il ne leur laisse que la vie. Sans doute, de peur qu'en la leur ôtant, ce ne fût mettre fin par un tourment seul, à tous leurs maux, & d'esprit, & de corps. Aussi nos Anciens, pour effrayer les méchants, ont-ils enseigné que dans les enfers il se retrouve d'autres tourmens: & cela parce qu'ils comprenoient que pour qui n'auroit pas ces autres supplices à craindre, la mort toute

seule ne seroit pas un objet de terreur.

A ne consulter que mon intérêt particulier, je dois souhaiter, PERES CONSCRITS, que vous suiviez l'opinion de César, parce que César, étant de ceux que l'on croit portés pour le peuple, j'aurai peut-être moins de contradictions à craindre, quand je proposerai un avis, dont on saura qu'il est l'auteur. Je ne fais si l'avis contraire ne me jette pas dans de plus grands embarras. Quoi qu'il en soit, le bien public doit l'emporter sur mon intérêt personnel.

Au reste, l'opinion de César est digne certainement d'un citoyen tel que lui, dans qui se réunissent le mérite & la naissance : c'est un gage qu'il donne à la République de son éternel attachement : par-là nous avons vu quelle différence il y avoit entre un flatteur de la multitude, & un homme vraiment populaire, vraiment ami du bien public.

Mais parmi ceux qui veulent passer pour populaires, je m'apperçois qu'il nous en manque ici un, qui s'est absenté, sans doute, pour ne point se trouver dans l'occasion de condamner des citoyens Romains à la mort. Avant-hier, cependant, son avis fut qu'on devoit les

mettre en prison, & rendre en mon honneur, de solennelles actions de grâces aux Dieux. Hier encore il demanda que les dénonciateurs fussent magnifiquement récompensés. Or c'est assez faire entendre comment il pense sur ce sujet.

Pour César, il sait très-bien que la loi *Sempronia* est faite en faveur des citoyens Romains; mais que tout homme qui se déclare contre la patrie; perd absolument la qualité de citoyen; & qu'enfin cette loi n'eut pas lieu à l'égard même de son auteur. Il ne croit pas non plus, qu'on puisse, sur des largesses outrées, & sur de folles profusions, regarder Lentulus comme ami du peuple, tandis qu'on lui voit de si horribles desseins contre l'Etat. Ainsi, quoique très-humain, & très-doux, il ne laisse pas de le condamner à finir ses jours dans une obscure prison: il défend que jamais, dans la vue de plaire au peuple, on propose d'adoucir ses peines: & afin que la pauvreté mette le comble à sa misère, il ordonne la confiscation de ses biens,

Que vous embrassiez donc l'opinion de César, je me verrai accompagné d'un homme cher au peuple Romain, & qui

m'en fera plus volontiers écouter. Que vous suiviez, au contraire, le sentiment de Silanus, il me fera aisé de faire voir que c'est au fond le parti le plus doux, & qu'en cela ni vous, ni moi ne sommes trop sévères.

Mais quel excès de sévérité à craindre, dans le cas d'un crime si énorme ? J'en juge par l'impression qu'il fait sur moi. Car enfin, si je fais ici paroître un peu de chaleur, je proteste que ce qui m'anime, c'est un pur mouvement de pitié. Peut-on être plus porté que je le suis à la douceur ? Mais je me représente cette superbe ville, l'ornement de l'univers, & l'appui de toutes les nations, en proie à un subit embrâsement. Je m'imagine voir dans toutes nos rues, des tas de citoyens massacrés, & sans sépulture. Je me mets devant les yeux un Céthégus, dont la fureur se baigne dans votre sang. Je me figure Lentulus le sceptre à la main, selon la destinée dont il se vantoit ; Gabinius honoré de la pourpre ; Catilina entrant dans Rome à la tête d'une armée ; les meres poussant des cris lamentables ; les filles, les enfants prenant la fuite ; les Vestales exposées à l'insolence du soldat. J'en fré-

mis : & plus ces horreurs doivent exciter notre compassion , plus mon zele s'allume contre des scélérats , qui ont prétendu nous réduire à de si affreuses extrémités.

Quoi , si un esclave avoit brûlé la maison , & poignardé la femme & les enfants de son maître : diroit-on de son maître , lorsqu'il le punit avec la dernière rigueur , que c'est le plus cruel de tous les hommes ; ou que c'est un cœur sensible & plein de pitié ? Pour moi , je le croirois de bronze , s'il ne cherchoit pas à noyer une partie de sa douleur dans le sang de son esclave.

A l'égard donc des scélérats , qui ont voulu nous égorger , qui ont voulu massacrer nos femmes & nos enfants , mettre le feu à toutes nos maisons , détruire Rome de fond en comble , livrer cet Empire à des Allobroges , & les établir sur les ruines , sur les cendres de cette ville ; la sévérité fera voir que nous sommes touchés de compassion ; & il paroîtroit , si nous étions moins vifs sur ce point , qu'il y a de la cruauté à être si peu sensibles aux malheurs extrêmes de la Patrie.

Traiterons-nous de sanguinaire & d'inhumain , le beau-frere (7) même de Len-

(7) L. Julius César. Il est nommé dans mon

tulus, pour lui avoir dit en face avant-hier, qu'il méritoit de perdre la vie; & qu'autrefois, sur de moindres accusations, Fulvius son aïeul, & un des fils de Fulvius encore à la fleur de l'âge, n'avoient pu éviter le dernier supplice? Tout le crime (8) de ce jeune homme étoit d'être venu par l'ordre exprès de son pere, parler au Sénat. Fulvius, de quoi l'accusoit-t-on? D'avoir voulu, comme Lentulus, sapper les fondemens de cet Empire? Il ne s'agissoit que d'une dispute, où l'un des partis vouloit que l'on fit des largesses au Peuple, l'autre s'y opposoit.

Alors l'illustre aïeul de Lentulus, ne pouvant souffrir que la République perdît de ses droits, poursuivit Gracchus les armes à la main, & reçut une dangereuse blessure. Aujourd'hui, pour la détruire cette même République, le petit-fils appelle les Gaulois, excite les

texte. Mais je crains, si je le nommois, qu'un lecteur peu attentif, & qui n'a pas toujours la patience de lire une remarque au bas de la page, ne le confondît avec C. Julius César, dont il est souvent parlé dans le cours de cette harangue.

(8) Voyez Appien, de *Bello Civ.* liv. 1.

esclaves à la révolte, commande à Céthégus d'égorger les Sénateurs, charge Gabinius de faire main-basse sur tous les autres citoyens, ordonne à Cassius de brûler Rome, livre toute l'Italie à la fureur de Catilina. Et vous craindrez, après un attentat si horrible, qu'on ne vous reproche trop de sévérité? Ah! bien plutôt craignez que moins de sévérité envers les coupables ne passe pour une cruauté envers la Patrie.

Mais j'apprends qu'il se répand un bruit, dont je ne saurois me taire. On paroît avoir peur que je ne manque de force & de secours, lorsqu'il faudra exécuter ce que vous aurez conclu. Tout est déjà réglé, PERES CONSCRITS, j'ai pourvu à tout : & l'ardeur du peuple Romain à se défendre lui-même, & à sauver l'Empire, passe encore mes soins & ma vigilance. Toutes les conditions, tous les âges se réunissent. On ne voit que citoyens assemblés, & sur la place, & dans les temples qui sont aux environs, & le long de toutes les avenues par où l'on peut aborder où nous sommes. C'est, depuis que Rome est fondée, la seule affaire où l'on ait généralement été d'accord : si vous exceptez

ceux que je regarde, non pas comme citoyens, mais comme ennemis; ces traîtres qui, près de périr, & ne voulant pas périr eux seuls, ont cherché à ensevelir leur Patrie avec eux. Pour tous les autres, quelle unanimité, quel courage, quelle émulation!

Parlerai-je des Chevaliers Romains? Ils ne vous disputent pas l'autorité; mais pour le zèle, ils ne voudroient pas vous céder. Il ne s'agit plus de leurs anciens démêlés avec le Sénat: une cause commune rapproche les deux partis: & si cette réunion, qui se fait sous mon Consulat, est constante, j'ose dire que jamais dissension, jamais guerre ne se rallumera entre les différents corps, dont la République est composée.

Tous les Tribuns du Trésor nous marquent le même dévouement. Tous les Secrétaires, pour qui c'est aujourd'hui par hasard jour d'assemblée au Trésor, ont d'abord (9) accouru où les appelloit le salut commun. Tout ce qu'il y a d'habitans nés libres, même ceux de

(9) Il y a dans le Latin, *ab expectatione sortis*: Mais cela demanderoit un éclaircissement peu nécessaire ici, & pour lequel je renvoie au Cicéron de M. le Dauphin.

la condition la plus basse , ont accouru. Hé ! qui n'aimeroit à se maintenir en possession de sa liberté ? Pour qui ces temples , cette ville , ce séjour commun des Romains , ne seroient-ils pas des objets intéressants ? On voit dans les Afranchis , qui ont été assez sages & assez heureux pour obtenir d'avoir part à nos privilèges : on leur voit , PERES CONSCRITS , une ardeur merveilleuse à défendre Rome , qu'ils regardent comme leur Patrie véritable ; tandis que des citoyens , & des citoyens d'une haute naissance , la regardent comme une ville ennemie.

Mais à quoi bon parler des personnes , qui ont leur propre liberté à conserver , & dont la fortune tient par tant d'endroits à celle de la République ? On ne voit pas même un esclave , pour peu que sa condition soit tolérable , qui n'ait les rebelles en horreur , qui ne souhaite le salut de Rome , & qui ne se fasse un devoir de concourir à le procurer , autant qu'il l'ose , & qu'il le peut. Ainsi ne vous effrayez point du bruit qui court , que Lentulus a envoyé de boutique en boutique un infâme ministre de ses voluptés , pour tâcher de séduire les artisans pauvres & simples. Il est vrai qu'on

leur a offert de l'argent , mais en vain. Rien n'a pu l'emporter sur leur devoir , ni sur l'attachement qu'ils ont à leur commerce ordinaire , à leur petit logement , à leur vie douce & paisible. Presque tous , disons mieux , absolument tous les ouvriers , tous les marchands aiment la paix : c'est de la paix que dépend leur travail , leur gain , la multitude des acheteurs : & si , leurs boutiques fermées , ils ne gagnent rien , que feroit-ce quand le feu y auroit été mis ?

Puis donc que le peuple Romain ne vous manque pas , PERES CONSCRITS , ne donnez pas lieu de croire que vous manquiez au peuple Romain. Vous avez un Consul , qui a déjà vu la mort de près , & qui a évité tant de pièges , tant de périls , moins pour allonger ses jours , que pour assurer les vôtres. Toutes les Compagnies pensent , parlent , agissent de même. Votre Patrie , environnée de torches ardentes , en butte à la rage des Conjurés , vous tend les bras , vous recommande instamment la vie de ses citoyens , le feu éternel de Vesta , le Capitole , les Dieux Pénates , ses temples , ses murs , ses maisons. Au jugement que vous allez rendre , est attachée votre vie , la

vie de vos femmes & de vos enfants ,
la fortune entiere des Romains.

Vous avez , ce qui n'est pas toujours ,
un chef qui pense à vous , qui s'oublie
personnellement : & ce qui ne s'est jamais
vu dans une dissension publique , toutes les
diverses Compagnies , tout le peuple Ro-
main n'a qu'un même esprit.

Quels travaux a-t-il fallu pour fonder cet
Empire ! Quelle valeur pour l'affermir !
Quelle protection des Dieux pour le por-
ter à ce haut point de puissance & de
gloire ! Tout a été presque renversé dans
une nuit. Il faut , par l'arrêt que vous ren-
drez , faire en sorte que jamais rien de sem-
blable ne soit exécuté , ni même imaginé
parmi nous.

Au reste , si je vous parle ainsi , ce n'est
point en vue d'émouvoir votre zele : il me
prévient , & il me serviroit à moi-même
d'exemple : mais en qualité de Consul ,
obligé à porter la parole , je n'ai point vou-
lu manquer à un de mes devoirs.

Avant que de recueillir les voix , j'ai ,
PERES , CONSCRITS , un mot à dire sur
mon sujet.

Je comprends que tout ce qu'il y a
de Conjurés , & vous savez quel prodi-

gieux nombre, c'est autant d'ennemis que je me suis attirés. Je les crois méprisables au dernier point; cependant, s'il arrive qu'un jour ils l'emportent sur votre autorité, & sur celle de la République, je n'aurai point de regret d'avoir pensé, & agi, comme j'ai fait.

Ils me menacent peut-être de la mort : mais la mort est pour tous les hommes ; au-lieu que personne n'avoit reçu, au même titre que moi, les honneurs dont j'ai été comblé par vos décrets. Si d'autres en reçurent de semblables, c'est pour avoir bien servi la République : mais moi, c'est pour l'avoir sauvée.

Qu'on (1) célèbre Scipion, celui qui

(1) Voilà ce que Cicéron a répété mille fois ; & il y a des gens qui voudroient en conclure qu'il étoit bouffi d'orgueil. Apparemment ils ne connoissent pas l'Opuscule de Plutarque, dont Amyot rend ainsi le titre : *Comment on se peut louer soi-même sans encourir envie, ni répréhension*. Je renvoie à la courte analyse que Madame Dacier en a faite dans ses *Causés de la Corruption du Goût*. Vous y verrez dans quelles occasions il est permis, ou plutôt ordonné aux *Hommes d'Etat*, mais sur-tout dans une République, d'exalter leur sage conduite & leurs glorieux succès. On y cite l'exemple de Périclès, d'Epaminondas, de Scipion, de

par sa prudence & par sa valeur, contraincit Annibal de retourner en Afrique, & d'abandonner l'Italie : qu'on accable de louanges cet autre Scipion, qui a détruit Carthage & Numance, deux cruelles ennemies de Rome : qu'on exalte la gloire de (2) Paulus, dont Persée, grand & puissant

Thémistocle, de Phocion, &c. Si la théorie de Plutarque est puisée dans le bon sens, il est clair que Cicéron s'est fréquemment vu dans la nécessité de la réduire en pratique : & puisqu'alors, il n'a rappelé ses louanges, ni hors de propos, ni sans fondement, il est donc inattaquable en qualité d'*Homme d'Etat*.

Mais en qualité d'*Homme de Lettres*, seroit-il tombé dans les pièges de la vanité ? Quand il parle de ses talents, ou de ses écrits, c'est toujours d'un ton sage & modeste. Orateur, Philosophe, Poète, & Bel-esprit orné de tout ce que les Arts & les Sciences avoient produit jusqu'à son temps, il paroît n'avoir connu aucune de ces misérables petiteesses, si familières à la plupart de ceux qui se croient quelque chose de ce qu'il étoit. Tout respire chez lui cette vérité : Que plus un homme aura de connoissances, moins il sera plein de lui-même, parce que ses yeux intérieurs, en lui faisant voir ce qu'il possède, lui feront voir aussi, & bien mieux encore, ce qui lui manque.

(2) Paul Emile, surnommé *le Macédonique*, pour avoir vaincu Persée, Roi de Macédoine, & fait de son Royaume une province de l'Empire Romain.

Roi, honora la triomphe : que jamais ne périclisse la mémoire de Marius, qui deux fois délivra Rome de l'invasion des barbares : qu'on leur préfère à tous Pompée, dont les admirables exploits n'ont point d'autres bornes, que les bornes même du Soleil : mon nom trouvera place parmi tous ces noms illustres, à moins qu'on ne juge qu'il y a plus de mérite à nous étendre par des conquêtes, qu'à faire que nos Conquérants, à leur retour, puissent retrouver la ville où ils reçoivent le prix de leurs travaux.

Il est vrai que les victoires étrangères ont un avantage sur les victoires domestiques. Car si des étrangers sont une fois subjugués, ils deviennent nos esclaves ; ou si on les reçoit dans notre alliance ; ils le regardent comme une grâce qu'on veut bien leur faire. Mais des citoyens assez furieux pour se révolter contre leur patrie, si vous empêchez qu'ils ne réussissent dans leur dessein, vous ne pouvez les contenir par la crainte, ni les regagner par des bienfaits. Ainsi je me vois, pour toute ma vie, d'implacables ennemis ; mais dont, après tout, la vengeance n'est à craindre, ni pour moi, ni pour les miens, parce que j'ai un appui sûr
dans

vosre protection, dans les sentiments que les gens de bien auront toujours pour moi, & dans le souvenir qui se conservera des périls que j'ai courus; périls éternellement mémorables, non-seulement parmi le peuple que j'ai sauvé, mais parmi toutes les nations du monde. Oui je l'espère, mes ennemis ne formeront jamais une puissance capable de résister au Sénat, uni avec les Chevaliers Romains, & soutenu de tout ce qu'il y a de citoyens, qui ont de bonnes intentions.

Pour avoir donc (3) volontairement cédé ma province; pour avoir renoncé à la gloire de commander une de vos armées, & à l'espérance de mériter les honneurs du triomphe; pour avoir, en un mot, sacrifié tous (4) mes intérêts aux vôtres; le seul dédommagement que je vous demande, c'est que vous conserviez la mémoire de mon

(3) Voyez page 292, Remarque 1.

(4) Puisqu'on ne parle que pour être entendu, c'est inutilement que je chercherois à rendre *pro clientelis*, *hospitiisque provincialibus*. Il s'agit des droits attribués à un Proconsul, tant sur ses *Clients*, que sur ses *Hôtes*, dans la province qu'il gouverne. Or nous n'avons ni dans notre langue, ni dans nos coutumes, rien d'équivalent. Toute obscurité est insupportable dans quelque ouvrage que ce puisse être : mais sur-tout dans un Orateur.

Consulat, & de mes services. Tant qu'elle subsistera dans vos cœurs, elle me tiendra lieu d'un bouclier impénétrable.

Que si l'iniquité prévaut, & que mes espérances soient trompées; je vous recommande mon fils, ce jeune enfant. Je croirai, non-seulement sa vie, mais sa fortune en sûreté, tant que vous n'oublierez point que son pere a sauvé la Patrie lui seul, & s'est lui seul exposé à toute sorte de risques pour la sauver.

Opinez donc, PERES CONSCRITS, comme vous avez déjà commencé, avec zele, avec fermeté, dans une conjoncture d'où dépend la conservation de vos personnes, celle du peuple Romain, de vos enfants, de vos temples, de vos autels, de votre Empire, de votre liberté, de l'Italie entière, de toute la République. Vous avez un Consul, qui jusqu'à la mort ne manquera, ni de courage pour se charger de vos ordres, ni de force pour les faire exécuter.





M. TULLII
CICERONIS

IN

L. CATILINAM

ORATIO I.

QUOUSQUE tandem abutère, Catilina, patientiâ nostrâ, quamdiu etiam furor iste tuus nos eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? Nihilne te nocturnum præsidium Palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatûs locus, nihil horum ora vultusque moverunt? Patère tua consilia non sentis? constrictam jam omnium horum conscientiâ teneri conjurationem tuam non vides? Quid proximâ, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris? O tempora, ô mores! Senatus hæc intelligit, consul videt: hic tamen vivit. Vivit? Immo verò etiam in senatum venit: fit publici consilii particeps.

O ij

notat & designat oculis ad cædem unumquemque nostrum. Nos autem, viri fortes, satisfacere reipublicæ videmur, si istius furorem ac tela vitemus. Ad mortem te, Catilina, duci, jussu consulis, jam pridem oportebat: in te conferri pestem istam, quam tu in nos omnes jamdiu machinaris. An verò vir amplissimus, P. Scipio, Pontifex maximus, 212 Tib. Gracchum, mediocriter labefactantem statum reipublicæ, privatus interfecit: Catilinam verò, orbem terræ cæde atque incendiis vastare cupientem, nos consules perferemus? Nam illa nimis antiqua prætereo, quòd Q. Servilius Ahala Sp. Melium, novis rebus studentem, manu suâ occidit. Fuit, fuit ista quondam in hac republica virtus, ut viri fortes acrioribus suppliciis civem perniciosum, quàm acerbissimum hostem coërcerent. Habemus enim senatusconsultum in te, Catilina, vehemens & grave: non deest reipublicæ consilium, neque auctoritas hujus ordinis: nos, nos, dico apertè, consules desumus.

II. Decrevit quondam senatus, ut L. Optimus consul videret, ne quid respublica detrimenti caperet. Nox nulla intercessit; interfectus est propter quasdam seditionum suspi- 213 ciones C. Gracchus, clarissimo patre, avo, majoribus: occisus est cum liberis M. Fulvius, consularis. Simili senatusconsulto, C. Mario, & L. Valerio consulibus permessa est respublica: num unum diem postea L. Saturninum, tribunum plebis, & C. Servilium prætorem, mors ac reipublicæ pœna remorata est? At nos vicessim jam diem patimur hebecere aciem horum auctoritatis. Habemus

enim hujusmodi senatusconsultum , verumtamen inclusum in tabulis , tamquam in vagina reconditum : quo ex senatusconsulto confestim interfectum te esse , Catilina convenit. Vivis : & vivis non ad deponendam , sed ad confirmandam audaciam. Cupio , Patres conscripti , me esse clementem : cupio in tantis²¹⁴ reipublicæ periculis non dissolutum videri : sed jam me ipsum inertiae , nequitiaeque condemnno. Castra sunt in Italia contra rempublicam , in Etruriae faucibus collocata : crescit in dies singulos hostium numerus : eorum autem imperatorem castrorum , ducemque hostium , intra moenia , atque adeò in Senatu videmus , intestinam aliquam quotidie perniciem reipublicae molientem. Si te jam , Catilina , comprehendi , si interfici jusserò , credo , erit verendum mihi , ne non hoc potius omnes boni seriùs à me , quàm quisquam crudeliùs factum esse dicat. Verùm ego hoc , quod jampridem factum esse oportuit , certa de causa nondum adducor ut faciam. Tum denique interficiam te , cùm jam nemo tam improbus , tam perditus , tam tui similis inveniri poterit , qui id non jure factum esse fateatur. Quamdiu²¹⁵ quisquam erit , qui te defendere audeat , vives : & vives ita , ut nunc vivis , multis meis , & firmis praesidiis obsessus , ne commovere te contra rempublicam possis. Multorum te etiam oculi & aures non sentientem , sicut adhuc fecerunt , speculabuntur , atque custodient.

III. Etenim quid est , Catilina , quod jam amplius expectes , si neque nox tenebris obscurare coetus nefarios , nec privata domus pa-

rictibus continere vocem conjurationis tuæ potest; si illustrantur, si erumpunt omnia? Muta jam istam mentem: mihi crede: obliviscere cædis, atque incendiorum. Tenêris undique: luce sunt clariora nobis tua consilia omnia: quæ etiam mecum licet recognoscas. Meministine, me ante diem XII Kalendas Novembris dicere in senatu, fore in armis certo die, qui dies futurus esset ante diem VI Kalendas Novembris, C. Mallium, audaciæ satellitem atque administrum tuæ? Num me fefellit,

216 Catilina, non modò res tanta, tam atrox, tam incredibilis, verùm, id quod multò magis est admirandum, dies? Dixi ego idem in senatu, cædem te optimatum contulisse in ante diem V Kalendas Novembris, tum cùm multi principes civitatis Româ non tam sui conservandi, quàm tuorum consiliorum reprimendorum causâ profugerunt. Num infitiri potes, te illo ipso die meis præsiidiis, meâ diligentia circumclusum, commovere te contra rempublicam non potuisse, cùm tu discessu cæterorum; nostrâ tamen, qui remansissemus, cæde contentum te esse dicebas? Quid? cùm te Præneste Kalendis ipsis Novembris occupaturum nocturno impetu esse confideres: sensistine, illam coloniam meo jussu, meis præsiidiis, custodiis, vigiliisque esse munitam? Nihil agis, nihil moliris, nihil cogitas, quod ego non modò non audiam, sed etiam non videam, planèque sentiam.

IV. Recognosce tandem mecum illam superiorem noctem. Jam intelliges multò me vigilare acrius ad salutem, quàm te ad perniciem reipublicæ. Dico te priori nocte venisse

Inter falcarios (non agam obscure) in M.
Leccæ domum : convenisse eodem complures ²¹⁷
eiusdem amentiae , scelerisque socios. Num
negare audes ? quid taces ? convincam , si
negas. Video enim esse hic in senatu quos-
dam , qui tecum unà fuere. O dii immorta-
les ! ubinam gentium sumus ? in qua urbe
vivimus ? quam rempublicam habemus ? Hic ,
hic sunt , in nostro numero , P. C. in hoc
orbis terræ sanctissimo gravissimoque consilio ,
qui de meo , nostrumque omnium interitu ,
qui de hujus urbis , atque adeo orbis terra-
rum exitio cogitent. Hosce ego video consul ,
& de republica sententiam rogo : & , quos
ferro trucidari oportebat , eos nondum voce
vulnero. Fuisti igitur apud Leccam illa nocte ,
Catilina : distribuisti partes Italiae : statuisti ²¹⁸
quò quemque proficisci placeret : delegisti
quos Romæ relinqueres , quos tecum educe-
res : descripsisti urbis partes ad incendia :
confirmasti , te ipsum jam esse exiturum : di-
xisti paululum tibi esse etiam tum moræ , quòd
ego viverem. Reperti sunt duo equites Ro-
mani , qui te istà curâ liberarent , & sese illa
ipsa nocte paulò ante lucem me in meo lectulo
interfecturos pollicerentur. Hæc ego omnia , vix
dum etiam cœtu vestro dimisso , comperi :
domum meam majoribus præsiidiis munivi ,
atque firmavi : exclusi eos , quos tu manè ad
me salutatum miseras , cum illi ipsi venissent ;
quos ego jam multis ac summis viris ad me id
temporis venturos esse prædixeram.

V. Quæ cum ita sint , Catilina , perge quò
cœpisti ; egredere aliquando ex urbe ; pa-
tent portæ : proficiscere. Nimiùm diu te im-

peratorem illa tua Malliana castra desiderant.
 Educ tecum etiam omnes tuos : si minùs ,
 quàm plurimos. Purga urbem. Magno me
 219 metu liberabis , dummodò inter me atque te
 murus interfuit. Nobiscum versari jam diutius
 non potes : non feram , non patiar , non si-
 nam. Magna diis immortalibus habenda est
 gratia , atque huic ipsi Jovi Statori , antiquis-
 simo custodi hujus urbis , quòd hanc tam
 tetram , tam horribilem , tamque infestam rei-
 publicæ pestem toties jam effugimus. Non est
 sapius in uno homine salus summa pericli-
 tanda reipublicæ. Quamdiu mihi , consuli de-
 signato , Catilina , insidiatus es , non publico
 me præsidio ; sed privatâ diligentia defendi.
 Cum proximis comitiis consularibus me con-
 sulem in campo , & competitores interficere
 voluisti , compressi tuos nefarios conatus ami-
 corum præsidio , & copiis , nullo tumultu
 publicè concitato. Denique quotiescumque me
 petisti , per me tibi obstiti : quanquam vi-
 debam perniciem meam cum magna calami-
 220 tate reipublicæ esse conjunctam. Nunc jam
 apertè rempublicam universam petis. Tempa
 deorum immortalium , tecta urbis , vitam om-
 nium civium , Italiam denique totam , ad exi-
 tium & vastitatem vocas. Quare , quoniam
 id , quod primum , atque hujus imperii , dis-
 ciplinæque majorum proprium est , facere non-
 dum andeo ; faciam id , quod est ad severita-
 tem lenius , ad communem salutem utilius.
 Nam si te interfici jussero , residebit in repu-
 blica , reliqua conjuratorum manus. Sin tu
 (quod te jamdudum hortor) exieris , exhan-
 rietur ex urbe tuorum comitum magna &

perniciosa sentina reipublicæ. Quid est, Catilina? num dubitas id, me imperante, facere, quod jam tuâ sponte faciebas? Exire ex urbe consul hostem jubet. Interrogas me, num in exilium? non jubeo: sed si me con-
 fulis, suadeo. 221

V I. Quid enim, Catilina, est, quod te jam in hac urbe delectare possit? in qua nemo est, extra istam conjurationem perditorum hominum, qui te non metuat; nemo, qui non oderit. Quæ nota domesticæ turpitudinis non iniusta vitæ tuæ est? quod privatarum rerum dedecus non hæret infamiæ? quæ libido ab oculis, quod facinus a manibus unquam tuis, quod flagitium a toto corpore absuit? cui tu adolescentulo, quem corruptelarium illecebris irretisses, non aut ad audaciam, ferrum, aut ad libidinem, facem prætulisti? Quid verò? nuper, cum morte superioris uxoris, novis nuptiis domum vacuum fecisses, nonne etiam alio incredibile scelere hoc scelus cumulaisti? Quod ego prætermitto, & facile patior sile-
 ri, ne in hac civitate tanti facinoris immani-
 tas aut extitisse, aut non vindicata esse vi-
 deatur. Prætermitto ruinas fortunarum tuarum, 222
 quas omnes impendere tibi proximis idibus senties. Ad illa venio, quæ non ad privatam ignominiam vitiorum tuorum, non ad domesticam tuam difficultatem ac turpitudinem, sed ad summam reipublicæ, atque ad omnium nostrum vitam salutemque pertinent. Potestne tibi hujus vitæ hæc lux, Catilina, aut hujus cœli spiritus esse jucundus, cum scias, horum esse neminem, qui nesciat, te pridie Kalendas Januarias Lepido, & Tullo consulibus,

stetisse in comitio cum telo? manum, consulum, & principum civitatis interficiendorum causâ paravisse? sceleri ac furori tuo non mentem aliquam, aut timorem tuum, sed fortunam populi Romani obstitisse? Ac jam illa omitto: neque enim sunt aut obscura, aut non multa postea commissa. Quoties tu me designatum, quoties me consulem interficere conatus es? Quot ego tuas petitiones ita conjectas, ut vitari posse non viderentur, parvâ quâdam declinatione, &, ut aiunt, corpore effugi? nihil agis, nihil assequeris, nihil moliris, quod mihi latere valeat in tempore: neque tamen conari, ac velle desistis. Quoties jam tibi extorta est sica ista de manibus? quoties verò excidit casu aliquo, & elapsa est? Tamen eâ carere diutius non potes: quæ quidem quibus abs te initiata sacris, ac devota sit, nescio, quodd eam necesse putas consulis in corpore defigere.

VII. Nunc verò, quæ tua est ista vita? sic enim jam tecum loquar, non ut odio permotus esse videar, quo debeo, sed ut misericordiâ, quæ tibi nulla debetur. Venisti paulò antè in senatum. Quis te ex hac tanta frequentia, ex tot tuis amicis ac necessariis salutavit? Si hoc post hominum memoriam contigit nemini, vocis expectas contumeliam, cum sis gravissimo iudicio taciturnitatis oppressus? Quid, quodd adventu tuo ista subsellia, vacua facta sunt? quodd omnes consulares, qui tibi persæpe ad cædem constituti fuerunt, simulatque assedisti, partem istam subselliorum nudam atque inanem reliquerunt? Quo tandem animo hoc tibi ferendum putas? Servi-

mehercle mei si me isto pacto metuerent, ut te metuunt omnes cives tui, domum meam relinquendam putarem : tu tibi urbem non arbitraris ? & si me meis civibus injuriâ suspectum tam graviter, atque offensum viderem : carere me aspectu civium, quàm infestis oculis omnium conspici mallet. Tu cùm conscientia scelerum tuorum agnoscas odium omnium justum, & jam tibi diù debitum, dubitas, quorum mentes sensusque vulneras, eorum aspectum præsentiamque vitare ? Si te parentes timerent, atque odissent tui, neque eos ulla ratione placare posses : ut opinor,²²⁵ ab eorum oculis aliquò concederes. Nunc te patria, quæ communis est omnium nostrum parens, odit ac metuit : & jamdiu de te nihil judicat, nisi de parricidio suo cogitare. Hujus tu neque auctoritatem verebere, neque judicium sequere, neque vim pertimesces ? Quæ tecum, Catilina, sic agit, & quodammodo tacita loquitur : Nullum jam tot annos facinus exstitit, nisi per te : nullum flagitium sine te : tibi uni multorum civium necesse, tibi vexatio direptioque sociorum, impunita fuit ac libera : tu non solum ad negligendas leges, ac quæstiones, verum etiam ad evertendas perfringendasque valuisti. Superiora illa, quanquam ferenda non fuerunt, tamen, ut potui, tuli. Nunc verò me totam esse in metu propter te unum ; quidquid increpuerit, Catilinam timeri ; nullum videri contra me consilium iniri posse, quod a tuo²²⁶ scelere abhorreat ; non est ferendum. Quamobrem discede, atque hunc mihi timorem eripe : si verus, ne opprimar ; sin falsus, ut tandem aliquando timere desinam.

O vj

VIII. Hæc si tecum, ut dixi; patria lo-
quatur, nonne impetrare debeat; etiam si vim
adhibere non possit? Quid? quod tu te ipse in
custodiam dedisti? Quid? quod, vitandæ suspi-
cionis causâ, apud M. Lepidum te habitare
velle dixisti? a quo non receptus, etiam ad
me venire ausus es: atque, ut domi meæ te
asservarem, rogasti. Cum à me quoque id res-
ponsum tulisses, me nullo modo posse iisdem
parietibus tutò esse tecum, qui magno in pe-
riculo essem, quòd iisdem mœnibus contine-
remur, ad Q. Metellum prætorem venisti. A
quo repudiatus, ad sodalem tuum, virum
optimum, M. Marcellum demigrasti: quem
227 tu videlicet & ad custodiendum te, diligen-
tissimum, & ad suspicandum, sagacissimum,
& ad vindicandum, fortissimum fore putasti.
Sed quàm longè videtur a carcere atque a
vinculis abesse debere, qui se ipsum jam di-
gnum custodiâ judicaverit? Quæ cum ita sint,
Catilina, dubitas, si hic morari æquo animo,
non potes, abire in aliquas terras, & vitam
istam multis suppliciis justis debitisque erep-
tam, fugæ solitudinique mandare? Refer,
inquis, ad senatum (id enim postulas) &
si hic ordo placere sibi decreverit, te ire in
exilium, obtemperaturum te esse dicis. Non
referam id, quod abhorret a meis moribus:
& tamen faciam ut intelligas, quid hi de te
sentiant. Egredere ex urbe, Catilina: libera
republicam metu: in exilium, si hanc vo-
cem exspectas, proficiscere. Quid est, Catili-
na? ecquid attendis, ecquid animadvertis ho-
rum silentium? Patiuntur, tacent. Quid ex-
spectas auctoritatem loquentium, quorum vo-

luntatem tacitorum perspicis? At si hoc idem huic adolescenti optimo, P. Sextio, si fortissimo viro, M. Marcello dixissem: jam mihi consuli hoc ipso in templo, jure optimo se-²²⁸ natus vim & manus intulisset. De te autem, Catilina, cum quiescunt, probant: cum patiuntur, decernunt: cum tacent, clamant. Neque hi solum, quorum tibi auctoritas est videlicet cara, vita vilissima: sed etiam illi equites Romani, honestissimi atque optimi viri, ceterique fortissimi cives, qui circumstant senatum; quorum tu & frequentiam videre, & studia perspicere, & voces paulò antè exaudire potuisti: quorum ego vix abs te jamdiu manus, ac tela contineo: eosdem facillè adducam, ut te hæc, quæ jampridem vastare studes, relinquentem, usque ad portas prosequantur.

IX. Quanquam quid loquor? te ut ulla res frangat? tu ut unquam te corrigas? tu ut ullam fugam meditere? ut ullum tu exilium cogites? utinam tibi istam mentem dii immortales donarent! Tametsi video, si meâ voce²²⁹ perterritus ire in exilium animum induxeris, quanta tempestas invidiæ nobis; si minùs in præsens tempus, recenti memoriâ scelerum tuorum; at in posteritatem impendeat. Sed est mihi tanti, dummodò ista privata sit calamitas, & a reipublicæ periculis sejungatur. Sed tu ut vitiis tuis commoveare, ut legum poenas pertimescas, ut temporibus reipublicæ concedas, non est postulandum. Neque enim is es, Catilina, ut te aut pudor a turpitudine, aut metus a periculo, aut ratio a furore revocaret. Qamobrem, ut sæpe jam dixi, proficif-

cere : ac, si mihi inimico, ut prædicas, tuo
conflare vis invidiam ; rectà perge in exsilium :
vix feram sermones hominum, si id feceris : vix
molem istius invidiæ, si in exsilium ieris jussu
consulis, sustinebo. Sin autem servire meæ
laudi & gloriæ mavis : egredere cum impor-
230 tuna sceleratorum manu : confer te, ad Mal-
lium : concita perditos cives : secerne te a
bonis : infer patriæ bellum ; exulta impio la-
trocinio, ut a me non ejectus, ad alienos ;
sed invitatus, ad tuos isse videaris. Quanquam
quid ego te invitem, a quo jam sciam esse
præmissos, qui tibi ad forum Aurelium præ-
stolarentur armati ? sciam pactam & constitu-
tam esse cum Mallio diem ? a quo etiam
aquilam illam argenteam, quam tibi, ac tuis
omnibus perniciosam esse confido & funestam
futuram, cui domi tuæ sacrarium scelerum
tuorum constitutum fuit, sciam esse præmis-
231 sam ? Tu ut illâ diutius carere possis, quam
venerari, ad cædem proficiscens, solebas ? a
cujus altaribus sæpe istam dexteram impiam,
ad necem civium transtulisti ?

X. Ibis tandem aliquando, quò te jampri-
dem tua ista cupiditas effrenata ac furiosa ra-
piebat. Neque enim tibi hæc res affert dolo-
rem, sed quamdam incredibilem voluptatem.
Ad hanc te amentiam natura peperit, volun-
tas exercuit, fortuna servavit. Numquam tu
non modò otium, sed ne bellum quidem,
nisi nefarium concupisti. Nactus es ex perdi-
tis, atque ab omni non modò fortuna, ve-
rùm etiam spe derelictis, conflatam improbo-
rum manum. Hic tu quâ lætitiâ perfruere ?
quibus gaudiis exultabis ? Quanta in voluptate

bacchabere, cùm in tanto numero tuorum neque audies virum bonum quemquam; neque videbis? Ad hujus vitæ studium meditati illi sunt, qui feruntur, labores tui: jacere humi, non modò ad obsidendum stuprum, verùm etiam ad facinus obscundum: vigilare, non solùm insidiantem somno maritorum, verùm etiam bonis occisorum. Habes ubi ostentes illam præclaram tuam patientiam famis, frigoris, inopiæ rerum omnium: quibus te brevi tempore confectum esse senties. Tantum profeci tum, cùm te a consulatu repuli, ut exul potiùs tentare, quàm consul vexare rempublicam posses: atque ut id, quod esset a te sceleratè susceptum, latrocinium potiùs, quàm bellum nominaretur.

XI. Nunc, ut a me, P. C. quamdam propè justam patriæ querimoniam detester ac deprecet: percipite, quæso, diligenter, quæ dicam, & ea penitus animis vestris mentibusque mandate. Etenim, si mecum patria, quæ mihi vitâ meâ multò est carior, si cuncta Italia, si omnis respublica loquatur: M. Tulli, quid agis? tune eum, quem esse hostem comperisti: quem ducem belli futurum vides: quem exspectari imperatorem in castris hostium sentis, auctorem sceleris, principem conjurationis, evocatorem servorum, & civium perditorum, exire patieris, ut abs te non emissus 233 ex urbe, sed immissus in urbem esse videatur? Nonne hunc in vincula duci, non ad mortem rapi, non summo supplicio mactari imperabis? Quid tandem impedit te? morsne majorum? at persæpe etiam privati in hac respublica perniciosos cives morte multarunt. An

leges, quæ de civium Romanorum supplicio rogatae sunt? at numquam in hac urbe ii, qui a republica defecerunt, civium jura tenuerunt. An invidiam posteritatis times? præclaram verò populo Romano refers gratiam, qui te, hominem per te cognitum, nullâ commendatione majorem, tam maturè ad summum imperium per omnes honorum gradus extulit, si propter invidiam aut alicujus periculi metum, salutem civium tuorum negligis. Sed, si quis est invidiæ metus, num est vehementius severitatis ac fortitudinis invidia, quam inertiae ac nequitiae pertimescenda? An, cum bello vastabitur Italia, vexabuntur urbes, tecta ardebunt: tum te non existimas invidiæ incendio conflaturum?

XII. His ego sanctissimis reipublicæ vocibus, & eorum hominum, qui idem sentiunt, mentibus, pauca respondebo. Ego, si hoc optimum factu judicarem, P. C. Catilinam morte multari: unius usuram horæ gladiatori isti ad vivendum non dedissem. Etenim, si summi viri & clarissimi cives, Saturnini & Gracchorum, & Flacci, & superiorum complurium sanguine non modò se non contaminarunt, sed etiam honestarunt: certè verendum mihi non erat, ne quid, hoc parricida civium interfecto, invidiæ mihi in posteritatem redundaret. Quodd si ea mihi maximè impenderet; tamen hoc animo semper fui, ut invidiam virtute partam, gloriam, non invidiam putarem. Quanquam nonnulli sunt in hoc ordine, qui aut ea, quæ imminet, non videant; aut ea, quæ vident, dissimulent: qui spem Catilinæ mollibus sententiis aluerunt, con-

jurationemque nascentem non credendo corroboraverunt. Quorum auctoritatem secuti multi, non solum improbi, verum etiam imperiti, si in hunc animadvertissent, crudeliter, & regie factum esse dicerent. Nunc intelligo, si iste, quod intendit, in Malliana castra pervenerit, neminem tam stultum fore, qui non videat conjurationem esse factam: neminem tam improbum, qui non fateatur. Hoc autem uno interfecto, intelligo, hanc reipublicæ pestem paulisper reprimi, non in perpetuum comprimì posse. Quod si se ejecerit, secumque suos eduxerit, & eodem cæteros undique collectos naufragos aggregaverit; extinguetur, atque delebitur non modò hæc tam adulta reipublicæ pestis, verum etiam 236 stirps ac semen malorum omnium.

XIII. Etenim jamdiu, P. C. in his periculis conjurationis, insidiisque versamur: sed nescio quo pacto impium scelerum, ac veteris furoris & audaciæ maturitas in nostri consulatûs tempus erupit. Quod si ex tanto latrocinio iste unus tolletur; videbimur, fortasse ad breve quoddam tempus curâ & metu esse relevati: periculum autem residebit, & erit inclusum penitus in venis atque in visceribus reipublicæ. Ut sæpe homines ægri morbo gravi, cum æstu febrique jactantur, si aquam gelidam biberint, primò relevari videntur; deinde multò graviùs vehementiùsque afficiuntur; sic hic morbus, qui est in republica, relevatus istius poenâ, vehementiùs vivis reliquis ingravescet. Quare, P. C. secedant improbi, secernant se a bonis, unum in locum congregentur: muro denique, id quod sæpe jam dixi, secernantur a nobis:

- 237 desinant insidiari domi suæ consuli, circum-
 stare tribunal prætoris urbani, obsidere cum
 gladiis curiam, malleolos & faces ad inflam-
 niandam urbem comparare. Sit denique in-
 scriptum in fronte uniuscujusque civis, quid
 de republica sentiat. Polliceor hoc vobis, P.
 C. tantam in nobis consulibus fore diligen-
 tiam, tantam in vobis auctoritatem, tantam
 in equitibus Romanis virtutem, tantam in
 omnibus bonis consensionem, ut Catilinæ
 profectio omnia patefacta, illustrata, op-
 pressa, vindicata esse videatis. Hisce omni-
 bus, Catilina, cum summa reipublicæ salute,
 & cum tua peste ac pernicie, cumque eorum
 exitio, qui se tecum omni scelere parricidio-
 que junxerunt, proficiscere ad impium bellum,
 ac nefarium. Tum tu, Jupiter, qui iisdem,
 quibus hæc urbs, auspiciis a Romulo es con-
 stitutus; quem Statorem hujus urbis atque
 238 imperii verè nominamus: hunc, & hujus so-
 cios a tuis aris cæterisque templis, a tectis
 urbis, ac mœnibus, a vita, fortunisque ci-
 vium omnium arcebis: & omnes inimicos
 bonorum, hostes patriæ, latrones Italiæ, sce-
 lerum fœdere inter se, ac nefaria societate con-
 junctos, æternis suppliciis vivos mortuosque
 mactabis.



I N

L. CATILINAM.

O R A T I O II.

TANDEM aliquando, Quirites, L. Catilinam, furentem audaciâ, scelus anhelantem, pestem patriæ nefariè molientem, vobis atque huic urbi ferrum flammamque minitantem, ex urbe, vel ejecimus, vel emisimus, vel ipsum egredientem verbis prosecuti sumus. Abiit, excessit, evasit, erupit. Nulla jam per-²⁴⁰nicies a monstro illo atque prodigio mœnibus ipsis intra mœnia comparabitur. Atque hunc quidem unum hujus belli domestici ducem sine controversia vicimus. Non enim jam inter latera nostra sica illa versabitur: non in campo, non in foro, non in curia, non denique intra domesticos parietes pertimescemus. Loco ille motus est, cùm est ex urbe depulsus. Palàm jam cum hoste, nullo impediante, bellum justum geremus. Sine dubio perdidimus hominem, magnificèque vicimus, cùm illum ex occultis insidiis in apertum latrocinium conjecimus. Quòd verò non cruentum mucronem, ut voluit, extulit, quòd vivis nobis egressus est, quòd ei ferrum de manibus extorsimus, quòd incolumes cives, quòd stantem urbem reliquit: quanto tandem illum mœrore afflictum esse & profligatum putatis? Jacet ille nunc prost-ratus, Quirites, & se percussum atque abjectum esse sentit, & re-

torquet oculos profectò sæpe ad hanc urbem ;
quam ex suis faucibus ereptam esse luget.

241 Quæ quidem lætari mihi videtur , quòd tantam pestem evomuerit , forasque projecerit.

II. At si quis est talis , quales esse omnes oportebat , qui in hoc ipso , in quo exultat & triumphat oratio mea , me vehementer accuset , quòd tam capitalem hostem non comprehenderim potius ; quàm emiserim : non est ista mea culpa , Quirites , sed temporum. Interemptum esse L. Catilinam , & gravissimo supplicio affectum , jampridem oportebat : idque a me & mos majorum , & hujus imperii severitas , & respublica postulabat. Sed quàm multos fuisse putatis , qui , quæ ego deferrem , non crederent ? quàm multos , qui propter stultitiam non putarent ? quàm multos , qui etiam defenderent ? quàm multos , qui propter improbitatem faverent ? Ac si , sublato illo , depelli a vobis omne periculum judicarem : jam pridem ego L. Catilinam non modò invidiæ meæ , verùm etiam vitæ periculo sustulissem. Sed cùm viderem ,

242 ne vobis quidem omnibus re etiam tum probatâ , si illum , ut erat meritis , morte multassem , fore , ut ejus socios invidiâ oppressus persequi non possem : rem huc deduxi , ut tum palàm pugnare possetis , cùm hostem apertè videretis. Quem quidem ego hostem , Quirites , quàm vehementer foris esse timendum putem , licet hinc intelligatis , quòd illud etiam molestè fero , quòd ex urbe parum comitatus exierit. Utinam ille omnes secum suas copias eduxisset ! Tongillum mihi eduxit , quem amare in prætexta *calumnia*

cœperat : Publicium & Munatium, quorum æs alienum contractum in popina nullum rei-publicæ motum afferre poterat : reliquit quos viros ? quanto alieno ære, quàm valentes, quàm nobiles ?

III. Itaque ego illum exercitum, præ Gal-²⁴³ licanis legionibus, & hoc delectu, quem in agro Piceno, & Gallico Q. Metellus habuit, & his copiis, quæ a nobis quotidie comparantur, magnopere contemno ; collectum ex senibus desperatis, ex agresti luxuria, ex rusticis decoctoribus : ex iis, qui vadimonia deferere, quàm illum exercitum, maluerunt : quibus ego non modò si aciem exercitus nostri, verùm etiam si edictum prætoris ostendero, concident. Hos, quos video volitare in foro, quos stare ad curiam, quos etiam in senatum venire, qui nitent unguentis, qui fulgent purpurâ mallem secum suos milites eduxisset : qui si hic permanent, mementote non²⁴⁴ tam exercitum illum esse nobis, quàm hos, qui exercitum deseruerunt, pertimescendos. Atque hoc etiam sunt timendi magis, quòd, quid cogitent, me scire sentiunt : neque tamen permoventur. Video, cui Apulia sit attributa, qui habeat Etruriam, qui agrum Picenum, qui Gallicum, qui sibi has urbanas insidias cædis atque incendiorum depoposce-rit, Omnia superioris noctis consilia ad me perlata esse sentiunt : patefeci in senatu hesternò die : Catilina ipse pertimuit, profugit : hi quid expectant ? Næ illi vehementer errant, si illam meam præstinam lenitatem perpetuam sperant futuram.

IV. Quod expectavi, jam sum assecutus,

ut vos omnes factam esse apertè conjurationem contra rempublicam videretis. Nisi verò si quis est, qui Catilinæ similes cum Catilina sentire non putet. Non est jam lenitati locus : severitatem res ipsa flagitat. Unum etiam nunc
 145 concedam : exeant , proficiscantur , ne patiantur desiderio sui Catilinam miserum tabescere. Demonstrabo iter : Aureliâ viâ profectus est. Si accelerare volent , ad vesperam consequentur. O fortunatam rempublicam , si quidem hanc sentinam hujus urbis ejecerit ! Uno mehercule Catilina exhausto , relevata mihi & recreata respublica videtur. Quid enim mali , aut sceleris fingi , aut excogitari potest , quod non ille conceperit ? Quis totâ Italiâ veneficus , quis gladiator , quis latro , quis sicarius , quis parricida , quis testamentorum subjector ? quis circumscriptor , quis ganeo , quis nepos , quis adulter , quæ mulier infamis , quis corruptor juventutis , quis corruptus , quis perditus inveniri potest , qui se cum Catilina non familiarissimè vixisse fateatur ? Quæ cædes per hosce annos sine illo facta est ? quod nefarium stuprum non per illum ? Jam verò quæ tanta in ullo umquam homine juventutis illecebra fuit , quanta in illo ? qui alios ipse amabat turpissimè , aliorum amoris flagitiosissimè serviebat : aliis fructum libidinum , aliis mortem parentum , non modò impellendo , verùm etiam adjuvando , pollicebatur. Nunc verò quàm subito non solum ex urbe , verùm etiam ex agris ingentem numerum perditorum hominum collegerat ? Nemo , non modò Romæ , sed nec ullo in angulo totius Italiæ oppressus ære alieno fuit , quem non ad hoc incredibile sceleris sœdus adsciverit.

V: Atque, ut ejus diversa studia in dissimili ratione perspicere possitis, nemo est in ludo gladiatorio paulò ad facinus audacior, qui se non intimum Catilinæ esse fateatur: nemo in scena levior, & nequior, qui se non ejusdem propè sodalem fuisse commemoret. Atque idem tamen, stuprorum & scelerum exercitatione assuesfactus, frigore, & fame, & siti, ac vigiliis perferendis, fortis ab istis prædicabatur, cum industriæ subsidia, atque instrumenta virtutis, in libidine, audaciaque consumeret. Hunc verò si sui fuerint comites secuti: si ex urbe exierint desperatorum hominum flagitiosi greges: ô nos beatos! ô rempublicam fortunatam! ô præclaram laudem consulatûs mei! Non enim jam sunt mediocres hominum libidines, non humanæ audaciæ, ac tolerandæ: nihil cogitant, nisi cædes, nisi incendia, nisi rapinas: patrimonia sua profuderunt: fortunas suas obligaverunt: res eos jampridem, fides deficere nuper cœpit, eadem tamen illa, quæ erat in abundantia, libido permanet. Quòd si in vino & aleâ comestiones solùm, & scorta quærerent, essent illi quidem desperandi, sed tamen essent ferendi. Hoc verò quis ferre possit, inertes homines fortissimis viris insidiari, stultissimos prudentissimis, ebriosos sobriis, dormientes vigilantibus? qui mihi accubantes in conviviis, complexi mulieres impudicas, vino languidi, conferti cibo, fertis redimiti, unguentis obliti, debilitati stupris, eructant sermonibus suis cædem bonorum, atque urbis incendia. Quibus ego confido impendêre fatum aliquod: & pœnas jamdiu im-

probitati, nequitiae, sceleri, libidini debitas; aut instare jam planè, aut certè jam appropinquare. Quos si meus consulatus, quoniam sanare non potest, sustulerit: non breve nescio quod tempus, sed multa secula propagarit reipublicae. Nulla est enim natio, quam pertimescamus: nullus rex, qui bellum populo Romano facere possit. Omnia sunt externa, unius virtute, terrâ, marique pacata. Domesticum bellum manet: intus insidiae sunt: intus inclusum periculum est: intus est hostis. Cum luxuria nobis, cum amentia, cum scelere certandum est. Huic ego me bello ducem profiteor, Quirites: suscipio inimicitias hominum perditorum. Quae sanari poterunt, quacumque ratione sanabo. Quae reseranda erunt, non patiar ad perniciem civitatis manare. Proinde aut exeant, aut quiescant: aut, si & in urbe, & in eadem mente permanent; ea, quae merentur, expectent.

VI. At etiam sunt, Quirites, qui dicant, a me in exilium ejectum esse Catilinam. Quod ego si verbo assequi possem, istos ipsos ejicerem, qui hæc loquuntur. Homo enim videlicet timidus, & permodestus vocem consulis ferre non potuit: simul atque ire in exilium iussus est, paruit, quievit. Hesterno die, cum domi meae penè interfectus essem, senatum in ædem Jovis Statoris convocavi: rem omnem ad patres conscriptos detuli. Quò cum Catilina venisset; quis eum senator appellavit? quis salutavit? quis denique ita aspexit, ut perditum civem, ac non potius ut importunissimum hostem? Quin etiam principes ejus ordinis partem illam subselliorum,

num, ad quam ille accesserat, nudam atque inanem reliquerunt. Hic ego vehemens ille consul, qui verbo cives in exilium ejicio, quæsi à Catilina, an nocturno conventu apud M. Leccam fuisset, necne. Cum ille homo audacissimus, conscientia convictus, primo reticisset: patefeci cætera. Quid ea nocte egisset, ubi fuisset, quid in proximam constituisset, quemadmodum esset ei ratio totius belli descripta, edocui. Cum hæsitaret, cum teneretur; quæsi, quid dubitaret eò proficisci, quò jampridem pararat: cum arma, cum secures, cum fasces, cum tubas, cum signa militaria, cum Aquilam illam argenteam, cui ille etiam sacrarium scelerum domus suæ fecerat, scirem esse præmissam. In exilium ejiciebam, quem jam ingressum esse in bellum videbam? Etenim, credo, Mallius ille²⁵¹ centurio, qui in agro Fesulano castra posuit, bellum populo Romano suo nomine indixit: & illa castra nunc non Catilinam ducem expectant: & ille ejectus in exilium, se Massiliam, ut aiunt, non in hæc castra confert.

VII. O conditionem miseram, non modò administrandæ, verùm etiam conservandæ reipublicæ! Nunc, si L. Catilina, consiliis, laboribus, periculis meis circumclusus ac debilitatus, subito pertimuerit, sententiam mutaverit, deseruerit suos, consilium belli faciendi abjecerit, ex hoc cursu sceleris, & belli iter ad fugam, atque in exilium converterit: non ille à me spoliatus armis audaciæ, non obstupefactus ac perterritus meâ diligentia, non de spe conatuque depulsus, sed in-

demnatus, innocens, in exilium eiectus à consule, vi & minis esse dicetur: & erunt, qui illum, si hoc fecerit, non improbum, 252 sed miserum: me non diligentissimum consulem; sed crudelissimum tyrannum existimari velint. Est mihi tanti, Quirites, hujus invidiæ falsæ atque iniquæ tempestatem lubire, dummodò à vobis hujus horribilis belli ac nefarii periculum depellatur. Dicatur sanè eiectus esse à me, dummodò eat in exilium. Sed mihi credite, non est iturus. Numquam ego à diis immortalibus optabo, Quirites, invidiæ meæ levandæ causâ, ut L. Catilinam ducere exercitum hostium, atque in armis volitare audiat; sed triduo tamen audietis: multòque magis illud timeo, ne mihi sit invidiosum aliquando, quòd illum emissem potius, quàm quòd ejecerim. Sed cum sint homines, qui illum, cum profectus sit, eiectum esse dicant, iidem, si interfectus esset, quid dicerent? Quanquam isti, qui Catilinam Massiliam ire dictitant, non tam hoc queruntur, quàm verentur. Nemo est istorum tam miséricors, qui illum non ad Mallium, quàm 253 ad Massilienses ire malit. Ille autem, si me hercule hoc quod agit, numquam ante cogitasset, tamen latrocinantem se interfici mallet, quàm exulem vivere. Nunc verò, cum ei nihil adhuc præter ipsius voluntatem cogitationemque acciderit, nisi quòd vivis nobis Româ profectus est: optemus potius, ut eat in exilium, quàm queramur.

VIII. Sed cur tamdiu de uno hoste loquimur: & de eo hoste, qui jam fatetur se esse hostem: & quem, quia, quòd semper vo-

lui, murus interest, non timeo : de his, qui dissimulant, qui Romæ remanent, qui nobiscum sunt, nihil dicimus? Quos quidem ego, si ullo modo fieri posset, non tam ulcisci studeo, quàm sanare, & ipsos placare reipublicæ. Neque, id quare fieri non possit, si me audire volent, intelligo. Exponam enim vobis, Quirites, ex quibus generibus hominum istæ copiæ comparentur : deinde singulis medicinam consilii atque orationis meæ, si quam potero, afferam. Unum est eorum, ²⁵⁴ qui magno in ære alieno, majores etiam possessiones habent : quarum amore adducti, dissolvi nullo modo possunt. Horum hominum species est honestissima : sunt enim locupletes : voluntas verò, & causa impudentissima. Tu agris, tu ædificiis, tu argento, tu familiâ, tu rebus omnibus ornatus & copiosus sis : & dubites de possessione detrahere, acquirere ad fidem? Quid enim expectas? Bellum? quid? ergo in vastatione omnium, tuas possessiones sacrosanctas futuras putas? An tabulas novas? errant, qui istas à Catilina expectant. Meo beneficio tabulæ novæ proferrentur, verùm auctionariæ. Neque enim isti, qui possessiones habent, alia ratione ulla sal- ²⁵⁵ vi esse possunt. Quod si maturius facere voluissent, neque (id quod stultissimum est) certare cum usuris fructibus prædiorum ; & locupletioribus his, & melioribus civibus uteremur. Sed hosce homines minimè puto pertimescendos, quòd aut deduci de sententia possunt ; aut, si permanebunt, magis mihi videntur vota facturi contra rempublicam, quàm arma laturi,

• IX. Alterum genus est eorum, qui quamquam premuntur ære alieno, dominationem tamen exspectant: rerum potiri volunt: honores, quos quietâ republicâ desperant, perturbatâ consequi se posse arbitrantur. Quibus hoc præcipiendum videtur, unum scilicet & idem, quod cæteris omnibus, ut desperent, se id, quod conantur, consequi posse. Primum omnium me ipsum vigilare, adesse, providere reipublicæ: deinde magnos animos esse in bonis viris, magnam concordiam, maximam multitudinem, magnas præterea militum copias: deos denique immortales huic invicto populo, clarissimo imperio, pulcherrimæ urbi, contra tantam vim sceleris, præsentibus auxilium esse laturos. Quodd si jam sint id, quod cum summo furore cupiunt, adepti; num illi in cinere urbis, & sanguine civium, quæ mente conscelerata ac nefaria concupierunt, se consules, ac dictatores, aut etiam reges sperant futuros? Non vident id se cupere, quod si adepti fuerint, fugitivo alicui, aut gladiatori concedi sit necesse? Tertium genus est ætate jam affectum, sed tamen exercitatione robustum: quo ex genere est ipse Mallius, cui nunc Catilina succedit. Hi sunt homines ex iis coloniis, quas Fesulis Sylla constituit: quas ego universas, civium esse optimorum, & fortissimorum virorum sentio: sed tamen hi sunt coloni, qui se insperatis repentinisque pecuniis sumptuosius insolentiusque jactarunt. Hi dum ædificant, tanquam beati: dum prædiis, lecticis, familiis
257 magnis, conviviis apparatus delectantur, in tantum æs alienum inciderunt, ut, si salvi

esse velint, Sylla sit iis ab inferis excitandus. Qui etiam nonnullos agrestes, homines tenues atque egentes, in eandem illam spem rapinarum veterum impulerunt. Quos ego utrosque, Quirites, in eodem genere prædatorum, direptorumque pono. Sed eos hoc moneo, desinant furere, ac proscriptiones & dictaturas cogitare. Tantus enim illorum temporum dolor iniustus est civitati, ut jam ista non modò homines, sed ne pecudes quidem mihi passuræ esse videantur.

X. Quartum genus est sanè varium, & mixtum, & turbulentum: qui jampridem premuntur; qui numquam emergent: qui partim inertiam, partim malè gerendo negotio, partim etiam sumptibus, in vetere ære alieno vacillant: qui vadimoniis, judiciis, proscriptionibus bonorum defatigati, permulti & ex urbe, & ex agris se in illa castra conferre dicuntur. Hosce ego non tam milites acres, quàm infitiores lentos esse arbitror. Qui homines primùm si stare non possunt, corruant: sed ita, ut non modò civitas, sed ne vicini quidem proximi sentiant. Nam illud non intelligo, quamobrem, si vivere honestè non possunt, perire turpiter velint: aut cur minore dolore perituros se cum multis, quàm si soli pereant; arbitrentur. Quintum genus est parricidarum, siccariorum, denique omnium facinorosorum: quos ego à Catilina non revoco. Nam neque divelli ab eo possunt: & pereant sanè in latrocinio, quoniam sunt ita multi, ut eos capere carcer non possit. Postremum autem genus est, non solum numero, verùm etiam genere ipso, atque vitâ: quod proprium est

Catilinæ, de ejus delectu, immo verò de
 259 complexu ejus, ac sinu: quos pexo capillo,
 nitidos, aut imberbes, aut bene barbato vi-
 detis: manicatis, & talaribus tunicis; velis
 amictos, non togis: quorum omnis industria
 vitæ, & vigilandi labor in antelucanis cœnis
 expromitur. In his gregibus omnes aleatores,
 omnes adulteri, omnes impuri, impudicique
 versantur. Hi pueri tam lepidi ac delicati,
 non solum amare, & amari, neque cantare,
 saltare, sed etiam sicas vibrare, & spargere
 venena didicerunt: qui nisi exeunt, nisi pe-
 reunt, etiam si Catilina perierit, scitote hoc in
 republica seminarium Catilinarium futurum.
 Verumtamen quid sibi isti miseri volunt? num
 suas secum mulierculas sunt in castra ducturi?
 quemadmodum autem illis carere poterunt,
 his præsertim jam noctibus? quo autem pacto
 illi Apenninum, atque illas pruinas ac nives
 perferent? nisi idcirco se facilius hiemem to-
 leraturos putant, quod nudi in conviviiis sal-
 260 tare didicerunt. O bellum magnoperè perti-
 mescendum, cum hanc sit habiturus Catilina
 scortorum cohortem prætoriam!

XI. Instruite nunc, Quirites, contra has
 tam præclaras Catilinæ copias vestra præsi-
 dia, vestrosque exercitus: & primum gladi-
 atori illi confecto & saucio, consules, impera-
 toresque vestros opponite: deinde contra il-
 lam naufragorum ejectam ac debilitatam ma-
 num, florem totius Italiæ ac robur educite.
 Jam verò urbes coloniarum ac municipiorum
 respondebunt Catilinæ tumultis silvestribus. Ne-
 que verò cæteras copias, ornamenta, præsi-
 dia vestra, cum illius latronis inopia atque

egeſtate conferre debeo. Sed, ſi, omiſſis his rebus omnibus, quibus nos ſuppeditamus, eget ille, ſenatu, equitibus Romanis, populo, urbe, ærario, vectigalibus, cunctâ Italiâ, provinciis omnibus, exteris nationibus: ſi inquam, his rebus omiſſis, ipſas cauſas, quæ inter ſe conſigunt, contendere velimus; ex eo ipſo 261 quàm valdè illi jaceant, intelligere poſſumus. Ex hac enim parte pudor pugnat, illinc petulantia: hinc pudicitia, illinc ſtuprum: hinc fides, illinc fraudatio: hinc pietas, illinc ſcelus: hinc conſtantia, illinc furor: hinc honeſtas, illinc turpitudine: hinc continentia, illinc libido: denique æquitas, temperantia, fortitudo, prudentia, virtutes omnes, certant cum iniquitate, cum luxuria, cum ignavia, cum temeritate, cum vitiis omnibus: poſtremò copię cum egeſtate, bona ratio cum perdita, mens ſana cum amentia, bona denique ſpes cum omnium rerum deſperatione conſigit. In hujusmodi certamine ac prælio, nonne, etiam ſi hominum ſtudia deſciant, dii ipſi immortales cogent ab his præclariffimis virtutibus, tot & tanta vitia ſuperari?

XII. Quæ cum ita ſint, Quirites, vos, quemadmodum jam antea dixi, veſtra teſta cuſtodiis vigiliſque defendite: mihi, ut urbi ſine veſtro motu, ac ſine ullo tumultu, ſatis eſſet prælidii, conſultum ac proviſum eſt. Coloni omnes municipesque veſtri, certiores à me facti de hac nocturna excuſſione Catilinæ, facile urbes ſuas, finesque defendent: gladiatores, quàm ſibi ille maximam manum, & certiffimam fore putavit, quanquam meliore 262

animo sunt, quàm pars patriciorum, potestate tamen nostra continebuntur. Q. Metellus, quem ego prospiciens hoc, in agrum Gallicanum Picenumque præmisi, aut opprimet hominem, aut omnes ejus motus conatusque prohibebit. Reliquis autem de rebus constituendis, maturandis, agendis, jam ad senatum referemus, quem vocari videtis. Nunc illos, qui in urbe remanserunt, atque adeò qui contra urbis salutem, omniumque vestram, in urbe à Catilina relictì sunt, quanquam sunt hostes, tamen quia nati sunt cives, monitos etiam atque etiam volo. Mea lenitas adhuc si cui solutior visa est, hoc expectavit, ut id, quod latebat, erumperet. Quod reliquum est, jam non possum oblivisci, meam hanc esse patriam, me horum esse consulem: mihi aut cum his viveadam, aut pro his esse moriendum. Nullus est portæ custos: nullus insidiator viæ: si qui exire volunt, consulere sibi
263 possunt. Qui verò in urbe se commoverit, cujus ego non modò factum, sed inceptum ullum conatumve contra patriam deprehendero: sentiet in hac urbe esse consules vigilantes, esse egregios magistratus, esse fortem senatum, esse arma, esse carcerem, quem vindicem nefariorum ac manifestorum scelerum majores nostri esse voluerunt.

XIII. Atque hæc omnia sic agentur, Quirites, ut res maximæ minimo motu, pericula summa nullo tumultu, bellum intestinum ac domesticum, post hominum memoriam crudelissimum ac maximum, me uno rogato duce & imperatore, sedetur. Quod ego sic ad-

ministrabo, Quirites, ut si ullo modo fieri poterit, ne improbus quidem quisquam in hac urbe poenam sui sceleris sufferat. Sed si vis manifestæ audaciæ, si impendens patriæ periculum me necessario de hac animi lenitate deduxerint; illud profectò perficiam, quod in tanto, & tam insidioso bello vix optandum videtur, ut ne quis bonus intereat, paucorumque poenâ vos jam omnes salvi esse possitis. Quæ quidem ego neque meâ prudentiâ, neque humanis consiliis fretus polliceor vobis, Quirites: sed multis, & non dubiis deorum immortalium significationibus: quibus ego ducibus in hanc spem sententiamque sum ingressus: qui jam non procul, ut quondam solebant, ab extero hoste, atque longinquo, sed hic præsentibus suo numine atque auxilio sua templa, atque urbis testâ defendunt: quos vos, Quirites, precari, venerari, atque implorare debetis, ut quam urbem pulcherrimam florentissimamque esse voluerunt, hanc omnibus hostium copiis, terrâ marique superatis, à perditissimorum civium nefario scelere defendant.

Pag. 332. ligne 35. *Quem amare in prætexta calumnia cæperat.*] Dubium non est, quin ea vox aut omninò redundet, aut aliquo modo corrupta sit. MURETUS. Quidam emendarunt: *Quem amare prætextatum in Gallia cæperat.* URSINUS. Credam à Cicerone scriptum, *infamare.* BUHERIUS. *Opinatus sum*

346 *IN CATILINAM ORAT. II.*

aliquando Ciceronem scripsisse : *Quem ARMARE, in prætextâ, calumniâ, cœperat.* Hoc sensu : Quem jam à tenera ætate, & adhuc adolefcentulum Catilina ad omnem calumniandi artem formare cœperat : quique adedò vexandis per falsas criminationes innocentibus viris assuefactus, timeri fortasse possit in foro; in pugna & acie non possit. *Q. D. IN U. S.*



L. CATILINAM

O R A T I O I I I.

REMPUBLICAM, Quirites, vitamque omnium vestrum, bona, fortunas, conjuges, liberosque vestros, atque hoc domicilium clarissimi imperii, fortunatissimam pulcherrimamque urbem, hodierno die, deorum immortalium summo erga vos amore, laboribus, consiliis, periculisque meis, ex flamma atque ferro, ac penè ex faucibus fati ereptam, & vobis conservatam ac restitutam videtis. Et, si non minùs nobis jucundi atque illustres sunt ii dies, quibus conservamur, quàm illi, quibus nascimur: quòd salutis certa lætitia est, nascendi incerta conditio: & quòd sine sensu nascimur, cum voluptate conservamur: profectò, quoniam illum, qui hanc urbem condidit, Romulum, ad deos immortales benevolentia, famaue sustulimus: esse apud vos posterisque vestros in honore debet is, qui eandem hanc urbem conditam amplificatamque servavit. Nam totius urbis templis, delubris, tectis, ac mœnibus subjectos propè jam ignes, circumdatosque restinximus: iidemque gladios in rempublicam restrictos retudimus, mucronesque eorum à jugulis vestris rejecimus. Quæ quoniam in senatu illustrata, patefacta, compertaque sunt per me, vobis jam exponam breviter, Quirites: ut &

quanta, & quàm manifesta, & quâ ratione investigata, & comprehensa sint, vos, quâ & ignoratis, & expectatis, scire possitis. Principio, ut Catilina paucis antè diebus erupit ex urbe, cùm scelèris sui socios, hujusce nefarii belli acerrimos dūces, Romæ reliquisset: semper vigilavi, & providi, Quirites, quemadmodum in tantis, & tam absconditis insidiis salvi esse possemus.

II. Nam tum, cùm ex urbe Catilinam ejiciebam (non enim jam vereor hujus verbi invidiam, cùm illa magis sit timenda, quod vivus exierit) sed tum, cùm illum exterminari volebam; aut reliquam conjuratorum manum simul exituram, aut eos, qui resistissent, infirmos sine illo ac debiles fore putabam. Atque ego, ut vidì quos maximo furore & scelere esse inflammatos sciebam, eos nobiscum esse, & Romæ remansisse: in eomnes dies noctesque consumpsi, ut, quid agerent, quid molirentur, sentirem ac viderem: ut, quoniam auribus vestris, propter incredibilem magnitudinem sceleris, minorem fidem faceret oratio mea, rem ita comprehenderem, ut tum demum animis salutis vestræ provideretis, cùm oculis, maleficio ipsum videretis. Itaque ut comperi, legatos Allobrogum, belli Transalpini, & tumultus Gallici incitandi causâ, à P. Lentulo esse sollicitatos, eosque in Galliam ad suos cives, eodem itinere, cum literis mandatisque, ad Catilinam esse missos, comitemque iis adiunctum Vulturcium, atque huic datas esse ad Catilinam literas: facultatem mihi oblatam putavi, ut, quod erat difficillimum, quodque

ego semper optabam à diis immortalibus, tota res non solum à me, sed etiam à senatu, & à vobis manifestò deprehenderetur. Itaque hesterno die L. Flaccum, & C. Pontinum prætores fortissimos, atque amantissimos reipublicæ viros, ad me vocavi; rem omnem exposui; quid fieri placeret, ostendi. Illi autem, qui omnia de republica præclara atque egregia sentirent, sine recusatione, ac sine ulla mora negotium susceperunt, & cum advesperasceret, occultè ad pontem Milvium pervenerunt: atque ibi in proximis vil-²⁶⁹lis ita bipartiti fuerunt, ut Tiberis inter eos & pons interesset. Eodem autem & ipsi sine cuiusquam suspicione, multos fortes viros eduxerunt, & ex præfectura Reatina complures delectos adolescentes, quorum operâ utor assiduè in reipublicæ præsidio; cum gladiis miseram. Interim tertiâ ferè vigiliâ exactâ, cum jam pontem Milvium magno comitatu legati Allobrogum ingredi inciperent, unâque Vulturcius, sit in eos impetus: educuntur & ab illis gladii, & à nostris. Res erat prætoribus nota solis: ignorabatur à cæteris.

. III. Tum interventu Pontini atque Flacci, pugna, quæ erat commissa, sedatur. Literæ, quæcumque erant in eo comitatu, integris signis, prætoribus traduntur: ipsi comprehensi, ad me, cum jam dilucesceret, deducuntur. Atque horum omnium scelerum improbissimum machinatorem Cimbrum Gabinium, statim ad me, nihildum suspicantem, vocavi. Deinde item arcessitur L. Statilius, & post²⁷⁰ eum Cethegus. Tardissimè autem Lentulus

venit, credo quodd litteris dandis, præter consuetudinem, proximâ nocte vigilarat. Cum verò summis ac clarissimis hujus civitatis viris, qui, auditâ re, frequentes ad me manè convenerant, litteras à me priùs aperiri, quàm ad senatum referrem, placeret; ne si nihil esset inventum, temerè à me tantus tumultus injectus civitati videretur; negavi me esse facturum, ut de periculo publico, non ad consilium publicum rem integram deferrem. Etenim, Quirites, si ea, quæ erant ad me delata, reperta non essent: tamen ego non arbitrabar in tantis reipublicæ periculis mihi esse nimiam diligentiam pertimescendam. Senatum frequentem celeriter, ut vidistis, coëgi. Atque interea statim, admonitum Allobrogum, C. Sulpicium prætorem, fortem virum, misi, qui ex ædibus Cethegi, si quid telorum esset, efferret. Ex quibus ille maximum sicarum numerum, & gladium extulit.

271 I V. Introduxi Vulturcium sine Gallis: fidem ei publicam, jussu senatûs, dedi: hortatus sum, ut ea, quæ sciret; sine timore indicaret. Tum ille, cum vix se ex magno timore recepisset, dixit: à P. Lentulo se habere ad Catilinam mandata & literas, ut servorum præsidio uteretur, & ad urbem quàm primum cum exercitu accederet: id autem eo consilio, ut, cum urbem omnibus ex partibus, quemadmodum descriptum distributumque erat, incendissent, cædemque infinitam civium fecissent, præstò esset ille, qui & fugientes exciperet, & se cum urbanis ducibus conjungeret. Introducti autem Galli, jusjurandum sibi, & literas à P. Lentulo, Cethego, Statilio ad

suam gentem datas esse dixerunt : atque ita sibi ab his, & à L. Cassio esse præscriptum, ut equitatum in Italiam quàm primùm mitterent : pedestres sibi copias non defuturas : 272
Lentulum autem sibi confirmasse, ex fatis Sibyllinis aruspicumque responsis, se esse tertium illum Cornelium, ad quem regnum hujus urbis, atque imperium pervenire esset necesse : Cinnam ante se, & Syllam fuisse : eundemque dixisse, fatalem hunc esse annum ad interitum hujus urbis atque imperii, quàm esset decimus annus, post virginum absolutionem, post Capitolii autem incensionem, vice-
simus. Hanc autem Cethego cum cæteris controversiam fuisse dixerunt, quòd Lentulo & aliis, Saturnalibus cædem fieri, atque urbem incendi placeret ; Cethego nimium id longum videri.

V. Ac, ne longum sit, Quirites, tabellas proferri jussimus, quæ à quoque dicebantur datæ. Primùm ostendimus Cethego signum : cognovit. Nos linum incidimus : le- 273
gimus. Erat scriptum ipsius manu ; Allobrogum senatui, & populo, sese, quæ eorum legatis confirmasset, esse facturum : orare, ut item illi facerent, quæ sibi legati eorum receperant. Tum Cethegus, qui paulò antè aliquid de gladiis, ac fisis, quæ apud ipsum erant deprehensæ, responderet, dixissetque, se semper bonorum ferramentorum studiosum fuisse : recitatis literis debilitatus atque abjectus, conscientiam convictus, repente conticuit. Introductus Statilius, cognovit manum, & signum suum. Recitatæ sunt tabellæ in eandem ferè sententiam : confessus est. Tum ostendi tabellas.

- Lentulo : & quæfivi , cognosceretne signum.
- 274 Annuit. Est verò , inquam , signum quidem notum , imago avi tui , clarissimi viri , qui amavit unicè patriam , & cives suos : quæ quidem te à tanto scelere etiam muta revocare debuit. Leguntur eâdem ratione ad senatum Allobrogum populumque literæ. Si quid de his rebus dicere vellet , feci potestatem. Atque ille primò quidem negavit : post autem aliquanto , toto jam indicio exposito atque edito , surrexit : quæfivit à Gallis , quid sibi esset cum iis : quamobrem domum suam venissent ; itemque à Vulturcio. Qui cùm illi breviter , constanterque respondissent , per quem ad eum , quotiesque venissent : quæfissentque ab eo nihilne secum esset de fatis Sibyllinis locutus : tum ille subito , scelere demens , quanta conscientiae vis esset , ostendit. Nam , cùm id posset infitiri , repente præter opinionem omnium confessus est. Ita eum non modò ingenium illud , & dicendi exercitatio , quâ semper valuit , sed
- 275 etiam propter vim sceleris manifesti atque deprehenfi , impudentia , quâ superabat omnes , improbitasque defecit. Vulturcius verò subito proferri literas , atque aperiri jussit , quas sibi à Lentulo ad Catilinam datas esse dicebat. Atque ibi vehementissimè perturbatus Lentulus , tamen & signum suum , & manum cognovit. Erant autem scriptæ sine nomine , sed ita : *Qui sum , ex eo , quem ad te misi , cognosces. Cura , ut vir sis , & cogita , quem in locum sis progressus : & vide , quid jam tibi sit necesse. Cura , ut omnium tibi auxilia adjungas , etiam infimorum.* Gabinius deinde in-

introduktus, cum primò impudenter respondere
 coepisset, ad extremum nihil ex iis quæ Galli
 insimulabant, negavit. Ac mihi quidem, Qui-
 rites, cum illa certissima sunt visa argumenta
 atque indicia sceleris, tabellæ, signa, ma-
 nus, denique uniuscuiusque confessio: tum 276
 multò illa certiora, color, oculi, vultus, ta-
 citurnitas. Sic enim obstupuerant, sic terram
 intuebantur, sic furtim nonnumquam inter se
 aspiciebant, ut non jam ab aliis indicari, sed
 indicare se ipsi viderentur.

VI. Indiciis expositis, atque editis, Qui-
 rites, senatum consului, de summa reipubli-
 cæ quid fieri placeret. Dictæ sunt à principi-
 bus acerrimæ ac fortissimæ sententiæ, quas
 senatus sine ulla varietate est consecutus. Et
 quoniam nondum est perscriptum senatûs-con-
 sultum, ex memoria vobis, Quirites, quid
 senatus censuerit, exponam. Primùm mihi gra-
 tiæ verbis amplissimis aguntur, quòd virtute,
 consilio, providentiâ meâ, respublica pericu-
 lis sit maximis liberata: deinde L. Flaccus,
 & C. Pontinus prætores, quòd eorum operâ
 forti fidelique usus essem, meritò ac jure lau-
 dantur: atque etiam viro forti, collegæ meo,
 laus impertitur, quòd eos, qui hujus conjura-
 tionis participes fuissent, à suis & reipublicæ
 consiliis removisset. Atque ita censuerunt, ut 277
 P. Lentulus, cum se præturâ abdicasset, tum
 in custodiam traderetur: itemque uti C. Ce-
 thegus, L. Statilius, P. Gabinius, qui omnes
 præsentés erant, in custodiam traderentur:
 atque idem hoc decretum est in L. Cassium,
 qui sibi procurationem incendendæ urbis de-
 poposcerat: in M. Cæparium, cui, ad solli-

citandos pastores, Apuliam esse attributam erat indicatum : in P. Furium, qui ex his coloniis, quas Fesulas L. Sylla deduxit : in Q. Magium Chilonem, qui unâ cum hoc Furio, semper erat in hac Allobrogum sollicitatione versatus : in P.^o Umbrenum, libertinum hominem, à quo primum Gallos ad Gabinium perductos esse constabat. Atque eâ lenitate senatus est usus, Quirites, ut ex tanta conjuratione tantaque vi ac multitudine domesticorum hostium, novem hominum perditissimorum poenâ, republicâ conservatâ, reliquorum mentes sanari posse arbitraretur. Atque etiam supplicatio diis immortalibus, pro singulari eorum merito, meo nomine decreta est, Quirites : quod mihi primum post hanc urbem conditam togato contigit : & his decreta verbis est, *Quod urbem incendiis, cæde cives, Italianam bello liberasset.* Quæ supplicatio, si cum cæteris conferatur, Quirites, hoc interfit ; quod cæteræ bene gestâ, hæc una, conservatâ republicâ, constituta est. Atque illud, quod faciendum primum fuit, factum atque transactum est. Nam P. Lentulus, quanquam patefactus indicis & confessionibus suis, iudicio senatus, non modò prætoris jus, verum etiam civis amiserat ; tamen magistratu se abdicavit : ut, quæ religio C. Mario, clarissimo viro, non fuerat, quod minùs C. Glauciam, de quo nihil nominatim erat decretum, prætorem occideret, eâ nos religione privato P. Lentulo puniendo liberaremur.

VII. Nunc, quoniam, Quirites, sceleratissimi periculosissimique belli nefarios duces captos jam & comprehensos tenetis, existi-

mare debetis, omnes Catilinæ copias, omnes spes, atque opes, his depulsis urbis periculis, concidisse. Quem quidem ego cum²⁷⁹ ex urbe pellebam, hoc providebam animo, Quirites, remoto Catilina, nec mihi esse P. Lentuli somnum, nec L. Cassi adipem, nec Cethegi furiosam temeritatem pertimescendam. Ille erat unus timendus ex his omnibus, sed tamdiu, dum mœnibus urbis continebatur. Omnia nôrat, omnium aditus tenebat: appellare, tentare, sollicitare poterat; audebat: erat ei consilium ad facinus aptum: consilio autem neque lingua, neque manus deerat. Jam ad certas res conficiendas certos homines delectos ac descriptos habebat. Neque verò cum aliquid mandaverat, confectum putabat. Nihil erat, quod non ipse obiret, occurreret, vigilaret, laboraret: frigus, sitim, famem ferre poterat. Hunc ego hominem tam acrem, tam paratûm, tam audacem, tam callidum, tam in scelere vigilantem, tam in perditis rebus diligentem, nisi ex domesticis insidiis in castrense latrocinium compulissem, (dicam id, quod sentio, Quirites) non facile hanc tantam molem mali à cervicibus vestris depulissem. Non ille vobis Saturnalia constituisset, neque tanto antè exitium ac fati diem reipublicæ denuntiasset, neque commisisset, ut signum, ut literæ suæ testes denique manifesti sceleris deprehenderentur. Quæ²⁸⁰ nunc, illo absente, sic gesta sunt, ut nulum in privata domo furtum umquam sit tam palàm inventum, quàm hæc tanta in rempublicam conjunctio manifestò inventa atque

deprehenſa eſt. Quòd ſi Catilina in urbe ad hanc diem remanſiſſet : quanquam , quoad fuit , omnibus ejus conſiliis occurrì , atque obſtiti , tamen , ut leviſſimè dicam , dimicandum nobis cum illo fuiſſet ; neque nos umquam , dum ille in urbe hoſtis fuiſſet , tantis periculis rempublicam , tantâ pace , tanto otio , tanto ſilentio , liberaſſemus.

281 VIII. Quanquam hæc omnia , Quirites , ita ſunt à me adminiſtrata , ut deorum immortalium nutu atque conſilio & geſta , & proviſa eſſe videntur. Idque cùm conjecturâ conſequi poſſumus , quòd vix videtur humani conſilii tantarum rerum gubernatio eſſe potuiſſe : tum verò ita præſentes his temporibus opem & auxilium nobis tulerunt , ut eos penè oculis videre poſſemus. Nam , ut illa omit- tam , viſas nocturno tempore ab occidente faces , ardoremque cœli ; ut fulminum jaçtus , ut terræ motus relinquam ; ut omittam cætera , quæ tam multa , nobis conſulibus , facta ſunt , ut hæc , quæ nunc ſiunt , canere dii immortales viderentur : hoc certè , Quirites , quod ſum dicturus , neque prætermittendum , neque relinquendum eſt. Nam profectò memoriâ tenetis , Cottâ , & Torquato conſulibus , complures in Capitolio turres de cœlo eſſe percuſſas , cùm & ſimulacra deorum immortalium depulſa ſunt , & ſtatue veterum hominum dejectæ , & legum æra liquefacta. Taçtus eſt etiam ille , qui hanc urbem condidit , Romulus : quem inauratum in Capitolio parvum atque lactentem , uberibus lupinis inhiantem , fuiſſe meminiftis. Quo quidem tempore cùm aruſpices

ex tota Etruria convenissent, cædes, atque incendia, & legum interitum, & bellum civile; ac domesticum & totius urbis atque imperii occasum appropinquare dixerunt, nisi dii immortales omni ratione placati, suo numine propè fata ipsa flexissent. Itaque illorum responsis tunc & ludi decem per dies facti sunt, neque res ulla quæ ad placandum deos pertineret, prætermissa est: iidemque jussurunt, simulacrum Jovis facere majus, & in excelsso collocare, & contrà atque antè fuerat, ad orientem convertere: ac se sperare dixerunt, si illud signum, quod videtis, solis ortum, & forum curiamque conspiceret, fore, ut ea consilia, quæ clàm essent inita contra salutem urbis atque imperii, illustrarentur, ut à senatu populoque Romano perspicui possent. Atque illud ita collocandum consules illi statuerunt: sed tanta fuit operis tarditas, ut neque à superioribus consulibus, neque à nobis ante hodiernum diem collocaretur.

I X. Hic quis potest esse, Quirites, tam averfus à vero, tam præceps, tam mente captus, qui neget, hæc omnia, quæ videmus, præcipuèque hanc urbem, deorum immortalium nutu atque potestate administrari? Etenim cùm esset ita responsum, cædes, incendia, interitumque reipublicæ comparari, & ea per civès, quæ tum propter magnitudinem scelerum nonnullis incredibilia videbantur, ea non modò cogitata à nefariis civibus, verum etiam suscepta esse sensistis. Illud verò nonne ita præsens est, ut nutu Jovis Optimi Maximi factum esse videatur, ut, cùm ho-

dierno die manè per forum meo jussu & conjurati, & eorum indices in ædem Concordiæ ducerentur, eo ipso tempore signum statueretur? quo collocato, atque ad vos, senatumque converso, omnia & senatus, & vos, quæ erant contra salutem omnium cogitata, illustrata, & patefacta vidistis. Quo etiam majore sunt isti odio, supplicioque digni, qui non solum vestris domiciliis atque tectis, sed etiam deorum templis atque delubris sunt funestos ac nefarios ignes inferre conati. Quibus ego si me restitisse dicam, nimium mihi sumam, & non sim ferendus. Ille, ille Jupiter restitit: ille Capitolium, ille hæc templa, ille hanc urbem, ille vos omnes salvos esse voluit. Diis ego immortalibus ducibus hanc mentem, Quirites, voluntatemque suscepi, atque ad hæc tanta indicia perveni. Jam verò illa Allobrogum sollicitatio, sic à Lentulo cæterisque domesticis hostibus, tanta res, tam dementer credita & ignotis, & barbaris, commissæque literæ numquam essent profectò, nisi à diis immortalibus huic tantæ audaciæ consilium esset ereptum. Quid verò? ut homines Galli ex civitate malè pacatâ, quæ gens una restat quæ populo Romano bellum facere & posse, & non nolle videatur, spem imperii & rerum amplissimarum ultrò sibi à patriciis hominibus oblatam negligerent, vestramque salutem suis opibus anteponerent: id nonne divinitus factum esse putatis? præsertim qui nos non pugnando, sed tacendo superare potuerunt?

X. Quamobrem, Quirites, quoniam ad omnia pulvinaria supplicatio decreta est, ce-

lebratote illos dies cum conjugibus ac liberis vestris. Nam multi sæpe honores diis immortalibus iusti habiti sunt, ac debiti, sed profectò iustiores numquam. Erepti enim estis ex crudelissimo ac miserrimo interitù, & erepti sine cæde, sine sanguine, sine exercitu, sine dimicatione. Togati, me uno togato duce, & imperatore, vicistis. Etenim recordamini, Quirites, omnes civiles dissensiones, neque solum eas, quas audistis, sed & has, quas vosmetipsi meministis, & vidistis. L. Sylla P. Sulpicium oppressit: ex urbe ejecit C. Marium, custodem hujus urbis: multosque²⁸⁶ fortes viros partim ejecit ex civitate, partim interemit. Cn. Octavius, consul, armis ex urbe collegam suum expulit: omnis hic locus acervis corporum, & civium sanguine redundavit. Superavit postea Cinna cum Mario: tum verò, clarissimis viris interfectis, lumina civitatis extincta sunt. Ultus est hujus victoriæ crudelitatem postea Sylla: ne dici quidem opus est, quantâ diminutione civium, & quantâ calamitate reipublicæ. Dissensit M. Lepidus à clarissimo & fortissimo viro Q. Catulo: attulit non tam ipsius interitus reipublicæ luctum, quàm cæterorum. Atque illæ dissensiones erant hujusmodi, Quirites, quæ non ad delendam, sed ad commutandam rempublicam pertinerent. Non illi nullam esse rempublicam, sed in ea, quæ esset, se esse principes: neque hanc urbem conflagrare, sed se in hac urbe florere voluerunt. Atque illæ tamen omnes dissensiones, quarum nulla exitium reipublicæ quæsit, ejusmodi fuerunt, ut non²⁸⁷ reconciliatione concordiæ, sed interfectione

civium dijudicatæ sint. In hoc autem uno post hominum memoriam maximo, crudelissimoque bello, quale bellum nulla umquam barbaria cum sua gente gessit, quo in bello lex hæc fuit à Lentulo, Catilina, Cassio, Cethego constituta, ut omnes, qui salvâ urbe salvi esse possent, in hostium numero ducerentur, ita me gessi, Quirites, ut omnes salvi conservaremini: & cum hostes vestri tantum civium superfuturum putassent, quantum infinitæ cædi restitisset; tantum autem urbis, quantum flamma obire non potuisset: & urbem, & cives integros incolumesque servâvi.

XI. Quibus pro tantis rebus, Quirites, nullum ego à vobis præmium virtutis, nullum insigne honoris, nullum monumentum laudis postulo, præterquam hujus diei memoriam sempiternam. In animis ego vestris omnes triumphos meos, omnia ornamenta honoris, monumenta gloriæ, laudis insignia, condi & collocari volo. Nihil me mutum potest delectare, nihil tacitum, nihil denique hujusmodi, quod etiam minùs digni assequi possint. Memoriam vestrâ, Quirites, nostræ res
288 alentur, sermonibus crescent, literarum monumentis inveterascent, & corroborabuntur: eandemque diem intelligo, quam spero æternam fore, & ad salutem urbis, & ad memoriam consulatûs mei, propagatam: unoque tempore in hac republica duos cives extitisse, quorum alter fines vestri imperii, non terræ, sed cœli regionibus terminaret; alter ejusdem imperii domicilium, sedemque servaret.

XII. Sed, quoniam earum rerum, quas ego gessi, non est eadem fortuna atque conditio,

ditio, quæ illorum, qui externa bella gesserunt: quòd mihi vivendum sit cum illis, quos vici ac subegi; isti hostes aut interfectos, aut oppressos reliquerunt: vestrum est, Quirites, si cæteris recta sua facta profunt, mihi mea ne quando obsint, providere. Mentis enim hominum audacissimorum sceleratæ ac nefariæ ne vobis nocere possent, ego providi: ne mihi noceant, vestrum est providere. Quamquam, Quirites, mihi quidem ipsi nihil jam ab istis noceri potest. Magnum enim est in²⁸⁹ bonis præsidium, quod mihi in perpetuum comparatum est: magna in republica dignitas, quæ me semper tacita defendet: magna vis est conscientiæ, quam qui negligent, cum me violare volent, se ipsi indicabunt. Est etiam in nobis is animus, Quirites, ut non modò nullius audaciæ cedamus, sed etiam omnes improbos ultro semper laceffamus. Quòd si omnes impetus domesticorum hostium depulsi à vobis, si int me unum converterint: vobis erit providendum, Quirites, quâ conditione posthac eos esse velitis, qui se pro salute vestra obtulerint. invidiæ, periculisque omnibus. Mihi²⁹⁰ quidem ipsi quid est, quod jam ad vitæ fructum possit acquiri, præsertim cum neque in honore vestro, neque in gloria virtutis, quidquam videam altius, quò quidem mihi libeat ascendere? Illud perficiam profectò, Quirites, ut ea, quæ gessi in consulatu, privatus tuear, atque ornem: ut, si qua est invidia in conservanda republica suscepta, lædat invidos, mihi valeat ad gloriam. Denique ita me in republica tractabo, ut meminerim semper quæ

362 *IN CATIL. ORATIO III.*

gesserim, curemque, ut ea virtute, non casu, gesta esse videantur. Vos, Quirites, quoniam jam nox est, veneramini illum Jovem, custodem hujus urbis, ac vestrum, atque in vestra tecta discedite: & ea, quamquam jam periculum est depulsum, tamen æquè ac priori nocte, custodiis, vigiliisque defendite. Id ne vobis diutius faciendum sit, atque ut in perpetua pace esse possitis, providebo.



L. CATILINAM

ORATIO IV.

VIDEO, Patres conscripti, in me omnium²⁹¹
 vestrum ora atque oculos esse conversos.
 Video vos non solum de vestro, ac reipub-
 licæ, verum etiam, si id depulsum sit, de
 meo periculo esse sollicitos. Est mihi jucunda
 in malis, & grata in dolore, vestra erga me
 voluntas : sed eam, per deos immortales !
 quaeso, deponite, atque obliti salutis meæ,
 de vobis ac de liberis vestris cogitate. Mihi
 quidem si hæc conditio consulatus data est,
 ut omnes acerbitates, omnes dolores, crucia-
 tusque perferrem : feram non solum fortiter,²⁹²
 sed etiam libenter, dummodo meis laboribus,
 vobis populoque Romano dignitas, salusque
 pariat. Ego sum ille Consul, P. C. cui non
 forum, in quo omnis æquitas continetur : non
 campus, consularibus auspiciis consecratus :
 non curia, summum auxilium omnium gen-
 tium : non domus, commune perfugium : non
 lectus, ad quietem datus : non denique hæc
 sedes honoris, sella curulis, umquam vacua
 mortis periculo, atque insidiis fuit. Ego
 multa tacui, multa pertuli, multa con-
 cessi, multa meo quodam dolore, in vestro
 timore, sanavi. Nunc, si hunc exitum consu-
 latus mei dii immortales esse voluerunt,²⁹³
 ut vos, P. C. populumque Romanum ex cæde

misera; conjuges, liberosque vestros, virginesque Vestales, ex acerbissima vexatione; templa atque delubra, hanc pulcherrimam patriam omnium nostrum ex foedissima flamma; totam Italiam ex bello & vastitate eriperem: quaecumque mihi uni proponetur fortuna, subeatur. Etenim, si P. Lentulus suum nomen, inductus à vatibus, fatale ad perniciem reipublicae fore putavit: cur ego non læter meum consulatum ad salutem reipublicae propè fatalem
 294 extitisse?

I I. Quare, P. C. consulite vobis, prospicite patriæ, conservate vos, conjuges, liberos, fortunæque vestras, populi Romani nomen, salutemque defendite: mihi parcere, ac de me cogitare desinite. Nam primum debeo sperare, omnes deos, qui huic urbi præsent, pro eo mihi, ac mereor, relatores gratiam esse. Deinde, si quid obtigerit, æquo animo, paratoque moriar. Neque enim turpis mors forti viro potest accidere, nèque immatura consulari, nec misera sapienti. Nec tamen ego sum ille ferreus, qui fratris carissimi, atque amantissimi præsentis mœrore non movear, horumque omnium lacrymis, à quibus me circumfessum videtis. Neque meam mentem non domum sæpe revocat exanimata uxor, abjecta metu filia, & parvulus filius, quem mihi videtur amplecti reipublica tamquam obsidem consulatûs mei: neque ille, qui expectans huius exitum diei, adstat in conspectu meo gener.
 295 Moveor his rebus omnibus, sed in eam partem, ut salvi sint vobiscum omnes, etiam si vis aliqua me oppresserit, potius, quàm & illi, & nos unâ cum reipublica pefeamus. Quare

P. C. incumbite ad reipublicæ salutem : circumspicite omnes procellas, quæ impendent, nisi providetis. Non Tib. Gracchus, qui iterum tribunus plebis fieri voluit : non C. Gracchus, qui agrarios concitare conatus est : non L. Saturninus, qui C. Metnium occidit, in discrimen aliquod, atque in vestræ severitatis iudicium adducitur. Tenentur ii, qui ad urbis incendium, ad vestram omnium cædem, ad Catilinam accipiendum, Romæ restiterunt. Tenentur literæ, signa, manus, denique uniuscujusque confessio. Sollicitantur Allobroges : servitia excitantur : Catilina arcessitur : id est initum consilium, ut, interfectis omnibus, nemo ad deplorandum quidem reipublicæ nomen, atque ad lamentandam tanti imperii calamitatem relinquatur.

III. Hæc omnia indices detulerunt, rei confessi sunt, vos multis jam judiciis judicastis. Primum, quod mihi gratias egistis singularibus verbis : & mea virtute atque diligentia, perditorum hominum patefactam esse conjurationem decrevistis. Deinde quod P. Lentulum, ut se abdicaret præturâ, coëgistis : tum quod eum, & cæteros, de quibus judicastis, in custodiam dandos censuistis : maximèque quod meo nomine supplicationem decrevistis, qui honos togato habitus ante me est nemini. Postremò, hesternò die præmia legatis Allobrogum, Titoque Vulturcio dedistis amplissima. Quæ sunt omnia ejusmodi, ut ii, qui in custodiam nominatim dati sunt, sine ulla dubitatione à vobis damnati esse videantur. Sed ego institui referre ad vos, P. C. tamquam integrum, & de facto, quid judicetis ; & de

pœna, quid censeatis. Illa prædicam, quæ sunt consulis. Ego magnum in republica versari furorem, & nova quædam misceri, & concitari mala jam pridem videbam: sed hanc tantam, tam exitiosam haberi conjurationem à civibus, numquam putavi. Nunc, quidquid est, quocumque vestræ se mentes inclinant, atque sententiæ, statuendum vobis ante noctem est. Quantum facinus ad vos delatum sit, videtis. Huic si paucos putatis affines esse, vehementer erratis. Latius opinione disseminatum est hoc malum: manavit non solum per Italiam, verum etiam transcendit Alpes, & obscure serpens, multas jam provincias occupavit. Id opprimi sustentando, ac prolatando, nullo pacto potest. Quacumque ratione placet, celeriter vobis vindicandum est.

IV. Video duas adhuc esse sententias: unam D. Silani, qui censet, eos, qui hæc delere conati sunt, morte esse multandos: alteram C. Cæsaris, qui mortis pœnam remittet, cæterorum suppliciorum omnes acerbitates amplectitur.

298 Uterque & pro sua dignitate, & pro rerum magnitudine in summa severitate versatur. Alter eos, qui nos omnes, qui populum Romanum vitâ privare conati sunt, qui delere imperium, qui populi Romani nomen extinguere, punctum temporis frui vitâ, & hoc communi spiritu, non putat oportere: atque hoc genus pœnæ sæpe in improbos cives in hac republica esse usurpatum recordatur. Alter intelligit, mortem à diis immortalibus non esse supplicii causâ constitutam: sed aut necessitatem naturæ, aut laborum, ac miseriarum quietem esse. Itaque eam sapientes numquam inviti,

fortes etiam sæpe libenter oppetiverunt. Vincula verò, & ea sempiterna, certè ad singularem pœnam nefarii sceleris inventa sunt : itaque municipiis dispertiri jubet. Habere videtur ista res iniquitatem, si imperare velis : 299 difficultatem, si rogare. Decernatur tamen, si placet. Ego enim suscipiam, &, ut spero, reperiam, qui id, quod salutis omnium causâ statueritis, non putet esse suæ dignitatis recusare. Adjungit gravem pœnam municipibus, si quis eorum vincula ruperit : horribiles custodias circumdat, & digna scelere hominum perditorum sancit, ne quis eorum pœnam, quos condemnat, aut per senatum, aut per populum levare possit. Eripit etiam spem, quæ sola hominem in miseriis consolari solet. Bona præterea publicari jubet : vitam solam relinquit nefariis hominibus ; quam si eripuisset, multas uno dolore, animæ atque corporis, & omnes scelerum pœnas ademisset. Itaque ut aliqua in vita formido improbis esset posita, apud inferos ejusmodi quædam illi antiqui supplicia impiis constituta esse voluerunt : quod videlicet intelligebant, his remotis, non esse mor- 300 tem ipsam pertimescendam.

V. Nunc, P. C. ego mea video quid intersit. Si eritis secuti sententiam C. Cæsaris : quoniam hanc is in republica viam, quæ popularis habetur, secutus est, fortasse minùs erunt, hoc auctore & cognitore hujusce sententiæ, mihi populares impetus pertimescendi. Sin illam alteram : nescio, an amplius mihi negotiū contrahatur. Sed tamen meorum periculorum rationes utilitas reipublicæ vincat. Habemus enim à C. Cæsare, sicut ipsius dignitas, & majore

rum ejus amplitudo postulabat, sententiam; tamquam oblidem perpetuæ in rempublicam voluntatis. Intellectum est, quid intersit inter lenitatem concionatorum, & animum verè popularem, saluti populi consulentem. Video de istis, qui populares haberi volunt, abesse non neminem, ne de capite videlicet civium Romanorum sententiam ferat. Is & nudius-
301 tertius in custodiam cives Romanos dedit, & supplicationem mihi decrevit, & indices hesterno die maximis præmiis affecit. Jam hoc nemini dubium est, qui reo custodiam, quæsitore gratulationem, indici præmiū decrevit, quid de tota re & causa judicabit. At verò C. Cæsar intelligit, legem Semproniam esse de civibus Romanis constitutam: qui autem reipublicæ sit hostis, eum civem esse nullo modo posse: denique ipsum latorem legis Semproniae, jussu populi poenas reipublicæ dependisse. Idem etiam ipsum Lentulum largitorem, & prodigum, non putat, cum de perniciē populi Romani, exitio hujus urbis, tam acerbè, tamque crudeliter cogitarit, appellari posse popularem. Itaque hominissimus, atque lenissimus non dubitat, P. Lentulum æternis tenebris vinculisque mandare; & sancit in posterum, ne quis hujus supplicio levando se jactare, & in perniciē populi Romani posthac popularis esse possit. Adjungit etiam publicationem bonorum, ut omnes animi cruciatus, & corporis, etiam egestas ac mendicitas consequatur.

VI. Quamobrem si hoc statueritis: dederitis mihi comitem ad concionem, populo
302 Romano carum atque jucundum. Sive Silani

sententiam sequi malueritis : facile me , atque vos à crudelitatis vituperatione defendetis ; atque obtinebo , eam multò leviorē fuisse . Quamquam , P . C . quæ potest esse in tanti sceleris immanitate puniendâ crudelitas ? Ego enim de meo sensu judico . Nam ita mihi salvâ republicâ vobiscum perfrui liceat , ut ego , quodd in hac causa vehementior sum , non atrocitate animi moveor , (quis enim est me mitior ?) sed singulari quadam humanitate , & misericordiâ . Videor enim hanc mihi urbem videre , lucem orbis terrarum , atque arcem omnium gentium , subitò uno incendio concidentem : cerno animo sepulta in patria miseros atque insepultos acervos civium : versatur mihi ante oculos aspectus Cethegi , & furor , in vestra cæde bacchantis . Cum verò mihi proposui regnantem Lentulum , sicut ipse se ex fatis sperasse confessus est ; purpuratum esse hunc Gabinium ; cum exercitu venisse Catilinam ; tum lamentationem matrum familiâs , tum fugam virginum atque puerorum , ac vexationem virginum vestalium , perhorresco : & ,
303
quia mihi vehementer hæc videntur misera atque miseranda , idcirco in eos , qui ea perficere voluerunt , me severum vehementemque præbeo . Etenim quæro , si quis paterfamiliâs , liberis suis à servo interfectis , uxore occisa , incensa domo , supplicium de servo non quàm acerbissimum sumpserit : utrùm is clemens , ac misericors , an inhumanissimus & crudelissimus esse videatur ? Mihi verò importunus ac ferrens , qui non dolore ac cruciatu nocentis , suum dolorem cruciatumque lenierit . Sic nos in his hominibus , qui nos , qui conjuges , qui

liberos nostros trucidare voluerunt : qui singulas uniuscujusque nostrum domos, & hoc universum reipublicæ domicilium delere conati sunt : qui id egerunt, ut gentem Allobrogum in vestigiis hujus urbis, atque in cinere deflagranti imperii collocarent : si vehementissimi fuerimus, misericordes habebimur : si remissiores esse voluerimus, summæ nobis crudelitatis in patriæ, civiumque pernicie fama subeunda est. Nisi verò cuipiam L. Cæsar, vir fortissimus, & amantissimus reipublicæ, crudelior nudiustertius visus est, cum sororis suæ, fœminæ electissimæ, virum præsentem, 304 & audientem, vitâ privandum esse dixit : cum avum jussu consulis interfectum, filiumque ejus, impuberem, legatum à patre missum, in carcere necatum esse dixit. Quorum ; quod simile factum ? quod initum delendæ reipublicæ consilium ? Largitionis voluntas tum in republica versata est, & partium quædam contentio. Atque illo tempore hujus avus Lentuli, clarissimus vir, armatus Gracchum est persecutus : ille etiam grave tum vulnus accepit, ne quid de summa dignitate reipublicæ minueretur. Hic ad evertenda fundamenta reipublicæ Gallos 305 arcessivit, servitia concitavit, Catilinam evocavit, attribuit nos trucidandos Cethego, cæteros cives interficiendos Gabinio, urbem inflammandam Cassio, totam Italiam vastandam diripiendamque Catilinæ. Vereamini, censeo, ne in hoc scelere tam immani ac nefando nimis aliquid severè statuisse videamini ; cum multò magis sit verendum, ne remissione poenæ crudeles in patriam, quàm ne severitate animadversionis nimis vehementes in acerbissimos hostes fuisse videamur.

VII. Sed ea quæ exaudio, P. C. dissimulare non possum. Jactantur enim voces, quæ perveniunt ad aures meas, eorum, qui vereri videntur, ut habeam satis præsidii ad ea, quæ vos statueritis hodierno die; transigenda. Omnia & provisâ, & parata, & constituta sunt, P. C. cum meâ, summâ curâ atque diligentîâ, tum multo etiam majore populi Romani ad summum imperium retinendum, & ad communes fortunas conservandas voluntate. Omnes adsunt omnium ordinum homines, omnium denique ætatum: plenum est forum, plena templa circa forum, pleni omnes aditus hujus loci ac templi. Causa enim est post urbem conditam hæc inventa sola, in qua omnes sentirent unum atque idem, præter eos, qui cum sibi viderent esse pereundum, cum omnibus potius, quàm soli, perire voluerunt. Hosce ego homines excipio, & secerno libenter: neque enim in improborum civium, sed in 306 acerbissimorum hostium numero habendos puto. Cæteri verò, dii immortales! quâ frequentîâ, quo studio, quâ virtute ad communem dignitatem salutemque consentiunt? Quid ego hic equites Romanos commemorem? qui vobis ita summam ordinis consilii que concédunt, ut vobiscum de amore reipublicæ certent: quos ex multorum annorum dissensione ad hujus ordinis societatem concordiamque revocatos, hodiernus dies vobiscum, atque hæc causa conjungit: quam conjunctionem si in consulatione confirmatam meo, perpetuam in republica tenuerimus; confirmo vobis, nullum posthac malum civile ac domesticum ad ullam reipublicæ partem esse venturum. Pari studio defen-

Q vj

dendæ reipublicæ convenisse video tribunos ærarios, fortissimos viros: scribas item universos: quos cū casu hic dies ad ærarium frequentasset, video ab expectatione sortis ad communem salutem esse conversos. Omnis ingenuorum adest multitudo, etiam tenuissimorum. Quis est enim, cui non hæc tēpla, aspectus urbis, possessio libertatis, lux denique hæc ipsa, & hoc commune patriæ solum, cū sit earum, tum verò dulce atque jucundum?

VIII. Operæ pretium est, P. C. libertinorum hominum studia cognoscere; qui fortunā suā civitatis jus consecuti, hanc verè suā patriam esse judicant: quam quidam hinc nati, & summo nati loco, non patriam suā, sed urbem hostium esse judicaverunt. Sed quid ego hujusce ordinis homines commemorem, quos privatæ fortunæ, quos communis reipublica, quos denique libertas ea, quæ dulcissima est, ad salutem patriæ defendendam excitavit? servus est nemo, qui modo tolerabili conditione sit servitutis, qui non audaciam civium perhorrescat: qui non hæc stare cupiat: qui non tantum, quantum audet & quantum potest, conferat ad communem salutem voluntatis. Quare si quem vestrū fortè commovet hoc, quod auditum est, lenonem quemdam Lentuli concurrare circum tabernas, pretio sperantem sollicitari posse animos egentium atque impetitorum: est id quidem cœptum atque tentatum, sed nulli sunt inventi tam aut fortunā miseri, aut voluntate perditī, qui non ipsum illū sellæ, atque operis, & quæstūs quotidiani locum; qui non cubile, ac lectulū suū

qui denique non cursum hunc otiosum vitæ suæ, saluum esse velint. Multò verò maxima pars eorum, qui in tabernis sunt : immò verò (id enim potius est dicendum) genus hoc universum amantissimum est otii : etenim omne eorum instrumentum, omnis opera ac quæstus, frequentia civium sustinetur, alitur otio : quorum si quæstus, occlusis tabernis, minui solet, quid tandem incensis futurum est ? Quæ cum ita sint, P. C. vobis populi Romani præsidia non desunt : vos ne populo Romano deesse videamini, providete.

IX. Habetis consulem ex plurimis periculis, & insidiis, atque ex media morte non ad vitam suam, sed ad salutem vestram reservatum : omnes ordines ad conservandam rempublicam mente, voluntate, studio, virtute, voce, consentiunt : obfessa facibus & telis impiæ conjurationis, vobis supplex manus tendit patria communis : vobis se, vobis vitam omnium civium, vobis arcem, & Capitolium, vobis aras Penatium, vobis illum ignem Vestæ perpetuum ac sempiternum, vobis omnia templa deorum, atque delubra, vobis muros, atque urbis tecta commendat. Præterea de vestra vita, de conjugum vestrarum, ac liberorum anima, de fortunis omnium, de sedibus, de focis vestris, hodierno die vobis judicandum est. Habetis ducem memorem vestri, oblitum sui ; quæ non semper facultas datur : habetis omnes ordines, omnes homines, universum populum Romanum, id quod in civili causa hodierno die primùm videmus, unum atque idem sentientem. Cogitate, quantis laboribus fundatum imperium, quanta virtute sta-

bilitam libertatem, quanta deorum benignitate auctas exaggeratasque fortunas una nox penè delērit. Id ne umquam posthac non modò confici, sed ne cogitari quidem possit à civibus, hodierno die providendum est. Atque hæc non ut vos, qui mihi studio penè præcurritis, excitarem, locutus sum, sed ut mea vox, quæ debet esse in republica princeps, officio functa consulari videretur.

- X. Nunc ante quàm ad sententiam redeo, 310 de me pauca dicam. Ego, quanta manus est conjuratorum, quam videtis esse permagnam, tantam me inimicorum multitudinem suscepisse video: sed eam esse judico turpem, & infirmam, & contemptam, & abjectam. Quòd si aliquando alicujus furore & scelere concitata manus ista plus valuerit, quàm vestra, ac reipublicæ dignitas; me tamen meorum factorum atque consiliorum numquam, P. C. pœnitebit. Etenim mors, quam illi mihi fortasse minitantur, omnibus est parata: vitæ tantam laudem, quantâ vos me vestris decretis honestastis, nemo est assecutus. Cæteris enim semper bene gestæ, mihi uni conservatæ reipublicæ gratulationem decrevistis. Sit Scipio clarus, ille, 311 cujus consilio atque virtute Annibal in Africam redire, atque ex Italia decedere coactus est: ornetur alter eximia laude Africanus, qui duas urbes huic imperio infestissimas, Carthaginem Numantiamque delevit: habeatur vir egregius, L. Paulus, ille, cujus currum rex potentissimus 312 quondam & nobilissimus, Perses honestavit: sit in æterna gloria Marius, qui bis Italiam obsidione & metu servitutis liberavit: anteponatur omnibus Pompeius, cujus res gestæ,

atque virtutes, iisdem, quibus solis cursus, regionibus ac terminis continentur. Erit profectò inter horum laudes aliquid loci nostræ gloriæ: nisi fortè majus est patefacere nobis provincias, quò exire possimus, quàm curare, ut etiam illi, qui absunt, habeant, quò victores revertantur. Quamquam est uno loco conditio melior externæ victoriæ, quàm domesticæ: quòd hostes alienigenæ aut oppressi, serviunt, aut recepti, beneficio se obligatos putant: qui autem ex numero civium dementia aliquâ depravati hostes patriæ semel esse cœperunt, eos, cum à pernicië reipublicæ repuleris, nec vi coërcere, nec beneficio placare possis. Quare mihi cum perditis civibus æternum bellum susceptum esse video: quod ego ³¹³ vestro, bonorumque omnium auxilio, memoriaque tantorum periculorum, quæ non modò in hoc populo, qui servatus est, sed etiam in omnium gentium sermonibus ac mentibus semper hærebit, à me, atque meis facile propulsari posse confido. Neque ulla profectò tanta vis reperietur, quæ conjunctionem vestram, equitumque Romanorum, & tantam conspirationem bonorum omnium perfringere & labefactare possit.

XI. Quæ cum ita sint, P. C. pro imperio, pro exercitu, pro provincia, quam neglexi, pro triumpho, cæterisque laudis insignibus, quæ sunt à me propter urbis vestræque salutis custodiam, repudiata, pro clientelis, hospitibusque provincialibus, quæ tamen urbanis opibus non minore labore tueor, quàm comparo: pro his igitur omnibus rebus, & pro meis in vos singularibus studiis, proque hac, quam con-

spicitis, ad conservandam rempublicam diligentiam, nihil aliud à vobis, nisi hujus temporis, totiusque mei consulatus memoriam postulo: quæ dum erit vestris mentibus infixæ, firmissimo me muro septum esse arbitrabor. Quod si meam spem vis improborum fefellerit, atque superaverit; commendo vobis parvum meum filium: cui profecto satis erit præsidii, non solum ad salutem, verum etiam ad dignitatem, si ejus, qui hæc omnia suo solus periculo conservaverit, illum esse filium memineritis. Quapropter, de summa salute vestra, populi que Romani, P. C. de vestris conjugibus ac liberis, de aris ac focis, de fanis ac templis, de totius urbis tectis ac sedibus, de imperio, de libertate, de salute Italiæ, deque universa republica decernite diligenter, ut instituis-
 ac fortiter. Habetis enim consulem, qui & parere vestris decretis non dubitet, & ea, quæ statueritis, quoad vivet, defendere, & per se ipsum præstare possit.



627352

SBN

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Philippiques de Démosthène, & les Catilinaires de Cicéron*, traduites par M. l'Abbé D'OLIVET, de l'Académie Françoisé, & j'ai cru qu'une si parfaite copie de ces deux grands modèles, ne pouvoit qu'être agréable & utile à ceux qui cherchent les véritables beautés de l'éloquence. A Paris, ce 25 Avril 1744.

SALLIER.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlements, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sr JOSEPH BARBOU, Imprimeur & Libraire, à Paris, Nous a fait exposer qu'en exécution de l'article onze, de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des Privilèges en Librairie, il a remis entre les mains de notre amé & féal Conseiller en nos Conseils, le Sieur LE CAMUS DE NEVILLE, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Commissaire à ce député par ledit Arrêt, les titres sur lesquels est fondée la propriété des Ouvrages pour lesquels il a ci-devant obtenu des Privilèges, pour sur le compte

qui en seroit rendu à notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, obtenir un Privilége dernier & définitif, pour l'impression & débit exclusif desdits Ouvrages. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par le présent Privilége dernier & définitif, de faire imprimer les Ouvrages suivans autant de fois que bon lui semblera : & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems porté à chaque article dudit Privilége, le tout à compter du jour de la date des Présentes : Savoir, *Ciceronis Orationes selectæ cum Notis Lallemand. Oraisons choisies de Cicéron, trad. par MM. de Wailly & d'Olivet*, pour dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de l'expiration du Privilége à lui accordé, le 22 Mars 1775, pour douze ans. *Les Livres de Cicéron, de l'Amitié & de la Vieillesse, &c. lat. & franç. Les Offices de Cicéron, lat. & fr. trad. par M. de Barett*, pour dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de l'expiration du Privilége à lui accordé pour douze ans, le 22 Mars 1775. *Pensées de Cicéron, lat. & franç. trad. par l'Abbé d'Olivet ; Philippiques de Démosthène & Catilinaires de Cicéron ; Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux ; Tusculanes de Cicéron ; Remarques sur la Langue Française ; Prosodie Française, & autres Ouvrages sur la Langue Française, par l'Abbé d'Olivet*, pour dix ans, à compter du 13 Juillet 1784, jour de l'expiration du Privilége, accordé pour vingt ans, le 13 Juillet 1764. *César, lat. franç. par M. de Wailly*, pour dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de l'expiration du Privilége, accordé le 22 Mars 1775, & pendant la vie de l'Auteur. *Faciles aditus ad Linguam Latinam*, pour continuation de Privilége, jusqu'en 1790. *Grammaire Française & son Abrégé ; Principes de la Langue Latine, par M. de Wailly*, pour dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de l'expiration du Privilége, accordé le 22 Mars 1775, & pendant la vie de l'Auteur. *De Imitatione Christi ex recensione Valart, Imitation de J. C. en françois, par le même*, pour dix ans, à compter du 22

Mars 1785, jour de l'expiration du Privilège, accordé
 le 22 Mars 1775. *Justin, lat. fr. par l'Abbé Paul*,
 pour dix ans, à compter du 22 Mars 1785, jour
 de l'expiration du Privilège, accordé le 22 Mars
 1775, & pendant la vie de l'Auteur. *Métamorphoses*
d'Ovide, latines & françoises, à l'Usage des Collèges,
 pour dix ans, à compter du 23 Avril 1780, jour de
 l'expiration du Privilège, accordé le 23 Avril 1777.
Harangues choisies des Historiens Latins, nouvellement
trad. par M. Thomas, pour dix ans, à compter du 23
 Avril 1789, jour de l'expiration du Privilège, accordé
 le 23 Avril 1777. *Fables de Phédre, avec des Notes*
& des Eclaircissements, & un petit Dictionnaire à la fin,
par M. Bourgeois, pour dix ans & même pendant la
 vie de l'Auteur. *Plinii Epistolæ & Panegyricus Trajano*
dictus, cum Notis Lallemand, pour dix ans, à com-
 pter du premier Septembre 1780, jour de l'expiration
 du Privilège, accordé le premier Septembre 1768.
Prosodie Latine, par M. l'Abbé Chevalier, pour dix
 ans & la vie de l'Auteur. *Quintilien de l'Institution de*
l'Orateur, trad. par l'Abbé Gedoin, pour dix ans, à
 compter du 19 Octobre 1781, jour de l'expiration du
 Privilège, accordé pour dix ans, le 19 Octobre 1775.
Salluste, latin-françois, trad. par M. Beauzée, pour
 dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de l'ex-
 piration du Privilège, accordé pour douze ans, le 22
 Mars 1775, & pendant la vie de l'Auteur. *Selecta à*
Novo Testamento Historiæ, latin & franç. par M. de
Wailly, pour dix ans, à compter du 22 Mars
 1787, jour de l'expiration du Privilège, accordé pour
 douze ans, le 22 Mars 1775, & pendant la vie de
 l'Auteur. *Virgilius cum Notis & interpretatione Ruai*,
 pour dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de
 l'expiration du Privilège, accordé pour douze ans, le
 22 Mars 1775. *Desbillons Fabulæ*, pour dix ans, à
 compter du 19 Octobre 1781, jour de l'expiration du
 Privilège, accordé, le 19 Octobre 1775. *Vanierii præ-*
dium rusticum, pour dix ans. *Œuvres de Malherbe*,
 pour dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de
 l'expiration du Privilège, accordé le 22 Mars 1775.

Introduction à la Syntaxe latine de Clarke, revu par M. de Wailly, & auquel il a été ajouté un Vocabulaire, pour dix ans. Histoire de France, par le Ra- gois, pour dix ans, à compter du 22 Mars 1787, jour de l'expiration du Privilège accordé pour douze ans, le 22 Mars 1775. Philosophie de Seguy, pour dix ans & la vie de l'Auteur, Dictionnaire d'Anti- quités, par Furgault, pour dix ans & la vie de l'Au- teur. Nouveau Testament, trad. par M. Valart, pour dix ans. Faisons défenses audit Exposéant après l'expira- tion du présent Privilège, d'en solliciter le renouvel- lement, & à tous Imprimeurs Libraires & autres per- sonnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans au- cun lieu de notre obéissance, comme aussi de réimprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de con- fiscation des Exemplaires contrefaits & de six mille livres d'amende. Ordonnons par ces Présentes, con- formément à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Juillet 1778, qu'il sera procédé par voie de plainte & informa- tion contre tous Auteurs, possesseurs, distributeurs, & fauteurs de contrefaçons, sans que les peines por- tées par nos Lettres de Privilège, ne puissent en au- cun cas & pour quelque cause que ce soit être re- mises ni modérées. A la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Com- munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desd. Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ail- leurs, en beaux papiers & beaux caractères, confor- mément aux Réglemens de la Librairie, & notam- ment à celui du 30 Août 1777, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre

très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France ; le Sieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dud. Sieur Hue de Miromenil ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes Ayant caufes, pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin defd. Ouvrages, foit tenue pour dûement fignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Confeillers Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous aâtes requis & néceffaires, fans demander autre permiffion, & nonobftant clameur de Haro, Chartes Normandes & lettres à ce contraires. Car tel eft notre plaifir. Donné à Paris, le 23^e. jour de Septembre, l'an de grace 1778, & de notre Regne le cinquieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL. *Signé* LE BEGUE.

Regiftré fur le Regiftre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. fol. 9. conformément aux difpofitions énoncées dans le préfent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prefcrits par l'Article CVIII. du Règlement de 1723.

A Paris, ce 26 Septembre 1778.

Signé, A. M. LOTTIN l'ainé, Syndic.

Traductions de M. l'Abbé D'OLIVET.

ENTRETIENS de Cicéron sur la nature des Dieux, 1775. 2 vol.

Philippiques de Démosthène, & Catilinaires de Cicéron, 1787. 1 vol.

Tusculanes de Cicéron, 1776. 2 vol.

Pensées de Cicéron, pour servir à l'éducation de la Jeunesse, 1787. 1 vol.

Remarques sur Cicéron. 1 vol.

Remarques sur la Langue Française. 1 vol.

C A T A L O G U E.

- C**ICERONIS Opera , recensuit D. Lallemand, 14 vol. in-12. 1768.
- Orationes quæ in Universitate Parisiensi vulgò explicantur cum notis selectis, juxta accuratissimam Lallemand editionem*, 3 vol. in-12. 1768.
- Opera Philosophica, cum notis.* in-12. 1787.
- Eclogæ, quas in usum puerorum selegit, & Gallicas ex Latinis fecit Jos. Olivetus*, in-12.
- Oraisons choisies de Cicéron, traduction revue par M. de Wailly, avec le Latin à côté, sur l'édition de M. l'Abbé Lallemand, & avec des Notes, 3 v. in-12. 1786.
- Les Livres de l'Amitié, de la Vieillesse, les Paradoxes, le Songe de Scipion, lat. & franç. par M. de Barrett, in-12. 1776.
- Les Offices, par le même, 1776 in-12.
- Cæsaris Commentarii*, in-24. cum notis gall. 1779.
- Les mêmes, Latin & Franç. retouchés par M. de Wailly. 2 vol. in-12. 1775.
- Cornelius Nepos*, traduction nouvelle, avec des Notes, par M. l'Abbé Paul, in-12. 1781.
- Cornelius Tacitus, juxta accuratissimam D. Lallemand editionem*, in-12. 1779.
- Danetii Dictionarium, lat. gall.* in-4.
- Dictionarium lat. gall. Duci Burgundiæ dicatum*, in-4.
- Dictionnaire universel, fr. & lat. dédié à Monseigneur le Dauphin, ouvrage composé sur le modele du Boudot., in-8. 1785.
- Du P. Gaudin, fr. & lat. in-4.
- Du P. Pomey, fr. & lat. in-4.

Le Petit Apparat Royal, nouvelle édit. corrigée
& considérablement augmentée, d'après les
Dictionnaires du P. Joubert & du P. le Brun,
in-8. 1787.

Universale, seu Boudot, in-8. 1786.

Novitius, 2 vol. in-4.

Gradus ad Parnassum, in-8. 1780.

Schrevelii Lexicon, græco-latinum, novissima edit.
in-8.

Eutropius, cum notis gallicis, in-24.

Erasmi, Petrarchi & Corderii, Selecta colloquia;
cum notis gallicis, in-18.

Grammaire Franç. par M. de Wailly, dixième
édit. augmentée de la Prosodie, & dédiée à
l'Université de Paris, in-12 1786.

Abrégé de la même, neuvième édition, augmen-
tée, in-12. 1780.

Horatius, cum interpretatione & notis Juvencii,
2 vol. in-12.

Idem, cum notis, in-12 1774.

Le même, traduit par le P. Sanadon, 3 v. in-12.

Juvenalis cum interpretatione ac notis Juvencii,
in-12. nova editio, 1771.

Le même, trad. par Tarteron, in-12.

Novum Testamentum, in-24. 1786.

Le même, trad. par M. Valart, in-24.

Faciles aditus ad Linguam latinam, seu Excerpta
quædam ex colloquiis Matth. Corderii, & Apo-
phthegmatibus Erasmi. Accesserunt amœna Fa-
bula, in-12. 1778.



